

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

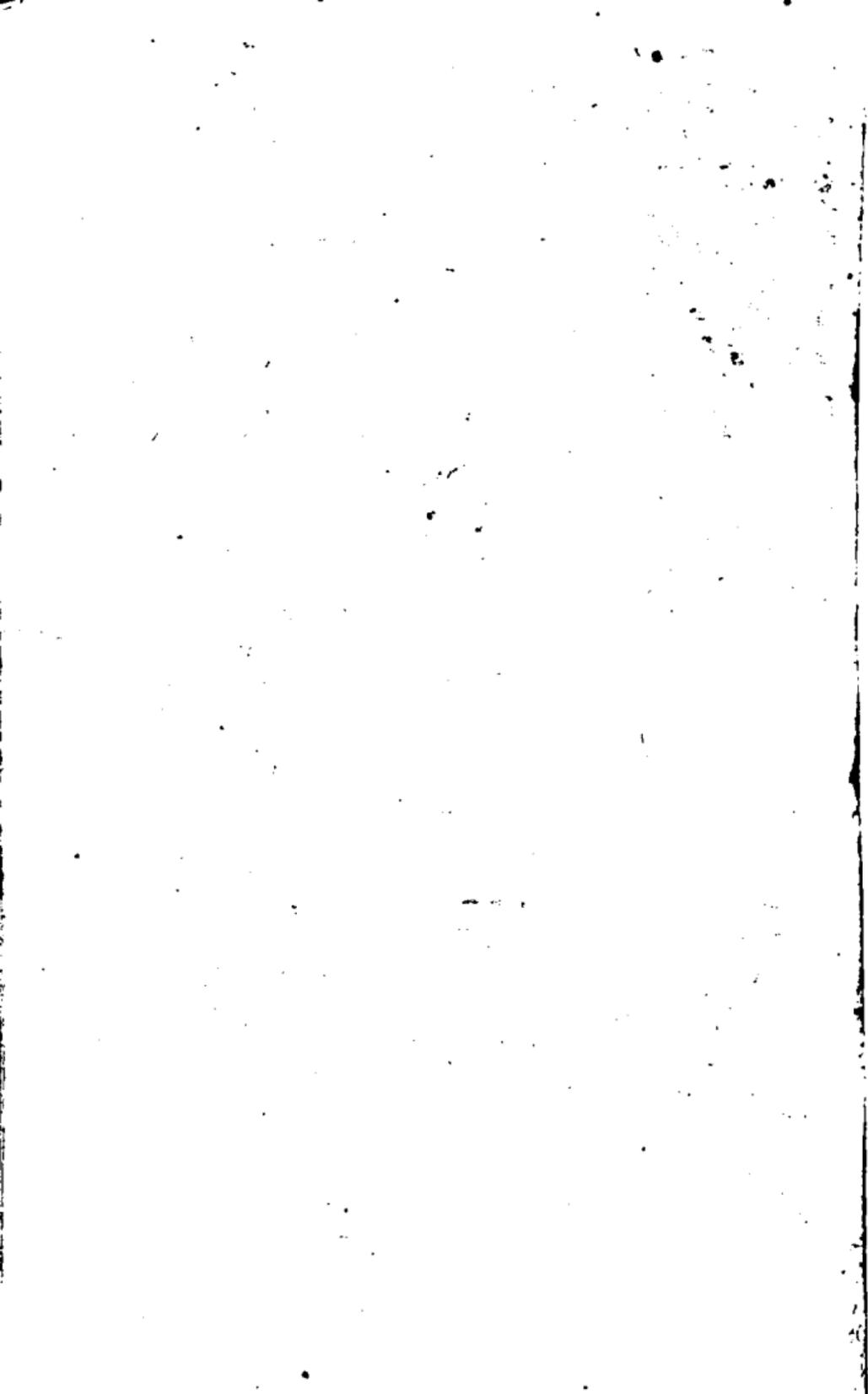
Google Livres



Quid rade mutato nomine de te fabula narratur.

LUCIEN,
de la traduction.
DE
S^r. D'ABLANCOURT.

D. Philippe Sculp.



L V C I E N

D E

LA TRADUCTION
DE N. PERROT.

SR. D'ABLANCOVRT.

DIVISE' EN DEUX PARTIES.

Troisième Edition , nouvellement
reueüe & corrigée.



A P A R I S.

Chez AUGUSTIN COURBE'S, au Palais, en
la Gallerie des Merciers, à la Palme,

M. DC. LX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



54036

243443



*EXTRACT DV PRIVILEGE
du Roy.*

LE Roy, par ses Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancours*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obéissance de sa Maieité, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, toutes les versions par luy faites, & qui ont desia esté mises au iour, ensemble celles qu'il pourra faire à l'avenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou separément, chaque Ourrage en vn, ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume sera acheué d'imprimer pour la première fois. Avec déffenses à toutes personnes d'en rien imprimer, vendre, ny distribuer, sous quelque prétexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit; à peine de trois mil liures d'amande, payables sans deport, par chacun des contreuenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérêts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliothèque publique de sa Maieité, & vn en celle de Monseigneur Mollé, Cheualier, Garde des Seaux de France, auant que de les exposer en vente, & que lesdites Lettres seront registrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, suivant le Règlement, à peine de nullité. Veut sadite Maieité, qu'en mettant au commencement ou à la fin de cha-

que Volume, vn Extrait desdites Lettres, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ses Conseillers Secretaires, foy soit adioustée comme à l'Original. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans préiudice d'icelles, dont la Maieité s'est reserué la connoissance, & la renuoye pardeuant les Maistres des Requestes ordinaires de son Hostel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il est porté plus au long par lesdites Lettres signées, *Par le Roy en son Conseil*, CONRART; & scellées du Grand Sceau de cire jaune, sur simple queuë.

Ledit Sieur d'Ablancourt a cédé son droit du Privilège cy-dessus, au Sieur Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour la Traduction des œuvres de Lucien, suivant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.

Registré sur le Livre de la communauté des Libraires, le dernier iour d'Avril 1654. suivant l'Arrest du Parlement.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le dix-septiesme iour d'Aoust 1654.

Les Exemplaires ont esté fournis.



A MONSIEVR
CONRART
CONSEILLER
ET SECRETAIRE
DV ROY,

MONSIEVR,

Comme les choses retournent à leur principe, & finissent ordinairement par où elles ont commencé, il estoit iuste de consacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en auoit eu les premières; & Minucius Felix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en deuoit faire comme l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cét Ouurage, vn nom qui bannist toute la mauuaise opinion, que l'on en pourroit auoir; & que le liberti-

E P I S T R E.

nage de cét Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoustez à cela, que ce Liure ne pouuoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que de celuy, de qui les soins ont tant contribué à sa production, & de qui les bons auis font maintenant qu'il se montre au iour en vn estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy vn present, qu'vn acte de reconnoissance; encore est-ce vne reconnoissance interessée, puis-qu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-facteur. Et veritablement, M O N S I E V R, puisque c'est vous principalement qui m'auetz fait entreprendre cette Version, vous deuez auoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra reuenir: outre qu'elle trouuera assez de monstres à combattre à sa naissance, pour chercher vn Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous auoir engagé temerairement dans vne querelle dont vous vous fusiez fort bien passé, ie vous veux donner des armes pour vous defendre, & pour nous mettre tous deux à couuert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessen

&

EPISTRE.

Et à la Conduite. Car les vns diront qu'il ne falloit pas traduire cét Auteur : les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux donc respondre à ces deux objections, apres auoir dit quelque chose de LVCIEEN, qui seruira à ma justification, Et fera mieux voir les raisons que i'ay eues de le traduire.

LVCIEEN estoit de Samosate, ca- Provin-
 pitale de la Comagéne, Et d'une naissance ce de Sy-
 fort mediocre : Car son pere n'ayant pas rie.
 le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire
 apprendre vn mestier : mais les commençemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur vn songe qui est rapporté au commencement de cét Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d' Auocat ; Et qu'ayant en horreur les criailleries, Et les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à vn aZyle. Il paroist par ses Escrits, que c'estoit vn Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, Et composoit des Déclamations Et des Harangues sur diuers sujets, Et mesme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'establit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie Et en Grece,

E P I S T R E.

puis en Gaule & en Italie, & reuint en son
 pais par la Macedoine. Mais on voit bien
 qu'il a vescu vne partie du temps à Athenes,
 aussi en a-t-il priu les vices & les vertus. A
 la fin il se retira des exercices dont i'ay par-
 lé, pour s'adonner à la Philosophie; c'est
 pourquoy il se plaint en quelque endroit, de
 ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse.
 Il a vescu quatre-vingts dix ans; depuis le
 regne de Trajan, & au dessus, iusques par
 delà Marc-Aurele, sous qui il fut en grande
 estime, & deuint intendant de l'Empereur
 en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré
 par les chiens, mais c'est apparemment vne
 calomnie pour se venger de ce qu'il n'a pas
 espargné dans ces railleries les premiers
 Chrétiens non plus que les autres: Toutefois,
 ce qu'il en dit se peut rapporter, à mo auis, à
 leur charité & à leur simplicité, qui est plu-
 tost vne louange qu'une injure; ioint qu'on
 ne doit pas attendre d'un Payen, l'eloge du
 Christianisme. Quelques-uns ont creu qu'il
 auoit esté Chrétien, mais cela ne paroist point
 dans ces Escrits: Il est vray qu'il sçait beau-
 coup de nos mysteres pour vn Estranger, quoy
 que le voisinage de la Iudée & le commerce
 des Chrétiens, ioint à sa curiosité naturelle,

luy

E P I S T R E.

*luy ayent pû acquerir toute cette connoif-
 fance. D'autres le veulent faire passer
 pour vn parangon de fageffe & de doctri-
 ne; Mais outre l'amour des Garçons, où
 il a esté fujet, & le peu de feniment qu'il
 a eu de la Diuinité, il ne luy est pas par-
 donnable d'auoir defchiré la réputation des
 plus grands Hommes, fur le rapport de la
 Renommée, ou pluftoft fur celuy de leurs
 ennemis. Car encore qu'on le puiſſe excu-
 ſer, en difant que ce n'est pas à ceux qu'il
 en veut, mais à ceux qui abuſent de leur
 nom, pour courir leurs vices, on voit
 bien qu'il ne laiſſe eſchapper aucune occa-
 ſion d'en meſdire, & qu'il leur donne
 toujours quelque coup de dent en paſſant.
 Du reſte, la façon dont il traite les ma-
 tieres les plus importantes, fait aſſez voir
 qu'il n'eſtoit pas fort profond dans la Phi-
 loſophie, & qu'il n'en auoit appris que
 ce qui ſeruoit à ſa profeſſion de Rhéteur,
 qui eſtoit de parler pour & contre, ſur tou-
 te ſorte de ſujets. Mais on ne peut nier
 que ce ne ſoit vn des plus beaux Eſprits
 de ſon ſiecle, qui a par tout de la mignardi-
 ſe & de l'agrement, adéc vne humeur gaye
 & enjouée, & cette vrbanéité Attique,*

Bour-
 delot en
 ſa Prefa-
 ce.

EPISTRE.

*que nous appellerions en nostre Langue
 vne raillerie fine & delicate, sans parler
 de la netteté & de la pureté de son stile,
 jointes à son elegance & à sa politesse. Je
 le trouue seulement vn peu grossier, dans
 les choses de l'Amour, soit que cela se doi-
 ue imputer au genie de son temps, ou au
 sien: mais lors qu'il en veut parler, il
 sort des bornes de l'honnesteté, & tombe
 incontinent dans le sale: ce qui est plustost
 la marque d'vn esprit desbauché que ga-
 lant. Il a cela aussi des Declamateurs,
 qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas
 tousiours où il faut: qui est vn vice qui
 vient de trop d'esprit & de sçauoir. Mais
 c'est vne grande preuue du merite & de
 l'excellence de ses Ouurages, qu'ils se
 soient conseruez iusqu'à nous, veu le peu
 d'affection qu'on auoit pour leur Auteur,
 & le naufrage de tant d'autres pieces de
 l'Antiquité, qui se sont perduës, soit par
 mal-heur, ou par negligence: Et il faut
 bien que les Chrétiens ayent trouué qu'ils
 pouuoient beaucoup plus profiter que nuire.
 Aussi iamais homme n'a mieux descouuert
 la vanité & l'imposture des faux Dieux,
 ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes,
auec*

EPISTRE.

avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines: & ie doute qu'il y ait de meilleurs Liures pour ce regard. Car il s'insinüe doucement dans les esprits par la raillerie: & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses, & c'est comme vn bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traittées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & ne contribüe pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver estrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes, qui ont fait des Versions Latines, les vns d'un Dialogue, les autres d'un autre: & ie suis d'autant moins blâmable, que i'ay retranché ce qu'il y avoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre, par où i'entre en la iustification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien iustificié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'au-

EPISTRE.

trement ce ne seroit pas vne Traduction ; mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques , à ce qu'il y a de plus fort , afin que cela ne puisse nuire.

Comme la plusspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleesses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouuoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du Iugement des voyelles, & deux ou trois autres semblables, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendus hors de là. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas estrange aux mœurs de la Grece, & feroit horreur aux nostres. L'Auteur allegue à tous propos des vers d'Homere, qui seroient maintenant des pedanteries, sans parler des vieilles Fables trop rebatuës, de Prouerbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui seroient à present vn effet tout contraire à son dessein : car il s'agit icy de galanterie, & non pas d'erudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agreable : autrement, ce ne seroit pas Lucien : & ce qui plaist
en

EPISTRE.

en sa Langue , ne seroit pas supportable en la nostre. D'ailleurs , comme dans les beaux visages il y a tousiours quelque chose qu' on voudroit qui n' y fust pas : aussi dans les meilleurs Auteurs , il y a des endroits qu' il faut retoucher ou éclaircir , particulièrement quand les choses ne sont faites que pour le plaisir : car alors on ne peut souffrir le moindre defaut : & pour peu qu' on manque de delicateffe , au lieu de diuertir on ennuye . Je ne m' attache donc pas tousiours aux paroles ni aux pensées de cet Auteur : & demeurant dans son but , i' agence les choses à nostre air & à nostre façon. Les diuers temps veulent non-seulement des paroles , mais des pensées différentes , & les Ambassadeurs ont coustume de s'habiller à la mode du país où on les enuoye , de peur d' estre ridicules à ceux à qui taschent de plaire . Cependant , cela n' est pas proprement de la Traduction , mais cela vaut mieux que la Traductiō , & les Anciens ne traduisoient point autrement. C' est ainsi que Terence en a vsé dans les Comedies qu' il a prises de Menandre , quoy qu' Aulugelle ne laisse pas de les nômer des Traductions , mais il n' importe du nom , pourueu que nous ayons

*Sumptas
ac versas
de Græ-
cis, lib. 2.
cap. 23.*

E P I S T R E.

la chose. Cicéron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panetius : Et dans celles qu'il auoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquinés, il dit qu'il a trauaillé non pas en Interprete, mais en Orateur; qui est la mesme chose que i'ay à dire des Dialogues de Lucien; quoy que ie ne me sois pas donné vne égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que i'ay traduits mot à mot, pour le moins autant qu'on peut faire dans vne Traduction elegante. Il y en a aussi où i'ay considéré plustost ce qu'il falloit dire, ou ce que ie pouuois dire, que ce qu'il auoit dit à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais ie me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles, & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence,

Pro corona.

Partim reliquit,
alia expressit,
&c.

Quod Græcum quidem mire quàm suaue est, verti autem neque potuit, neque debuit, A. Gell. l. 9. cap. 9.

Con-

EPISTRE.

Contaminari non decere Fabulas,
*Qu'il ne faut point corrompre son Auteur,
ne rien altérer de son sujet : mais ie leur ré-
pondray avec luy,*

Faciunt nã intelligendo, ut nihil *ils perdent*
intelligent, *la raison*
Qui cum hunc accusant, Nævium, *à force de*
Plautum, Ennium *raison-*
Accusant, quos hic nostet authiores *ner. Car*
habet. *en l'accu-*
Quorum æmulari exoptat negli- *sant, ils*
gentiam *accusent*
Potius, quàm istorum obscuram di- *les An-*
ligentiam. *ciens, qu'*
il a pour
garends ;
& dont il
aime

Que cet obscuram diligentiam dit bien mieux i-
le defect de ces Traductions scrupuleuses, *miter la*
dont il faut lire l'Original pour entendre *negligen-*
la Version ! *ce, que*
l'obscure

Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois *exaltitu-*
à dire pour ma deffense. Je laisse à vostre *de des*
courage & à vostre adresse, sans parler de *autes.*
vostre Zele & de vostre affection, d'em-
ployer ces armes qui sont plus fortes que
luisantes, si ce n'est assez de vostre nom
pour escarter les ennemis, & les empes-
cher

EPISTRE.

*cher de se déclarer. Quoy qu'il en arriue,
i'en attribueray tout le succès à la gloire
de mon defenseur, & demeureray toute ma
vie,*

MONSIEVR,

**Vostre tres-humble & tres-
obeïssant serviteur,**

PERROT D'ABLANCOVRT.



LUCIEN,
De la Traduction
DE N. PERROT,
S^R D' ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

Ce Discours est fait par l'Autheur dans vne Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient comme vne Idée de sa vie.

J'AVOIS près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lors que mon pere delibera avec ses Amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me jettast dans les Lettres, à cause que pour y reüssir il faut beaucoup de temps & de dépense, pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on soit. Ils consideroient que je n'é-

A stois

stois pas riche, & qu'en apprenant quelque mestier, il me fourniroit en moins de rien dequoy viure, sans estre à charge à mô pere ni à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, & il ne resta plus que d'en trouver vn qui fust honneste & utile tout ensemble, & qui me donnast bientoist dequoy subsister. Après en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnez ou approuvez selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur; Que ne luy aprens-tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque inclination? ce qu'il jugeoit à me voir faire de petits ouvrages de cire, où ie ne reüssissois pas mal, quoy que cela fust cause assez souuent de me faire donner le fouët. Cette proposition ne me deplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant vn mestier, qu'un honneste diuertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lors que ie leur ferois present de quelque image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succes, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant vn ciseau: Trace legerement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: Car, comme dit le Poëte, *c'est à demy fait que de bien commencer.* Mais i'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit: ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne put s'empescher de me donner quelques coups de fouët; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'auoit fait par enuie, de peur que ie ne le surpassasse vn iour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures; cependant, le soir venu ie me couche, & ne fis que resuer toute la nuict, &

me tourner de tous costez. Il n'y a rien iusqu' icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est ce pas pour cela que ie l'ay allegué; mais pour vous faire part d'un songe que i'eus en suite, si clair qu'il pourroit passer pour vne verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui auoit les mains crasseuses, les bras retrouffez, le visage tout couuert de sueur & de poussiere: Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il trauailloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Après m'auoir tirillé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur différent, & la premiere commença ainsi: Mon fils, ie suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus celebres: Et si tu me veux suiure, sans t'arrester aux cajoleries de ma rivale, ie te rendray illustre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deuiendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras vne estime qui ne sera point sujette à l'enuie, ni cause vn iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de honte; c'est celui de Phidias & de Polyclete, & de ces autres grands Sculpteurs, qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on reuere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien en suiuant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille? Voila à peu près ce que me dit cette Dame, mais grossièrement, comme parient les Artisans, quoy

qu'avec beaucoup de vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi : Je suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnüe, encore que tu ne sois pas en estat de la posséder. La Sculpture t'a dit les auantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes tu ne feras jamais qu'un vil Artisan, exposé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, sans pouuoir iamais obliger ni desobliger personne, en un mot esclau de ceux sur qui ie te feray dominer. Quand tu deuiendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans enuier ta condition ; Mais si tu me veux suiure, ie t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Vniuers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. I'orneray ton ame de vertu & de sçauoir, qui sont ses plus beaux ornemens, & par la connoissance du passé, ie te donneray celle de l'auenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois ; & de pauvre & inconnu, ie te rendray illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en estat d'y paruenir. S'il te prend enuie de voyager dans les pais estrangers, i'y feray marcher ta renommée deuant toy ; On te viendra consulter comme un Oracle, & si tost que tu auras ouuert la bouche, chacun sera attentif à ouir tes sentimens pour les suiure. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions seruiront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray viure à iamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est deuenu par mon moyen ; Qu'Eschines de pauvre garçon a esté recherché & considéré par Philippe. Socrate mesme qui auoit suiuy du commencement ma riuale, ne m'eut

m'eut pas plustost connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que ie luy ay acquis vne estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses, & de credit, pour suiure vne pauvre inconnuë, qui est contrainte de travailler de ses mains pour viure, & de songer plustost à polir vn marbre que soy-mesme? Elle n'eut pas plustost dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que i'auois receus, ie courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eust acheué sa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statuë par la rage & le dépit, comme il arriue assez d'autres merueilles en songe. Alors l'Eloquence pour me recompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son Char: & touchant ses cheueux aislez, me promena d'Orient * en Occident, me faisant répandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de diuin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en suite dans mon país couronné d'honneur & de gloire: & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience, Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses priué sans moy. Voila la fin de mon songe. Mais il me semble que i'entens dire à quelqu'vn, qu'il est bien long, & qu'il faloit que ce fust vne de ces nuicts d'Hyver, ou cette nuict fabuleuse qui donna la naissance à Hercule. Vn autre ajousterá, peut-estre, que ie me fusse bien passé de vous entretenir d'vn songe, & que c'est abuser de vostre audience, & de l'honneur que vous me faites de m'attendre si favorablement.

A 3

Mais,

* Cela montre les voyages de l'Autheur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

6 CONTRE VN HOMME QUI

Mais, Messieurs, * Xenophon ne fit point de difficulté de conter le sien en pleine Assemblée, lorsqu'environné d'ennemis, & priué de tout secours, il n'attendoit que la mort ou la captiuité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la ieunesse à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carrière. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & voye ce que i'estois, quand ie suis party, & en quel estat ie suis revenu: Tel, que ie ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire dauantage.

Contre vn Homme qui l'auoit appellé PROMETHE'E.

C'est comme vne Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ourages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que ie suis ingenieux comme luy, i'ay peur que ce ne soit vne raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriuer à la perfection des siennes; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux,
dignes

* En la Retraite des dix Milles.

dignes du Caucaſe. C'eſt vous autres, Grands Ora-
 teurs, qui eſtes en ce point de Promethées; Vous
 qui animez vos Ourages de ce feu celeſte & diuin
 qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque differen-
 ce, c'eſt que les vôtres ſont d'or, & vous raportent
 grand profit, & que les ſiens n'eſtoient que de bouë.
 Pour les miens, ce ſont des ſtatuës de plâtre qu'on
 fait en vn iour de rejouiſſance, pour dōner du plaifir
 au peuple, & nō pas pour durer eternellement. Peut-
 eſtre auſſi, que tu m'as appellé Promethée au ſens
 que ce Poëte Comique a dit, que Cleon eſtoit vn Pro-
 methée, mais que ce n'eſtoit qu'après coup, pour di-
 re, Qu'il māquoit de préuoyāce, & ne ſ'auifoit de ſes
 fautes qu'après les auoir faites, quoy qu'il luy reſſē-
 blaſt du reſte. Que ſi c'eſt cōme les Atheniens appel-
 lēt tous les Potiers de terre des Promethées, ie trou-
 ue * la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce
 que mes ourages ſont fragiles cōme les leurs. Mais
 quelq'vn dira, peut-eſtre pour me flater, que c'eſt à
 cauſe que mon inuention eſt nouvelle, & que ie n'ay
 point eu de modelle, non plus que luy, ſur lequel ie
 me puſe former. Mais outre que Minerue n'a point
 animé mes ourages comme le ſien, ce n'eſt pas af-
 ſez pour moy qu'on en louë la nouveauté, ſi ie n'ay
 ajouté les autres graces à celles de l'inuention. Car
 ſans cela, ie les abandonne de bon cœur, & permets
 qu'on les mette en pieces: & ſi i'eſtois d'autre ſen-
 timent, ie mériterois d'eſtre déchiré comme Pro-
 methée, mais par vne douzaine de Vautours au lieu
 d'vn, pour ne pas ſçauoir qu'vne choſe qui ne vaut
 rien, eſt d'autant plus blâmable qu'elle eſt plus nou-
 uelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin
 pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne

* Les Atheniens eſtoient grands railleurs.

8. CONTRE VN HOMME QVI

rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomé Roy d'Egypte fit voir vn iour deux merueilles dans le theatre d'Alexandrie, vn Chameau tout noir, & vn Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les vns, & épouuanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres; de sorte que l'vn mourut faute de soin, & il donna l'autre pour récompense, à vn joueur de flûte qui auoit bien joué deuant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les vns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'vnion de deux contraires est plustost vn monstre qu'un miracle; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extrauagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes, on n'en puisse faire vne troisiéme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas assureur que ie l'ay fait; & ie crains plustost d'auoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graues & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur vn theatre; si bien qu'il semble que l'vnion n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nués, tantost occupez à mesurer le faut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches fottes & curieuses. Cependant, i'ay esté assez hardy
pour

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. 9

pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laisse aux autres à iuger si i'y ay bien reüssi, & si ie n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy les conuiez, en ne leur seruant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippogryphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans auoir besoin de les contrefaire? Mais quelques extrauagans qu'ils soient, i'y suis trop engagé pour me'en dédire; outre que ce n'est pas à Promethée de changer d'auis, mais à Epimethée.

C'est vne espece de Satyre contre les vices de Rome, ausquels il oppose la douceur de la Philosophie; & mesle parmy cela des inuectives contre ceux qui abusent ce nom.

L VEIEN A NIGRINVS. Ce seroit porter des Chouëttes à Athenes, * comme dit le Prouerbe, que de parler de science & de doctrine deuant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçauoir, mais de decouurir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçauoir plus retenus: car c'est l'admiration de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que i'ay de la mienne.

A 5

NIGRI-

* C'est qu'il y en auoit beaucoup.

NIGRINVS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINVS. **Q**ue tu es deuenu graue & seué-
re depuis quelque temps ! Au
lieu de nous entretenir fami-
lièrement comme tu faisois, tu ne daignes pas seu-
lement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si
désdaigneux & si méprisant ?

L'AMY. C'est que de pauvre ie suis deuenu ri-
che, d'esclau libre, de fou sage.

LYCINVS. En si peu de temps ?

L'AMY. En moins encore que tu ne penses.

LYCINVS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler
ma ioye.

L'AMY. I'estois allé à Rome pour trouuer
quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente
tous les jours.

LYCINVS. Ie le sçay, & souhaite que tu en ayes
trouué un bon.

L'AMY. Si-tost que ie fus arriué, i'allay voir
de grand matin le Philosophe Platonicien Nigri-
nus, que ie desirois entretenir il y auoit long-temps,
& le trouuay dans son cabinet vn liure à la main,
enuironné de tous costez de portraits d'hommes il-
lustres, avec vne Sphere deuant luy, & diuerses figu-
res de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup
de tendresse & d'affection ; & après nous estre en-
quis l'un de l'autre, selon la coustume, tant de no-
stre fanté que de nos occupations, ie luy demanday
s'il ne vouloit point retourner en Grece ; Mais il
n'eut pas plustost ouuert la bouche pour me répon-
dre,

dre, que ie me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses; & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme ie prestois donc l'oreille attentiuement à ce discours, ie me trouuay agité de diuerses passions. D'vn costé i'estois honteux de l'affection que i'auois eüe pour ces choses: & de l'autre, ie me réjouissois de me voir desabusé, de mesme que si i'eusse passé des tenebres à la lumiere; si bien que i'en oubliai mon mal d'yeux, pour songer à celuy de mon ame, & à vn plus dangereux aueuglement. I'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, ie méprisois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la bouë: Car, comme on dit que les Indiens, d'vne nature chaude & bouillante, n'eurent pas plustost gousté du vin, qu'ils en deuinrent tout-furieux: ie me suis senty enyuré de ce diuin Nectar, mais cette yurongerie vaut mieux que la sobriété.

L Y C I N V S. Que ie serois heureux de pouuoir gouter avec toy d'vn si celeste bruuage! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Amy, qui a le mesme desir, & la mesme passion que toy pour la verité.

L' A M Y. Il n'est pas besoin de me presser d'auantage: car i'ay plus d'enüie de te dire ce que i'ay oui, que tu n'en as de l'entendre: Et si tu ne m'auois importuné pour le sçauoir, ie t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que i'auray à le redire, ie veux que cela me tienne lieu de iustification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause
que

que ie suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, ie suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que ie n'ay personne à les conter, ie m'en entretiens moy-mesme; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faueurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes, & avec tant d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus, que ie regarde comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix; car comme Periclés, il laisse vn éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écotent.

LYCINVS. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma ioye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauuais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si ie manque, souuiens-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il auoit peut-estre dit autrement. Du reste, n'attende moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle, afin que ie n'oublie rien qui soit important; car ie vais faire un effort pour te contenter.

LYCINVS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu deuois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé; & autres excusés semblables que les
Ora-

Orateurs ont accoutumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme vn mauuais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aïse que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par auance ce que j'auois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que ie ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros; en iouant son personnage foiblement.

LYCINVS. Ne finiras-tu point ton Prelude?

L'AMY. Pour commencer donc, ie te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui nourris dans la pauureté de la Philosophie, sont si ennemis de luxe, qu'ils reforment iusqu'aux Estrangers qui viennent chez eux, bien-loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un iour il en vint vn à Athenes tout couuert d'or & de pourpre, avec vn équipage magnifique: mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on auoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire: Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut vn qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suiure par vne Armée? Vn autre se iouant sur le luxe de ses habits, Le Printemps, dit-il, n'est pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs? Ils reprirent delicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de
 pierre-

pierreries dont ses doigts estoient plustost chargez que parez : si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en püst fâcher, ils firent si bien, qu'il retourna tout changé en son pais. Il alleguoit vn autre exemple pour montrer qu'on n'y auoit point de honte de la pauureté, mais plustost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des ieux publics, les Sergens ayant pris vn Bourgeois vestu d'une estoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouuer aux Spectacles en cet habit; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'auoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en auoit point d'autre. Il loloit encore la liberté & la tranquillité du pais, où l'on viuoit modestement, & sans enuie, & soustenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & conuenable à celuy qui vouloit conseruer la pureté de ses mœurs, & suiure les loix de la Nature. Mais ceux qui mesurent leur felicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flaterie & la seruitude, esclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doiuent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la debauche, dont l'esprit vne fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce diuin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est-là, dit-il, qu'est le sejour du mensonge & de l'imposture; C'est là qu'on n'oit que des chansons lasciuës, & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme vn fleue de delices, qui submerge les vertus, & traïsne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'auarice & cent autres vices semblables. Voila quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que i'eus quitté la Grece pour y venir, ie me repentis bien-

bien-toft de cette refolution , & creus auoir quitté la lumiere du Soleil , comme dit Homere , pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy , difois-je en moy-mefme , renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece , pour viure icy dans le tracas & le tumulte ? pour ne voir que des flateurs , des empoifonneurs , des affaffins , des corrupteurs , & autre telle racaille ? Que veux-tu faire en vn lieu où tu ne peux viure , comme on y vit ? Après auoir donc refué quelque temps là-deffus , ie deliberay de me retirer de la foule comme Iupiter enleua Hector de la bataille , & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie , quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oifue. De-là, comme de deffus vn theatre , ie contemple tout ce qui fe paffe dans Rome , dont vne partie me fait rire , & l'autre me fait pitié ; mais l'vn & l'autre me fert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en reuient , ie ne trouue nulle part tant de fujet d'exercer fa vertu , pour refifter à tous les plaifirs deshonneftes , à toutes les paffions dereglées , à tous les alléchemens de la volupté , non pas en fe faifant lier comme Vlyffe au maft du Nauire , ni en fe bouchant les oreilles comme luy au chant des Sirénes , mais en marchant la tefte haute , & le courage éleué. D'ailleurs , comme les chofes paroiffent dauantage par l'opposition de leurs contraires , le Vice donne lustre à la Vertu , & l'on méprife dauantage les biens periffables , lors qu'on en reconnoift les defauts : Lors qu'on voit tout à coup comme dans vne Comedie , le riche deuenir pauure , le maiftre esclaué , & l'amitié des hommes fe changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange , c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des chofes du monde , & que la Fortune ſe
iouë

ioué de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas
 del'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, &
 de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme
 on deuroit. Car qui ne riroit de voir les Grands
 estaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe &
 leur magnificence? Les vns ne vous saluent que par
 la bouche d'autrui, & veulent qu'on se contente de
 les voir sans leur parler, comme on assiste à des spe-
 ctacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent
 que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des
 Perses, mais en leur baisant la main, & embrassant
 leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baissés
 contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que
 le corps. Car ils mettent leur félicité en ces fadaï-
 ses, aussi bien que le peuple qui les regarde, quoy
 qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, &
 qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Mon-
 sieur se tient debout à souffrir ces fausses adora-
 tions, & à se laisser tromper luy-mesme, & vous
 donne sa main à baiser, que i'aime encore mieux
 que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent
 plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se leuent
 dès minuit pour estre de plus grand matin à se mor-
 fondre à leur porte, & à souffrir la mauuaise hu-
 meur de leurs valets, qui leur disent leurs veritez,
 & les appellent souuent par leur nom. Mais quelle
 est, apres tout, la recompense de tant de peines &
 de veilles? Ce n'est souuent qu'un miserable repas
 où l'on endure mille affronts, & où l'on est con-
 traint de faire & de dire mille choses contre son
 sentiment; Enfin, d'où l'on se retire toujours ou
 mal-content, ou malade, de sorte qu'il faut aller
 décharger son cœur à vn amy, ou rendre gorge en
 quelque coin, & donner de l'exercice aux Medeci-
 cins. Ce que ie trouue de plus plaissant, c'est que quel-

quelques vns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la ville, lors qu'il se faudroit mettre au lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre; Car les flateurs, à mon auis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette seruitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mesmes, & les prioient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy seruiroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y auoit personne pour en gouter, veu que souvent ils n'en goustent pas eux-mesmes, & que l'abondance engendre le dégouste? A quoy seruiroient leurs-beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mesmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possedant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité: au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fausses loüanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans, qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de la Sageste soient les plus lâches flateurs, c'est ce qui est insupportable: Car de quel œil pensez-vous que ie voye vn Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maistre. Ils deuroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes,

dignes, & ne pas pratiquer le Vice sous l'équipage de la Vertu ; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yuognerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sageffe à l'encan dans vn marché ; Il appelloit leurs Écoles des boutiques & des tauernes, & ne pouuoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, mene vne vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçauoir, & ceux qui en auoient besoin le pouuoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans vne source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit mesme son bien, & aidoit les pauures tous les ans du reste de son reuenu. Il croyoit que la iouissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en auions, & que c'estoit vne espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit vn exemple viuant de sobriété & de temperance, sans excès dans son boire & dans son manger, réglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il auertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de iour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne deuoit point diferer à bien viure. Mais il n'aprouoit pas ce que quelques-vns prennent pour vn grand exercice de vertu de se fouëtter ou déchiqueter la peau pour s'accouster à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'instruction on deuoit auoir égard à l'âge, à la complexion, & aux

habi-

habitudes, pour ne point accabler la nature en la surchargeant, ni rompre vn baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu vn ieune homme, qui après auoir passé par cette épreuue, eut recours à luy comme à vn azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné iusqu'aux plus sages, & touchoit vn autre défaut, de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoutant que les Romains prononçoient vne parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur testament, que ce qu'ils diroient ne leur püst nuire, ni prejudicier. Mais ie pouuois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après auoir esté fots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boient des parfums, se couronnent de fleurs, veulent auoir des roses en Hyuer; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire vn solecisme dans la Volupté, & comme Mómus trouuoit à redire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les deuoit auoir au dessous, afin qu'il vist mieux où il fraçoit; Il trouuoit mauuais qu'aimant les senteurs, ils ne les missent pas plustost sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop delicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'estenduë de nostre gosier, car deuant ni après ils n'en sentoient rië. Il ajoutoit,

Qu'ils achetoient bien cherement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils auoient bien merit  ce suplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les *bains publics par vne foule de valets, & s'apuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'auoient point de iambes ; ou qui par la ru , & dans les bains mesme, ont des gens qui marchent deuant eux pour les auertir où il faut mettre le pied, comme s'ils auoient oublié qu'ils marchent, qui est vne chose qu'on voit arriuer tous les iours aux plus Grands de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se seruir de ses oreilles pour ouir, & de ses mains pour manger, & d'auoir besoin des yeux & des iambes d'autrui, pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aueugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'eloquence, ie demourois attaché à son discours, sans en perdre vne parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut acheué, ie le regardois comme immobile, sans pouuoir prononcer vn seul mot, & estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme vn but où chacun vise, mais peu y donnent ; & des coups que l'on y tire, les vns pour estre trop violens, passent à trauers, sans s'y arrester ; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression : Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'vne grace inuisible, comme d'vne
huile

* Ou, se font porter en chaise comme dans vne bierre.

huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent iamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de ioye, comme il m'arriua en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs inuulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cybele, les discours de la Philosophie n'émeuent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'AMY. Que tu me contes-là des choses diuines & agreables! & que tu as fait en mon absence vn grand festin de Nectar & d'Ambrosie! si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à vne blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, ie puis dire, que ie suis blessé d'vn mesme trait; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué: c'est pourquoy songe à trouuer vn remede pour tous deux.

LYCINVS. Il faut auoir recours pour cela à celui qui en est l'Auteur, comme Telephe à Achille pour en recevoir guérison.

Il y a icy vn Traité, intitulé LE IUGEMENT DES VOYELLES, qui est vne plainte de l'S contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thallatta pour Thalassa, par vn caprice de l'Vsage; ainsi que chaise en François, pour chaire. L'Auteur prend de là occasion de iouer sur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun raport à nostre langue, il ne se peut traduire; aussi laisse-t'on

22 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

ces mots-là en Grec dans la version Latine. Mais vn de mes Neueux a composé vn Dialogue à cette imitation, qui se trouuera à la fin du Liure.

TIMON, OV LE MISANTHROPE.

DIALOGUE,

Où TIMON, IVPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans vne extrême pauureté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compassion, luy enuoye le Dieu de Richesses, pour le tirer de la necessité où il estoit.

TIMON. **O** Iupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de La Societé, de l'Amitié, & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lors qu'ils ne sçauent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes, & qui foudroyes sur les impies: Qu'est deuenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Ils sont maintenant froids & éteins, & s'en sont allez en fumée. Salmonée te braue à cette heu-

se impunément avec son faux tomere ; Le tien
 n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui
 ne fait rien que noircir. Pourquoi, Grand Dieu,
 es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes,
 comme si tu estois sourd & aveugle de veillesse, &
 que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui
 se commettent tous les iours ? Car lors que tu estois
 ieune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêve
 avec les coupables, & en abismois les vns par des
 tremblemens de terre, & les autres par des deluges
 comme tu fis du temps de Deucalion, que tu sau-
 vas dans vne petite nacelle du naufrage de l'Uni-
 vers, pour reparer les ruines du Monde, & conser-
 uer quelques restes du genre humain. Les hommes
 sont deuenus plus cruels & plus meschans qu'ils
 n'estoient alors, on ne te fait tantost plus d'offran-
 des ni de sacrifices, si ce n'est quelque vn en passant,
 aux ieux Olympiques ; encore est-ce plustost par
 coustume, que par zele ou par deuoir. Enfin, on t'a
 presque depossédé, comme tu as fait ton predeces-
 seur. Les voleurs te pillent tous les iours impuné-
 ment, iusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges,
 comme ils ont fait depuis peu à Olympic, où pen-
 dant la solemnité des ieux, ils ont coupé l'or de ta
 chevelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu
 fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seu-
 lement à l'aide, pour reueiller les chiens, ou le voi-
 sinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Iupi-
 ter, avec vn foudre de quinze pieds à la main, qui
 se laissoit tondre par des brigans. Quand te reueil-
 leras-tu d'un si long assoupissement, illustre vsur-
 pateur, pour chastier de plus grans crimes que ceux
 des fables ? Car pour ne point parler des autres,
 puis-que ce ne seroit iamais fait, comment laisses-
 tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après

24 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

auoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misère, après m'auoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme vn oiseau de mauuais augure. Maintenant donc, priué de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le hoyau. Tout l'auantage que ie tire de ma retraite, c'est que ie ne vois point la prosperité des meschans, qui n'est pas vne petite felicité. Réueille-toy donc encore vn coup, fils de Saturne & de Rhée, d'vn sommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'allumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poétique.

I V P I T E R. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut du mont Hymette? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car vn autre ne seroit pas si insolent.

M E R C U R E. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le iour de ta feste?

I V P I T E R. Quoy, c'est luy! Dieux, quel changement! Comment vn homme si riche, & qui auoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans vne si honteuse pauureté?

M E R C U R E. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

I V P I T E R. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre; & nous ne pouuons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, &
depité

depité contre les meschans, dont le nombre croist tous les iours, iusqu'à me donner de l'épouuante; ie ne regarde tantost plus la Terre; outre que i'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans sa misere, pren auec toy le Dieu des Richesses, & le meine chez luy, auec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couuert sous l'autorité de Periclés, & cependant i'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux, qui ne m'auoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce sera vn assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans vn Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunitéz, il a arraché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy seruira de rien; car voila le Dieu des Richesses, qui ne veut pas obeir.

IUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme:

PLUTVS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me scauroit souffrir? Enuoyez moy chez ces gens qui scauent ce que ie vaux, & com-

26 TIMON, OV LE MISANTHROPÉ.

bien ie couste à acquerir, & que les fous qui l'igno-
rent, croupissent toute leur vie dans la pauvreté.

I V P I T E R. Tu n'as rein à craindre, il est assez
instruit par sa disgrâce. Mais ie m'estonne que tu
te mettes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu
que tu te plainois autrefois des vsuriers, qui t'en-
fermoient sous la clef, sans te laisser seulement
voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille ges-
nes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit passe &
desfiguré, & ce qui estoit causé que tu ne songeois
qu'à t'éuader. Tu meriterois dôc, pour vne si injuste
plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quel-
que tour d'airain, comme vne autre Danaé, pour
n'y viure que d'interests & d'vsure, qui est vn fort
mauuais aliment. Tu blâmois aussi les auares qui
meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent
ioüir; Semblables à ce chien des Fables, qui attaché
au ratelier ne pouuoit manger du foin, ni souffrir
que le cheual en mangeast. Tu disois qu'ils estoient
jaloux d'eux mesmes, & se retranchoient leurs
propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils ai-
moient seroit vn iour la proye d'vn voleur, ou de
quelque indigne heritier. N'as tu point de honte
de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

P L V T V S. Si tu me veux écouter, tu trouueras
que i'ay raison. Car les vns me laissent aller par
négligence, & les autres m'épargnent par stupa-
dité, faute de sçauoir que s'ils ne m'employent, ie
leur seray inutile, qu'ils seront contrains de me
quitter, auant que de s'estre seruis de moy. Diroit-
on qu'vn homme aime sa maistresse, qui l'aban-
donneroit à tout le monde? Ie croy que non, &
que quand tu estois amoureux, tu n'en vsois pas de
la forte. D'autre costé, de l'auoir en sa puissance
sans en iouir, cela est encore plus ridicule; cepend-
ant,

dant, c'est ce que font les vns & les autres.

IUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en piene de les punir; puis que les vns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, sans que d'en auoir gousté. Mais va trouuer Timon, tu le trouueras tout autre qu'auparavant.

PLVTVS. C'est comme situ m'enuoyois verser de l'eau dans vn muid percé.

IUPITER. Si cela est, il sera bien-tost à sec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souuienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre; car ie vois bien que i'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons, Qu'as-tu à clocher, es-tu boiteux, aussi bien qu'auueugle?

PLVTVS. Ie vay tousiours de la sorte quād on m'enuoye chez quelqu'un; c'est pourquoy ie n'arriue que fort tard, & souuent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, ie vay viste cōme le vêt, & l'on est estōné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas tousiours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormāt.

PLVTVS. Ie ne marche pas alors sur mes iambes, mais on m'emporte sur des crochets; & ce n'est pas Iupiter qui m'enuoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en vn moment de grands biens d'une main à l'autre; Et tandis qu'un pauvre mort est ietté en quelque coin couuert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, son heritier se crée de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui baailloient après moy comme de
petites

petites hirondelles , & n'ont aualé que du vent. Car lors qu'on a ouuert le testament, on trouue pour heretier quelque lâche flateur , ou quelque infame valet, qui seruoit aux plaisirs de son maître , & qui change aussi-tost de nom , & en prend vn magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune , qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plustost, qu'il en devient glorieux & insolent, frapel'vn, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre passion, qui consume en peu d'heures ce que le défunt auoit amassé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arriue d'ordinaire, mais quand tu marches tout seul, comment peux-tu trouuer le chemin, veu que tu es aueugle ?

PLVTVS. Aussi m'égare-je quelquefois, & pren-je souuent l'vn pour l'autre.

MERCURE. Ie le croy; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Phocion ou Aristide, pour enrichir Hipponique & Callias; mais encore, comment fais-tu ?

PLVTVS. Ie tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que ie rencontre quelqu'vn qui me fait au collet, & te va remercier de sa fortune, ou quelqu'autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Iupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLVTVS. Comment voudroit-il qu'vn aueugle comme moy pust trouuer vn homme de bien, qui est vne chose si rare? mais comme les meschans sont en grand nombre, i'en rencontre tousiours quelqu'vn.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si
vifte

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 29

viste au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin?

PLUTVS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des iambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant aueugle, pâlç, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te posseder?

PLUTVS. C'est que la passion les empesche de voir mes defauts, & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traînes après toy? Cependant, ils ne s'en peuuent défaire, & on leur arracheroit plustost les entrailles que leur or.

PLUTVS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent tousiours à ma suite, & qui ne se font pas plustost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouue admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu-és leger & glissant? Tu coules comme vne anguille, quand on te presse; au lieu que la paureté est si gluante, qu'on ne s'en sçauroit dépetrer. Mais tout en riant, nous voicy arriuez près du mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égarres.

PLUTVS. Tu as raison; car comme ie suis étourdy, i'irois peut-estre me ietter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que i'entens comme du fer qui frape

frappe contre vne pierre ?

MERCURE. C'est que Timon cultiue quelque champ pierceux. Dieux ! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois ! Le voila tout crasseux, & tout couuert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? La Force, la Santé, la Sageffe, la Vertu, conduites par le Trauail, & la Pauvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PÈVTVS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crain rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Iupiter.

LA PAUVRETE. Où menes-tu celuy-cy, Mercure ?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE. Quoy ! il me méprise si fort, luy qui me deuroit maintenir, qu'il me veut ravier celuy que ie possedois, pour le liurer à mon ennemy ; afin qu'après l'auoir corrompu par les delices, il me le rende en suite pour le guerir ? Est-ce là la recompense des seruices que i'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Iupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inuiolables.

LA PAUVRETE. Suiuez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-toft ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se fouienne que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon riuai n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, ie te le rens sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme de choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis ; auançons.

TIMON. Qui-estes-vous qui venez ainsi troubles

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 31

bler le repos de ma solitude, & me détourner de mon ouvrage? Retirez-vous, que ie ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, ie suis Mercure, qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Iupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Ie ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les vns & abandonné par les autres; & ie vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTVS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces folles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour viure que ce hoyau, & ie seray assez heureux, pourueu que ie ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçois la bonne fortune qui le Ciel t'enuoye.

TIMON. I'ay beaucoup d'obligation à Iupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souuenir de moy; mais ie ne veux point receuoir celuy-cy, qui est cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a liuré aux flateurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & m'a exposé à l'envie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que ie ne me pouuois plus passer de luy, il m'a abandonné comme vn traistre; Au lieu que la paureté m'a receu à bras ouuerts, & m'exerçant dans le trauail & la peine, m'a fourny les choses necessaires, & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a
rendu

32 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

rendu maistre de moy-mesme, qui m'a affranchy du pouuoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses, qui m'a mis en vn estat tranquile, où ie ne crains ni vne populace émeuë, ni vn Orateur corrompu, ni vn Courtisan flateur, ni vn Tyran irrité; & où ie cultiue ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cét aueugle à Iupiter; ie feray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas suporter la pauureté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre déliuré. Ne t'opiniâtre point contre Iupiter, & reçoÿ les biens qu'il t'enuoye; il ne faut pas refuser les presens de Dieux. Assez de gens ont fait des prieres, qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes iniures.

PLUTVS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans te mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourueu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car ie suis ennemy des longs discours.

PLUTVS. Mais i'en aurois besoin pour respondre à tous les chefs de ton accusation. Dy-moy, ie te prie, enquoy puis-iet'auoir offensé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaisir, ie n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. I'aurois bien plus de fuiet de me plaindre, de ce que tu m'as liuré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuëlement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 33

qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas reuenir, quelque ordre que i'en eusse de Iupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne iamais, & demeure icy puisque Iupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouueras vn tresor.

TIMON. Il faut obeir aux Dieux; mais considère, Mercure; que tu me vas réietter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes enuieux. Cependant ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour m'acquitter de la commission de Iupiter

PLUTVS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'est-ce que ie voy; Veillé-ie, ou si ie dors! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez? Ne sont-ce point aussi des charbons? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui estincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embrasse après vne si longue absence? Ie croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Iupiter & de Danaë; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouurist son sein à vne chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Cræsus, vous n'auiez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égaler, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Paureté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie viuray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons nous plustost en quelque petit coin du monde pour y viure tout-seul à nostre

aïse, & y bastir vne tour pour enfermer nostre tresor. Car ie ne veux plus viure que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour vn fantôme. Ie ne veux plus auoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; ie mettray vn grãd desert entre eux & moy, & ne feray jamais ni paix ni tréue avec eux. Quand ie sacrifieray, ie ne traiteray personne; Autant que i'ay esté liberal & complaisant, ie deuiendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau i'y ietteray de l'huile; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle *Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy ie ne me soucie point, bien-loin de m'en offenser i'en feray gloire. Ie seray bienaïse, pourtant, auant que de me retirer, qu'on sçache que ie suis riche, afin qu'on en créue de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, i'ayme mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager dauantage ceux que ie voy, par le mépris que i'en feray. Qui est celui-cy qui s'auance le premier? C'est le parasite Gnathon, qui me tendit n'aguere vne corde, côme ie luy demandois du pain, sans se souuenir des grands repas qu'il a faits autre fois chez moy. Ie suis bien-aïse qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

G N A T H O N. Bon-jour, le beau, l'agreable, &
le

* *Loup-garou & ennemy de genre humain.*

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 35

le fortuné Timon; l'auois bié dit que les Dieux ne rejetteroiét pas toûjours les prieres d'un hôme de bié.

TIMON. Bon-jour, le plus meschant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha! tu veux rire; Car tu as toûjours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buuions ensemble? Je sçay vne chançon à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay enuie auparauant de te faire chanter vne complainte.

GNATHON. Pourquoi me frapes-tu? Vien deuant le Iuge.

TIMON. Attens vn peu, ie te seray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plustost quelque chose pour me guerir; car l'argent est vn remede à tous maux.

TIMON. Quoy! tu n'és pas encore party?

GNATHON. Je me retire; mais tu te repentiras de m'auoir traitté si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé? c'est Philiade le plus cruél de tous mes vautours, qui après auoir receu de moy iusqu'au mariage de sa fille, me frappa l'autre iour que i'étois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouuoit lasser de me louer durant ma fortune, & de dire que i'étois plus beau que Narcisse, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnathon! il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparauant. Tu as eu raison de chastier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que j'ay toûiours fait de ta vertu, & ie n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si ie n'eusse sceu que les malheureux

36 TIMON, OV LE MISANTHROPE

n'aprehendent rien tant que le visage de leur amy, dans leur infortune; mais ie t'apportoys dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que i'ay appris que tu n'en auois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'auancer, pour t'auertir de songer mieux à l'auenir aux amitez que tu voudras faire; & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené vne fois ton trefor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut seruir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Ie te remercie, Philiadé, de tes bons auertissemens; Mais aproche vn peu que ie te tesse.

PHILIADÉ. Dieux! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la récompence de mes bons auis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche avec vn Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faueur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant i'ay payé autrefois vne grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon-iour, la gloire de ton pais, l'appuy & le soustien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez, t'attendent pour passer le Decret que voicy: *Attendu que Timon fils d'Equécratidés, du Bourg de Colyste, surpasse tous les autres, tant en sçauoir qu'en probité, & ne cesse de rendre seruice à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olym-*

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 37

Olympiques tant à la lutte, qu'à la course, & aux autres exercices.

TIMON. Quel imposteur ! ie ne me suis iamais trouué à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne scauroit mettre trop de choses fauorables en vn decret. Ne m'interromps point. *Attendu, dis-ie, qu'il a remporté en vn mesme iour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la iournée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment-cela ! ie n'ay iamais esté à la guerre.

DEMEA. Ie louë ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution ; il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser vne statuë d'or dans le Chasteau, près de celle de Minerue, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne vn foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur ; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées auiourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & vn iour de réjouissance pour luy. C'est l'auis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'auoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.*

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le feray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. I'en doute ; Car auparauant, ie te casseray la teste, pour recompense de ta lâche & infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frape les Citoyens, luy qui ne

38 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

l'est pas? Mais ie te feray bien-toft porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui a brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouue de meilleurs couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé, ni le Tresor pillé.

DAMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy vn second coup de baston pour ton impollture, mais sans crier, que ie ne t'en donne un troisiéme. Car il seroit honteux, après auoir défait deux bataillons de Spartiates, que ie ne puisse mettre à la raison vn coquin. A quoy me seruiroit-il d'auoir remporté tant de prix en vn iour aux ieux Olympiques? Qui est cet autre qui s'auance, c'est le Philolophe Thrasyclés; Ie le reconnois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ses dents; sans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrouffe ses cheueux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis! C'est vne chose estrange qu'un homme si modeste en apparence, & d'une mine si graue & si austere, après auoir philosophé tout le iour avec ses Disciples, n'ait pas plustost bû sur le soir vn grand hanap que son valet luy apporte, que tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en souuient non plus que s'il l'auoit bû de l'eau du fleuue d'Oubly. Car alors se courbant sur son assiette, comme s'il y deuoit trouuer la vertu qu'il cherche tousiours, & qu'il ne trouue iamais, il dône eschec & mat à tous les plats, quoy qu'il se plaigne tousiours que l'on mange tout sans luy; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table; repand de la fausse sur sa barbe, & sur ses habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où

il

il ne laisse pas en bégayant de louer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Musicienne. Mais de iour il ne le cède à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses vfures, de son avarice, & de cent autres vertus semblables; car c'est vn parangon de sagesse & de doctrine. Mais ie m'en vay l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLES. Ie ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ni au souuenir de tes festins: Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du riuage, & n'ay besoin pour viure que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traiter plus splendidement.

Ce meschant manteau sert pour me couvrir, & avec cela ie dispute de la felicité avec Iupiter. Mais ie veux empêcher que tu ne te laisse corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu ietteras ton argent dans la riuere, comme vne chose superflue, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'acquiter d'vne partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en ayder quelq; Amy incómodé. Du reste, elle n'est pas fort grãde, & ne tiét que deux boisseaux à la grand' mesure; car il faut qu'vn Philosophe se cõtete de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais approche auparauint, que ie te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patiēce; & de surcroist vn coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'affassine dans vne ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voila encore vne douzaine par

dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la Ville accourt en foule? Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-ferir.

L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE

DE CHEREPHON, ET DE SOCRATE.

Il prend suiet de parler de la puissance diuine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plustost, à mon auis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce qui fait douter à quelques vns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. **Q**UEL son a frapé mon oreille? Qu'il est agreable! Il vient du costé du riuage, & de la pointe de ce rocher qui s'auance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre? car les poissons sont muets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau
beau

beau Cœix son mary, fils de l'estoile du iour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oyseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne l'auois iamais ouï ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car ie n'en ay iamais veu, quoy que i'en aye souuent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite ; car pour récompense de son amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait son nid, & qu'il couue ses petis, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyuer. C'est aujourd'huy vn de ces beaux iours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer vnice comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dès hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de iuger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance diuine à nostre foiblesse, puis-que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie vn point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois iours ; telle qu'il sembloit que le monde deust abyfmer. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme apres vn si grand orage, que de changer vne femme en oiseau ? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes ? & tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous
C 5
soient

42 L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE.

soient inconnuës. Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la Terre? Combien vn homme surpasse-t-il vn enfant tant en force qu'en adresse, iusques-là qu'vn seul en battrait des millions? Si nous auons donc tant d'auantage sur nos semblables, quel sera celuy du Createur sur sa creature? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ni à iouer des instrumens, ne sçauroient faire ni l'vn ni l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçauent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'vne matiere informe produit vne abeille, d'vne adresse & d'vn sçauoir admirable; & d'vn œuf, qui n'est point different d'vn autre, en fait deux oiseaux tous diferens. Il y a cent autres merueilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance diuine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantippe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, diuine Alcyone, & la recompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à l'entretenir l'amitié conjugale.

PRO.

P R O M E T H E E , O V L E
C A V C A S E .

D I A L O G U E

D E V V L C A I N , D E M E R C V R E ,
E T D E P R O M E T H E E .

C'est un jeu de l'Auteur ; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Prométhée est ridicule : ce qu'il fait pour ôster l'autorité aux Fables, & par conséquent à la Religion des Payens, qui estoit fondée dessus. Et c'est-là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.

M E R C V R E . **V**O I C Y le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit découuert de tous coſtez, pour rendre ſon ſupplice plus euident.

V V L C A I N . Je le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſent venir détacher ; ni ſi haut, qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien, à mon auis, vers le milieu de cette montagne, au deſſus de cet abîſme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui eſt voiſin.

M E R C V R E . Tu as raiſon ; car ils ſont tous deux eſcarpez & inacceſſibles. Viençà Prométhée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'attache.

P R O M E T H E E . Ayez pitié d'un malheureux ; que l'on fait ſouffrir injuſtement.

M E R-

MERCURE. I'en suis d'avis, pour nous faire mettre en ta place? Est-ce que tu crois que le Caucas n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien-aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des malheureux? çà, la main droite; coigne, Vulcain, de toute ta force: çà, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en recompense de ta belle invention.

PROMETHEE. O terre qui m'as engendré! & toy Saturne & Iapet, * faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait?

MERCURE. Rien fait, miserable! & n'est-ce rien faire que de tromper Iupiter en vn Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour te reserver la meilleure part? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes, & à voler ensuite le feu du Ciel qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor? Apres cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETHEE. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'estre nourry aux despens du public dans le Prytanée*? Que si tu estois de loisir, ie serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Iupiter en ta personne. Pren vn peu sa defence, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'atacher icy, près des portes Caspiennes, pour estre vn spectacle d'hor-
reur

* Son pere & son oncle.

* Railerie contre Socrate.

rent aux Schytes.

MERCURE. Tu t'anises vn peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton suplice. Cependant, ie seray rauy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu es vn grand Sophiste.

PROMETHEE. Parle le premier, puis que tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Iupiter, Vulcain sera nostre Iuge.

VULCAIN. Non pas cela, meschant, mais plustost ton accusateur & ton bourreau, pour auoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

PROMETHEE. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes: Aussi-bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux; car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans vn barreau, mais on sçait que c'est vn de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps, pour se preparer à vne si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs; mais puis-que tu en tombes d'accord, & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus long discours, & ce seroit folie de se mettre en peine de prouuer des crimes que l'on auouë. Ie diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Iupiter, que de retomber si souuent.

PROMETHEE. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela sffit, ie vais entrer en ma defence. Et premierement, I'atteste les Dieux, que i'ay pitié de
voir

voir Iupiter si chagré & de si mauuaise humeur; que pour n'auoir pas eu la meilleure part dans vn festin, il vetuille crucifier non pas vn hōme, mais vn Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a seruy dans l'occafion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les hōnestes gēs, au lieu de s'en offencer, la tournēt en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en vēger apres si cruellemēt, cela est indigne, ie ne dis pas d'vn Dieu, ni du souuerain des Dieux, mais mesme d'vn galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honestes libertez, que restera-t'il que de fouler cōme des bestes? ce qui est tout à fait indigne de la table de Iupiter. Ie ne croyois donc pas qu'il s'en deust souuenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu vne grāde iniure, de ce qu'ō a fait vne des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posōns, non pas qu'il ayt eū la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela meller, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de precipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à la lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grādes choses, qu'il en vient à ces extremitez pour vn morceau de viande? Combien des hommes sont-ils plus iustes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour auoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si on les chastie, c'est seulement d'vn ioufflet ou de quelque coup de poin; mais d'enuoyer pour cela vn hōme au gibet, c'est vne actiō barbare, & vne cruauté inouie. Voila pour le premier point, où sans mentir i'ay eu quelque honte de me défendre, mais

on en deuoit auoir dauantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la création de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprendre, si c'est qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il falloit faire d'autre façon. L'examineray d'oc l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, Que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur est plus auantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il n'y en auoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçauoir qu'il n'y auoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert, couuert de forests épaisles. Car d'où viennent à vostre auis, ces Champs, & ces Iardins si bien cultiuez, ces Temples, ces Autels, & ces Statuës qu'on adore, que de l'inuention humaine? Comme ie songe donc tousiours à quelque chose d'utile & d'auantageux pour le public, ie détrempe de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les faistrillant ensemble i'en fis un homme à nostre image, avec l'aide de Minerue. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils? en sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparauant? Car à voir comme Iupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'il ne se reuolent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon inuention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité; on n'a qu'à regarder la Terre, qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultiuée, & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme; car elle ne produit rien d'elle-mesme que de sauvage.

uage. La Mer même est en quelque sorte adoucie par la navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Fêtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'auoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouuerez-vous vn de Prométhée? ce qui fait assez voir que i'ay negligé mon interest particulier, pour celuy du public. Consideroz encore qu'une felicité sans tesmoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y auoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos auantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnüe, s'ils n'y auoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie deuois attendre des recompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adulteres. Et n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous auons plus de soin qu'auparauant, & qu'il faut pouruoir à toutes leurs necessitez. Et qui a iamais veu vn Pasteur se plaindre de la fecondité de son troupeau, à cause de la peine qu'elle luy donne? Car si cela est penible, il est aussi & utile & honorable; outre que cela nous sert d'occupation, & que sans cela nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, que nous souler de nectar & d'ambrosie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent dauantage des hommes, sont ceux
qui

qui ne s'en sçauoient passer, & particulièrement des femites, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les iours en mille sortes pour en iouir, & non content de les caresser, en font des Deesses. Quelqu'un pourra dire que ie eu raison d'auoir fait l'homme, mais que ie le deuois faire d'une autre façon, & non pas semblable à nous. Et pouois-je choisir un plus beau modèle que celui que ie sçauois tout parfait? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eût pu nous rendre aucun seruice? Que vous estes iniustes? Vous prenez bien la peine, pour goûter d'une Hecatombe, d'aller iusques chez les Ethiopiens irréprehensibles*, & vous crucifiez celui qui est cause que vous auez des Autels & des Hecatombes. Mais c'est assez de cela; parlons maintenant du larcin du feu. Et premièrement, vous l'ay-je dérobé, pour l'auoir donné aux hommes? n'est-ce pas la nature de cet element de se communiquer sans se perdre? C'est donc une jalousie toute pure, indigne de ceux que les Poètes appellent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni bouillir l'ambrosie; au lieu que les hommes en ont besoin tous les iours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'êtes iamais plus aise, que quand vous pouuez aller humer la fumée de quelque holocauste? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Ie m'estonne que vous n'auiez défendu au Soleil de leur departir sa lumiere, qui est un

D feu

* C'est une Epithete qu'Homere leur donne.

59. PROMETHEE, OV LE CAUCASE.

feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vous tresors, & de dissiper vostre bien. Voila tout ce que i'auois à dire pour ma defence. C'est à vous d'y répondre si vous pouuez ; mais ie demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à vn si impudent Sophiste, tu-és bien heureux que Iupiter ne t'a point oui; car ie suis assuré qu'il t'enuoyeroit vne douzaine de Vautours au lieu d'vn, tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as tu point sceu ce qui te deuoit arriuer ?

PROMETHEE. Ie l'ay bien sceu, Mercure : mais i'ay sceu que ie serois deliuré par vn Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon vautour.

MERCURE. Ie voudrois qu'il fust desia arriué, & que nous fussions à table ensemble comme auparauant, pourueu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHEE. Patience, tu m'y reuerras encore, car Iupiter me deliurera pour vn service important que ie luy rendray.

MERCURE. Quel est-il ?

PROMETHEE. Tu connois Thetis : mais ie ne veux point diuulguer vn secret qui doit faire ma deliurance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons, Vulcain, ie voy desia l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & ie voudrois que le libérateur fuit aussi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent : du reste vne partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye, qui aide beaucoup à les retenir.

D I A L O G U E

DE PROMETHE'E ET DE IVPITER.

PROMETHEE. **D**eliure-moy, Iupiter, ie n'en puis plus.

IVPITER. Que ie te deliure, meschant ! Est-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, ou pour auoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maistre dans vn festin ?

PROMETHEE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

IVPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu deurois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché ; & n'auoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHEE. Tu ne te repentiras point de m'auoir fait cette grace.

IVPITER. C'est que tu as enuie de me tromper encore vn coup.

PROMETHEE. A quoy cela seruiroit-il ? as-tu oublié où est le Cauface ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

IUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHEE. Si ie te dis où tu vas, me croira-tu ?

IUPITER. Pourquoi non ?

PROMETHEE. Tu vas coucher avec vne Ne-reïde.

IUPITER. Et puis, qu'en arriuera-t'il ?

PROMETHEE. Il naistra de vous vn enfant qui te dépossedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Destins t'en menacent, c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

IUPITER. Ie te croiray pour ce coup, puis que tu as si bien diuiné. Que Vulcain te détache pour récompense.

DIALOGUE

DE IUPITER ET DE CVPIDON.

CVPIDON. **P**ardonne moy, Iupiter, si i'ay failly, ie n'y retourneray plus ; faut-il tenir sa colere contre vn enfant ?

IUPITER. Vn enfant ? petit fripon, plus vieux que Iapet, & plus subtil que Prométhée.

CVPIDON. Ie m'en reporte aux Peintres & aux Poëtes qui me representent toujors de la sorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter ?

IUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu

rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut tous les iours trouver mille inuétions pour en iouir.

CVPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

IVPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CVPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est iamais pû refoudre à l'aymer, tant l'amour est vne chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir vn peu la fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veuë ; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

IVPITER. Voudrois-tu que ie fisse des choses indignes de Iupiter ?

CVPIDON. Ne sois donc point amoureux.

IVPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foibleesses ; toutefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE IVPITER.

IVPITER. **C**Onnois-tu Iö ?
MERCURE. Qui, la fille d'Inaque ?

IVPITER. Elle mesme ; lunon l'a transformée en genisse, par ialousie, pour m'empescher de l'aymer, & l'a donnée en garde à vn môstre qui ne dort iamais ; car côme il à cét yeux, il y a touÿours quelqu'un qui veille. Mais tu es assés adroit pour m'en défaire ;

Va le tuer en la forest de Nemée, où il garde cette belle ; & apres sa mort, tu amèneras Iô par mer en Egypte où elle fera adorée sous le nom d'Isis. Je veux qu'elle préside aux vens & aux flots, & qu'elle soit la Patrone des Nautonniers.

DIALOGUE

DE IVPITER ET DE GANYMEDE.

I V P I T E R. B Aise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que ie n'ay plus ni bec, ni ongle.

G A N Y M E D E. Et que font-ils deuenus ? N'és-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enleuer du milieu de mon troupeau ? Comment és-tu deuenu homme ?

I V P I T E R. Ie ne suis ni homme, ni aigle, mais le souuerain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posseder.

G A N Y M E D E. Es-tu Pan ? mais tu n'as ni cornes, ni jambes veluës, ni fluste, qui sont les marques de ce Dieu.

I V P I T E R. N'en connois-tu point d'autres ?

G A N Y M E D E. Non ; mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, vn bouc à l'entrée de sa cauerne, & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enléuent pour les vendre.

I V P I T E R. N'as-tu iamais oui parler de Iupiter, & n'as tu pas veu vn Autel consacré sur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire ?

G A N Y M E D E. Quoy ! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie
aussy

aussi tous les ans vn belier ? Et que t'auois- ie fait pour m'en leuer ? peut-estre qu'à cette- heure mes brebis sont mangées du loup.

IUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Quoy ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

IUPITER. Non ; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour auoir abandonné mon troupeau.

IUPITER. Ne crain point, tu demeureras tousiours icy.

GANYMEDE. Ie ne le veux pas, laisse moy aller, & je te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nostre troupeau.

IUPITER. Que tu-és simple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pais, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, tu viuras de Nectar & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux iouër, qui me tiendra compagnie ? car i'auois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

IUPITER. Cupidon iouëra avec toy aux ôffets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy seruiray-je icy ? y a-t-il des troupeaux à garder ?

IUPITER. Tu seras l'Eschanfon des Dieux, &

leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

IUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras gousté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit ? sera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

IUPITER. Non, mais avec moy, car c'est pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne scaurois-tu coucher seul ?

IUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec vn bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir ?

IUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se faschoit tousiours quand ie couchois avec luy, & disoit que je ne faisois que remuer, & parler toute la nuit, & que ie luy donnois des coups de pied ; de sorte qu'il m'enuoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enleué que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

IUPITER. Ie t'aime bien de la forte ; car ie te baisera y alors tout mon soul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

IUPITER. Nous en parlerons vne autre fois ; Maintenant, Mercure, qu'on l'emméne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serve d'Eschanson : mais apren luy auparauant à presenter le gobelet.

DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **D**epuis que tu as amené icy Gany-
mede, tu ne me caresses plus com-
me auparauant.

IVPITER. Es-tu jalouse d'vn si simple & si
innocent garçon? Je croyois qu'il n'y eust que les
fêmes qui te pussent mettre en mauuaise humeur.

IVNON. Tu ne te gouernes pas mieux pour ce
regard, ni d'vne façon plus honneste. Car ie vous
prie, est-ce vne chose bien-seante au Maistre des
Dieux de se metamorphoser tous les iours, tantost
en'or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour al-
ler commettre sur terre des adulteres? Mais en-
core ne transportes-tu pas tes Maistresses dans le
Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de couchet-
te, que tu tiens tousiours près de toy, sous pretexte
d'en faire ton Echançon; comme s'il n'y en auoit
point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire
leur charge, ou qu'on ne pult prendre à vn be-
soin, le Verseur d'eau *. D'ailleurs, tu ne prés iamais
de sa main le verre, que tu ne le baïses luy-mesme
en presence de tout le monde, & l'on diroit que ce
baïser t'est plus doux que le Nectar. Car souuent tu
demandes à boire sans auoir soif, & seulement pour
auoir vn pretexte de le baïser, quelquefois tu le
fais boire le premier, pour boire apres luy, & le
baïser en quelque sorte en buuant. Il te faisoit
beau voir l'autre iour, iouër avec luy aux osselets
sans

* C'est vn signe du Zodiaque.

sans ton foudre ni ton Egide ! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire accroire.

I V P I T E R. Quel mal y a-t-il à baiser vn bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar ? Si tu en auois gousté, tu ne me ferois plus ces reproches.

I V N O N. Ce sont-là des discours de Pæderaste, * il faudroit que i'eusse bien perdu l'esprit, pour approcher ma bouche de celle d'vn petit effeminé.

I V P I T E R. Tout effeminé qu'il est, il m'est plus agreable que. . . . Ne m'en fais pas dire dauantage, & cesse de contrôler mes actions.

I V N O N. Ie te conseille de l'espouser pour me fâcher encore plus ; Souuien-toy comme tu me traites pour luy.

I V P I T E R. C'est que tu voudrois que ton boiteux nous seruist à table, lors qu'il sort de sa forge, tout couuert de suye & de suëur, & que ie le baisasse en cet estat, où il te fait horreur à toy-mesme qui és sa mere. Pensez qu'il seroit beau voir de renuoyer pour luy Ganymede, qui est si beau, & si mignon, & ce qui te fâche dauantage, de quiles baisers sont plus doux que le Nectar !

I V N O N. Maintenant, que ce beau Fils est icy, le mien te fait mal au cœur ; mais tu ne t'en plaignois pas auparauant, & toute sa suye, & sa suëur n'empêchoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

I V P I T E R. Ta ialousie ne fait qu'accroistre ta douleur, & mon amour. Fay-toy seruir par Vulcain, si tu n'és pas bien-aise de voir Ganymede ; mais pour moy, ie veux qu'il me presente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

A V-

* Qui aime les garçons.

AUTRE DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **Q**ui penses-tu que soit Ixion !

IVPITER. **Q**un fort honneste homme, & de bonne compagnie ; car sans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

IVNON. C'est vn insolent, qui n'est pas digne de cét honneur.

IVPITER. Qu'a-t-il fait ; le le veux sçauoir.

IVNON. l'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

IVPITER. A-t-il voulu caresser quelque Deesse ? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

IVNON. Moy-mesme. Ie ne prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il auoit tousiours l'œil sur moy, & qu'il soupiroit de temps en temps, & laissoit couler des larmes ; buuoit apres moy lors que i'auois bû, & en buuant me regardoit, & baisoit le verre ; ie m'aperçus de sa folie, mais i'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin, il a esté si insolent, que de m'en parler ; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, ie suis venuë icy te le dire tout courant, afin que tu en fisses vn châtiment exemplaire.

IVPITER. Voila vn hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyuré ; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas estonner si vsant des
mesmes

mesmes viandes, ils ont les mesmes desirs, & conçoient de l'amour pour des beautez immortelles. Tu sçais quel tyran c'est que l'Amour.

I V N O N. Il est vray qu'il est bien ton maistre, & te méne bien, comme l'on dit, par le nez. Mais ie voy bien pourquoy, tu as pitié d'Ixion: C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté; Car tu as couché autrefois avec sa femme, & en as eu Perithoüs.

I V P I T E R. T'en souuient-il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit vn grand supplice de le bannir pour iamais de nostre presence; mais puis qu'il pleure & souspire, ie suis d'auis.....

I V N O N. Quoy! que ie couche avec luy?

I V P I T E R. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

I V N O N. Ce seroit le récompenser, au lieu de le punir.

I V P I T E R. Mais quel mal cela feroit-il?

I V N O N. Il croiroit m'embrasser, & l'affront en retomberoit sur moy.

I V P I T E R. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions vne nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Iunon.

I V N O N. Comme les hommes sont souuent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'auoir couché avec moy, & me perdrait de reputation.

I V P I T E R. Si cela arriue, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à vne rouë, il ne fera que tourner, sans prendre iamais aucun repos.

I V N O N. Ce supplice ne sera pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. **A**S-tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il est beau & sourit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il fera vn iour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Iapet, en malice?

VULCAIN. Quel mal peut-il auoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre?

APOLLON. Demande-le à Neptune, à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'espée; sans parler de moy à qui il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy? vn enfant encore au maillot?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'aproche.

VULCAIN. Il est desia venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VULCAIN. Non, que ie sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Le gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez; Tu
VOIS

vois comme il cause, il sera vn iour grand orateur, & mesme bon lutteur, si ie ne me trompe; car il a deffa donné le croc-en-iambe à Cupidon; Et comme les Dieux en rioient; & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Iupiter, s'il n'eust esté trop chaud, & trop pesant; mais il luy enleua son sceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAIN. Comment cela?

APOLLON. Il a fait vn instrument de la coquille d'une tortuë, dont il iouë en perfection jusqu'à me rendre ialoux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas mesme la nuit, & qu'il va iusqu'aux enfers, pour faire tousiours quelque butin; car il a vne verge de grande vertu, dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les viuans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy seruir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour recompence.

VULCAIN. Je suis bien aisé que tu m'en fasses souuenir, ie les vais chercher dans son berceau.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE IVPITER.

VULCAIN. VOICY vne coignée bien tranchante que ie t'aporte; Que veux-tu que nous en fassions?

IVPITER. Fê-moy la teste en deux tout d'vn coup.

VUL-

VULCAIN. Tu veux voir si ie seray assez sot pour l'entreprendre; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

IUPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point, & si tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra; Frappe seulement de toute ta force; car la teste m'e fend de douleur, & ie souffre les mesmes maux, que si i'estois en trauail d'enfant.

VULCAIN. Pren garde que nous n'allions faire quelque sottise; Car ie net'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

IUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeir. Grands Dieux! Je ne m'estonne pas si tu auois mal à la teste, y ayant vne femme enfermée; & encore vne Amazone avec la lance & le bouclier; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle! Donne-la moy pour récompense de t'auoir déliuré si heureusement, puisqu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

IUPITER. Je le veux; mais tu auras bien de la piene à la résoudre à t'espouser; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendra bien à bout, pourueu que i'aye ton consentement.

IUPITER. Net'y frotte pas, si tu es sage.

D I A

DIALOGUE

DE NEPTVNE ET DE MERCURE.

NEPTVNE. **N**E ſçauroit-on pas parler à Iupiter?

MERCURE. Non, il eſt empesché.

NEPTVNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTVNE. Eſt-ce qu'il eſt avec Iunon?

MERCURE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTVNE. Quoy donc ! avec Ganymede?

MERCURE. Encore moins.

NEPTVNE. Qu'a-t-il ? le le veux ſçauoir.

MERCURE. Il ſe trouue mal.

NEPTVNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTVNE. A moy qui ſuis ſon frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTVNE. Comment ! eſtoit-il hermaphrodite ? le ne m'en eſtois pas apperceu, ni qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il auoit mal.

NEPTVNE. Où donc, à la teſte ? comme quand il accoucha de Minerue ? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuiſſe.

NEPTVNE. Comment cela ? accouche-t-il par tous les endroits du corps ?

MER-

MERCURE. Iunon, par jalousie, a persuadé à Semele qu'il ayroit, de coucher avec luy dans toute sa gloire; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre, & la consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a esté de sauuer l'enfant; car elle estoit grosse; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Iupiter, où il a acheué son terme. Il vient presentement de s'en déliurer, & est encore tout débile du trauail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyssé, pour estre nourry par les Nymphes du pais, qui l'ont nommé Dionysius du nom de son pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Iupiter est le pere & la mere de cet enfant?

MERCURE. Il est vray; mais ie n'ay pas le loisir de t'en dire dauantage; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reste dont ont besoin les accouchées.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DV SOLEIL.

MERCURE. **A** R R E S T E - t o y , Soleil, par l'espace de trois iours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détellent tes cheuaux, esteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien estranges! Est-ce que i'ay manqué à mon deuoir,

que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du iour ?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin, pour vne chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et vne nuit ne suffit pas pour contenter les desirs ?

MERCURE. Non cela cela ; mais pour acheuer le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheue à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne decouchoit point d'avec Rhéa, pour aller carresser la femme de son voisin : Maintenant, pour vne putain il faut bouleuerfer tout le monde. Cependant, mes cheuaux deuiendront rétifs faute d'exercice, & il naistra des espines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront en tenebres : & tout cela, pour bastir ce beau Heros !

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais acheuer ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoient de ce changement.

DIALOGUE

DE VENVS ET DE LA LVNE.

VENVS. **D**E QUOY t'accuse-t-on, belle Courriere, d'arrester quelquefois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter vn Chasseur, & le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes.

ignes de la Carie.

LA LVNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas même sa mère, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust rauy pour le posséder; quoy que depuis touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié * Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailles, & le fessay bien l'autre iour avec un de mes patins! mais quoy! il ne s'en souvient plus, fitost qu'il est eschapé. Cependant, ce Chasseur est il beau? car cela seruiroit de quelque consolation.

LA LVNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que ie ne me puis laisser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il estend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ie gousté, en aprochant, le doux parfum de son haleine. Tu deuines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer; mais il est vray que ie meurs d'amour.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CVPIDON.

VENUS. **R** Egarde ce que tu fais, petit frippon, ie ne parle point des desordres que tu

E 2

tu

* C'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers.

tu causes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Iupiter en cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre ; Tu arrêtes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affronts que tu me fais à moy-mesme qui fais ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atye, & s'enquerant de luy aux forêts & aux rochers ; montée sur vn char qui est traîné par des Lions, & fuiuy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les vns se font des incisions au coude ; les autres courent tout écheuelés par des precipices ; Celuy-cy sonne du cor, cet autre du tambour, ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Deesse, si elle retourne quelque iour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou par ses Prestres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les vns, ni les autres ; car ses Prestres sont trop effeminez, & i'ay apprivoisé ses Lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui est beau ? Voudrois-tu que i'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu-és malin ! mais qu'il te souviene de ce que ie t'ay dit.

D I A

DIALOGVE

D'HERCVLE, D'ESCVLAPÉ
ET DE IVPITER.

IVPITER. **N**'AVEZ-vous point de honte de vous entrebattre, comme des coquins, & de vous quereller iufqu'à la table de Iupiter?

HERCVLE. Est-il iufte, mon pere, que ce Charlatan paffe deuant moy?

ESCVLAPÉ. Non pas Charlatan; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous fes semblables.

HERCVLE. En quoy est-ce, Impofteur, que tu voudrois mieux que moy? Est-ce pour auoir esté frappé de la foudre pour ton beau fçauoir? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCVLAPÉ. Il te fied bien de me reprocher ma mort, après auoir esté brûlé tout vif fur le mont Oëta comme vn criminel!

HERCVLE. Mais ç'a esté volontairement, lors que i'eus purgé l'Vniuers de monftres. Pour toy, qu'as tu iamais fait que l'Empirique, comme ces affronteurs, qui fçauent quelques fecrets par où ils fe font admirer?

ESCVLAPÉ. Tu-as raifon; car c'eft moy qui te donnay de l'onguent pour la bruflure, lors que tu montas icy tout efchaudé. Mais ie n'ay iamais esté comme toy, efclaué d'vne Impudique, qui te faifoit filer, & te fouffletoit lors que tu manquois à ton deuoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma fem-

me, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCVLE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & je te feray faire vne cullebutte du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu sois dans la Medecine.

I V P I T E R. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie vous mettray tous deux dehors par les espaulles. Qu'Esculape passe le premier, puis-qu'il est le plus ancien.

DIALOGUE

DE MERCVRE ET D'APOLLON.

MERCVRE. **Q**V'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour.

MERCVRE. Quel mal-heur t'est-il arriué depuis la perte de Daphné?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCVRE. Qui l'a tué?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCVRE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois?

APOLLON. Non; mais comme ie iouois au pallet avec luy, Zephyre ialoux de nostre amitié, a emporté le pallet, & luy en a cassé la teste. Ie l'ay poursuiuy vainement, iusqu'aux Montagnes; car qui pourroit atteindre le vent? Mais au retour, i'ay esté cōtraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe; Toutes-fois, pour me consoler, i'ay fait naistre de son sang vne fleur, qui est

est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes; mais ie ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort, Apollon; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doiuent resoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE

DE APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. **C'**EST vne chose estrange, Apollon, que Vulcain ait espousé les plus belles de toutes les Deesses, & ie ne scay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de suëur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en estonner, & principalement à vn Amant infortuné comme moy, qui suis vn peu mieux fait que luy, pour ne rien dire dauantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse; lors qu'il se faudra coucher, nous nous trouuerons tout-seuls; tandis qu'vn miserable courtait de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut seruir de quelque consolation; car tu n'as pas autrefois déplü à Venus, & en as eu l'hermaphrodite: Mais moy, de deux personnes que i'ay seruiés, l'vne a mieux aimé estre changée en arbre, que de me souffrir; & i'ay tué l'autre, par mal-heur, en me ioissant. Mais, dy-moy;

comment ces Deesses ne sont-elles point jalouses les vnes des autres ?

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme ?

MERCURE. S'il les sçait ? il n'en faut point douter ; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolents, & particulièrement enuers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Je ne sçay ; mais ie voudrois y estre pris.

DIALOGUE

DE IVNON ET DE LATONE.

IVNON. **V**eritablement, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Iupiter !

LATONE. Nous ne pouons pas toutes estre meres de Vulcain.

IVNON. Il est vray qu'il est boiteux ; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'un courage masse, contre la bienséance de son sexe, va iusqu'en Scythie esgorger ses hoïtes, plus cruelle mille fois que les Scythes ; & ton fils est de
sous

tous mestiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a estably des Bureaux de prophétie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il se mesle de prédire l'avenir, & surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toujours quelque porte de derriere, pour éuader. Cependant, comme le nombre des fots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & scauent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tueroit son Hyacinthe, & que Daphne le fueroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Le m'estonne donc qu'on t'ait preferée à Niobé, & que tes enfant ayent esté iugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta ialousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

IUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour vn excellent Musicien, luy qui eust esté escorché en la place de Marfyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut deuoré par ses chiens, pour l'auoir veü toute nuë; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi bien que le tesmoin de sa laideur. Car pour sa pretenduë virginité, ie n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Iunon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du thrône de Iupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors qu'espris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posseder.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. V'as-tu à rire, Mercure ?

MERCURE. **Q**ui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante ?

APOLLON. Conte-la moy, afin que i'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela ? fay-moy le recit de cette auanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & espioit l'heure de les surprendre. Il auoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé trauailler à son fourneau. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maistresse ; mais le Soleil les a découuerts, & en a auerty Vulcain ; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enuelopez dans ses rets. Venus toute confuse, tafchoit à couvrir sa nudité ; Mars cherchoit à se déprestre ; mais comme il a veu qu'il n'en pouuoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé eschapper ?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a appellé tous les Dieux, pour estre tesmoins de son des-honneur. Cependant, ces pauures Amans se voyant pris comme au tresbuchet, baissoient la veuë & se couuroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOL-

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie ?

MERCURE. Il est le premier à en rire ; Mais pour de dire la verité, i'enuois la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Deesses, & lié avec elle par des chaisnes qui ne se pouuoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois estre pris de la sorte ?

MERCURE. Qui en doute ! Vien les voir en cet estat, & si tu n'es de mon avis, ie blasmeray ta froideur, ou loueray ta continence.

DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **I**'Aurois honte, Iupiter, d'auoir vn fils yurogne & effeminé comme le tien, tousiours en la compagnie de certaines femmes furieuses, & qui sont plus massés queluy ; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

IVPITER. Mais cet effeminé a conquis la Thrace & la Lydie, & assujetty les Indes, après en auoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Elephans. Et ce qui est de plus estrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes, au son du tambour & de la fluste, & le plus souuent yure ; Que si quelqu'vn a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps, & la mere mesme a deschiré son enfant. * Cela n'est-il pas grand, & digne de Iupi-

* Agant & Panthe.

Iupiter? D'ailleurs, s'il est voluptueux & debauché, cela ne fait tort à personne, que ne feroit il point estant sobre, puis-qu'il fait de si grande choses estant yure?

IVNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'invention de la vigne, après avoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle cousta la vie au premier à qui il fit ce beau present? *

IUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès; car en le prenant modérément, il rend les hommes plus gais & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Semele; puis-que tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D**'Où vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans flèches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que ie l'apprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'apprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; & au lieu que Pallas me regarde de travers, & vn jour qu'il m'arriva de l'approcher, Si tu me touches, dit-elle, ie

te

te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la tête de Meduse, coiffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'approhendes ni Iupiter ni ses foudres; les Muses mesmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone sont à l'esprouve de tes traits.

CUPIDON. C'est que ie les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chasse qui la fait broser par les forests, où ie ne la scaurois suiure; Mais pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENUS. Ie sçay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as souuent blessé de tes dars.

LE IUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE IVPITER, MERCURE, PARIS,
& les trois Deesses.

IVPITER. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur
de

de Troye, qui paist ses troupeaux sur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Iuge de la Beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est temps de partir; car ie ne veux point estre Iuge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faueur de l'une, sans offenser les deux autres; & ie voudrois, s'il se pouuoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre, car outre que Pâris est fils de Roy, & parent de Ganymede, il est si simple & si peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroistre deuant luy.

V E N U S. Pour moy, mon pere, ie ne refuserois pas mesme Momus pour Iuge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puisse estre; car que pourroit-il reprendre en la Deesse de la Beauté? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes riuales.

I V N O N. Nous prendrons à vn besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

I V P I T E R. Es-tu de mesme sentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baisses la veuë? mais la pudeur sied bien aux filles, & ie vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc, à la bonne-heure, & que les mal-heureuses ne s'en prennent point à leur Iuge; car vous scauez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

M E R C U R E. Allons, & prenons le chemin de la Phrigie, le passeray le premier pour vous conduire, & vous me suiurez sans vous arrester. Du reste, ne craignez rien, le connois Pâris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice.

V E N U S. Que tu me plais de dire cela; mais dya-moy, est-il marié?

M E R C U R E. Non; mais ie croy qu'il a vne maistresse sur le mont Ida; toutefois, c'est quelque fille grossiere & mal-apprise, qu'il n'aime pas trop, à
mon

mon auis; mais pourquoy fais-tu cette question?

V E N U S. le refuois à autre chose.

P A L L A S. Tu t'acquites mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy separement.

M E R C U R E. Ce n'est rien; Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

P A L L A S. Pour quoy cela?

M E R C U R E. Je ne sçay, elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

P A L L A S. Est-il marié en effet?

M E R C U R E. Je croy que non.

P A L L A S. Est-ce vn simple villageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

M E R C U R E. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien-aïse de se signaler dans les batailles.

V E N U S. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule; Venus n'est pas de ces humeurs querelleuses, & qui se fâchent de tout.

M E R C U R E. Il n'y a pas aussi de sujet des'en ficher; car elle me demandoit la mesme chose que vous; & ie luy répondois de mesme. Mais tout en devisant, nous voicy arriuez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie découure, & vostre Iuge aussi, si ie ne me trompe.

I V N O N. En quel endroit? ie ne le voy pas.

M E R C U R E. A main gauche, sur la pente de ce costeau. Voila son troupeau & sa cabane.

I V N O N. Je ne voy pas le troupeau.

M E R C U R E. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'escartent trop?

I V N O N.

IUNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-mesme. Mais puis que nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre deuant luy.

IUNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descenduës, que Venus marche deuant ; car elle doit sçauoir le chemin, estant venue icy souuent, chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souuient, quand Iupiter estoit amoureux de Ganymede, que ie venois souuent icy voir ce que faisoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleua, ie voloïs autour de luy pour le souleuer, & ce ne doit pas estre loïn de ce lieu, veu que, s'il m'en souuient bien, il ioüoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Iupiter, changé en Aigle, le vint raurir, & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout estonné, & tournant la teste pour le regarder. Alors, i'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur ; Mais faisons vostre Iuge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts ? Elles sont trop belles & trop delicates, pour broffer parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Paris, ce sont des Deës. Tu vois deuant toy, Venus, Pallas, & Iunon. Pour moy, ie suis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur, & t'estonnes ? Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire iuge d'un different qu'ont ces Deës pour la beauté, parce que tu es sçauant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire

te écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye? C'est pour la plus belle. Grands Dieux! comment pourroit vn mortel iuger de trois beautez immortelles! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plustost vn courtisan, qu'un villageois. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chœurs, ie m'en acquitterois peut-estre bien; mais voicy des beautez diuines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure attachée au premier objet, & le iuge toujours le plus beau. D'ailleurs, ie suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que ie n'ay pas assez de deux yeux, & ie voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler; outre que l'une estant femme de Iupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mêler de leur différent.

MERCURE. Mais Iupiter le commande, & ses ordres sont inuiolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur mal-heur, & ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis, il ne reste plus qu'à iuger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre; Mais ie voudrois bien sçauoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien iuger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui es le Iuge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, ie les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabiliez-vous, vostre Iuge le

commande, & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la teste de l'autre costé.

VENUS. Tu-as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës,* ie te vais montrer que ie n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes riuales, mais que ie suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture; car c'est vne magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne deuoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque, dont l'horrible crette est capable d'épouuanter vn berger; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

IUNON. Haltons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieu! Que de beautez & de merueilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Iupiter! Mais que la dernière a d'appas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes! Ah c'est trop de felicité pour vn mortel! Toutefois, ie les veux voir encore séparément; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Ie le veux.

PARIS. Que Iunon demeure, & que les deux autres se retirent.

IUNON. Quand tu m'auras bien regardé, Pâris, il

* Il fait allusion aux epithetes qu'Homere leur donne.

il reste encore quelque chose à considérer, C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'adjuges, ie te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Ie ne suis point ambitieux ; mais ie ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous ; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faueur, ie te rendray inuincible.

PARIS. Ie ne pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre, ie ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes ; Que Venus s'auance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds iusqu'à la teste ; car ie n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant ieune & beau comme tu-és, i'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans des solitudes. Car à quoy te peuuent seruir ces arbres & ces deserts, & quel auantage tire tes troupeaux de ta beauté ? Ne deurois-tu pas auoir déjà vne maistresse, non pas quelque paisane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Pâris l'est du sien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'auoit veu vne fois, ie sçay qu'elle quitteroit tout pour te suiure. N'en as-tu iamais oui parler ?

PARIS. Non, mais ie serois bien-aïse d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, dont Iupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite ?

V E N U S. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire estant née d'un Cygne, ni grossiere, estant esclose de la coquille d'un œuf. Si tu l'auois veüe lutter toute nuë, à la façon de son país, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Thésée la rruit qu'elle n'auoit encore que dix ans. Depuis, elle est cruë en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté preferé à tous ses riuaux; toutefois ie te la donneray, si tu veux.

P A R I S. Comment cela, si elle est mariée?

V E N U S. Ne t'en mets point en peine, ce sont là des tours de mon mestier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

P A R I S. Comment feras-tu? Ie te prie de me le dire.

V E N U S. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le país; & si tost que tu seras arriué à Lacedemone, Helene te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

P A R I S. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un estrangier & un inconnu.

V E N U S. J'ay deux fils, dont l'un rend aymable, & l'autre amoureux, i'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur. Apres cela, nous en viendrons à bout aisément; car ie te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

P A R I S. Ie ne sçay ce qui en arriuera; mais ie brusle déjà de la voir, & il me semble que ie voyage en Grece, que i'arriue à Sparte, que ie l'enleue & l'emmeine à Troye; & i'enrage que tout cela n'est déjà fait.

V E N U S. Ne te haste point, que tu ne m'ayes donné

né la pomme; car il faut que ie sois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferons rien qui vaille. Mais après cela, nous celebrerons ensemble tes nocces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi?

VENUS. Veux-tu que ie t'en iure?

PARIS. Non; mais promets-le encore vn coup.

VENUS. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maistresse; d'estre moy-mesme ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le desir mesme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souuiens de tes promesses.

DI A L O G U E

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu ouï la rodomontade de Iupiter, Que si nous le fascions, il ietteroit vne chaisne du ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les elemens, par vn si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy? Veritablement, il n'y a pas vn de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de la peine à se tirer des mains de Neptune, de Iunon & de Minerue, qui le vouloient eschaisner, & qu'il fut

contraint, pour se sauuer, de faire mille tours de souplesse. Encore si Thetis ne luy eust amené Briarée, qui le déliura avec ses cent bras; ie ne sçay ce qui en fust arriué, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas dauantage; car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui ie m'adresse, & que c'est à vne personne qui sçait aussi bien se taire que parler.

DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. On-jour, mon pere.

MERCURE. **B**on-jour, mon fils; mais qui es-tu qui m'appelles ainsi? car à voir comme tu es fait, tu ressembles mieux à vn bouc, qu'à vn Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souuient-il plus de cette belle fille que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts? c'est Penelope, la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec vne barbe, vne queuë, & des pieds de Chéure,

PAN. C'est que tu t'estois metamorphosé en Bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souuient; mais i'ay honte de l'auouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car ou-

tre

tre qu'on m'adore en Arcadie, où ie possède mille troupeaux; Je suis illustre dans la Musique, & i'ay fait paroistre ma valeur en la Bataille de Maranthon; si bien que les Atheniens m'ont donné pour recompense vne grotte sous leur fortresse; où si tu viens jamais, tu verras comme i'y suis honoré.

MERCURE. N'és-tu point marié?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas; car qui voudroit d'un animal fait comme toy?

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, ie ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chéures?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que ie desire, pour recompense de t'auoir donné la vie, C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. **Q**ui croiroit iamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differents & d'humeur & de visage? Car l'un est le plus petit & le plus puissant de Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni masle ni femelle; & le premier est vn vergalant.

BACCHVS. Cette diuerfité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les iours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs, & les mesmes exercices.

BACCHVS. Mais elle esgorge ses hostes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruautes? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'euaider.

BACCHVS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est vn estrange masle; car comme ie passois chez luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'auoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHVS. Ie tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y auoit point d'aparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu-en vaux bien la peine; car tu-és assez beau garçon.

BACCHVS. Et toy aussi; C'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter; car avec ma perruque blonde, ie porte vn arc & des fleches, & comme ie vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE SA
MERE.

MERCURE. **Y**A-t-il vn Dieu dans le Ciel, qui soit plus malheureux que moy?

MAYA. Ha! mon fils, ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoi non? puisque i'ay tout seul plus d'affaires, que les autres Dieux ensemble. Premièrement, il me faut leuer dès le point du iour, pour nettoyer la salle du festin, & celle des assemblées. Apres cela, il me faut trouuer au leuer de Iupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au reste, le sers de Maistre d'Hostel, & quelquefois d'Eschanson; Au moins, faisois-je ce mestier, auant la venue de Ganymede. Mais ce qui m'incomode le plus, c'est que la nuit mesme, lors que tout le monde se repose, il me faut aller mener vn conuoy de morts aux enfers, & assister à leur iugement, comme si tout le iour, ie n'estois pas assez occupé à faire le mestier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Polux se reposent tour à tour, mais moy ie ne repose iamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Deesse, comme moy; mais nez de chetiues & miserables mortelles, se donnent du bon temps à la table de Iupiter. Ie viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renuoye à Argos vers Danaë; encore m'a-t-on dit que ie visse, en passant, Antiope en Béocie, mais ie l'ay refusé tout

à plat, & quelquefois ie voudrois estre vendu pour esclau, afin de changer de maistre.

MAYA. Quitte cette pensée, mon fils, il faut obeir à son Pere, & traualier tandis qu'on est ieune. Haste-toy d'executer ses commandemens; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

DIALOGUE

DE IVPITER ET DV SOLEIL.

IVPITER. **Q**V'AS-TU fait, malheureux, d'auoir donné ton char à conduire à vn ieune estourdy, qui a bruslé la moitié du monde, & gelé l'autre; de sorte que si ie ne l'eusse abattu d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Iupiter, ie l'auoué, pour n'auoir pû éconduire vn fils; ni souffrir les larmes d'une maistresse; mais ie ne croyois pas qu'il en dust arriuer tant de mal.

IVPITER. Ne sçauois-tu pas bien quelle estoit la fongue de tes cheuaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu?

LE SOLEIL. Je le sçauois bien; c'est pourquoy ie mis moy-mesme Phaëton sur mon char, & luy donnay toutes les instructions necessaires; mais les cheuaux n'ayant pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloüi de la splendeur de la lumiere, & espouuanté de l'abyfme qu'il voyoit sous ses pieds. Mais il est assez puny, & moy aussi, par son supplice.

IUPITER. Ouy bien luy ; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere, mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement, ie te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les sœurs de Phaëton l'enseuelissent sur les bors de l'Eridan où il est tombé ; & pour recompense, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour symbole de leurs larmes. Du reste, r'habille ton char, dont le timon est rompu, & l'une des rouës fracassée, puis repren ta route, que tu auras assez de peine à garder apres vn si funeste accident ; mais souvien-toy de ce que ie t'ay dit.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me scaurois-tu apprendre à connoistre Castor & Pollux ? car ie m'y trompe tousiours, à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec nous c'est Castor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, estant si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a receus à la lutte, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun sa moitié d'œuf, son cheual blanc, son iauelot & son estoille, ie les confondois tousiours ; mais dy-moy, Pourquoy ne sont-ils pas tous deux à meismé temps dans le ciel ?

MER-

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Leda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est vn grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent iamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel mestier font-ils? car chacun de nous a le sien. Je suis Prophete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlethe. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est vn mestier bien necessaire, pourueu qu'on s'en acquite bien.

DIALOGUES DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celui des precedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on auoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE

DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. ON dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là vn beau galant.

GA-

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter; la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme vn Ours, & n'a qu'vn œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien, qu'es'il en auoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plustost que l'aimée.

GALATÉE. Non pas cela; mais ie ne puis souffrir vostre ialousie de vous autres Nereides; Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Ethna, comme nous folastrions sur le riuage, il me trouua plus belle que vous, cela vous fait creuer de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre ialouse de toy ni de luy; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? * Il t'a trouué belle parce que tu ressemblois à son beure & à son fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meslé parmy. Si tu t'es iamais veüe dans la mer quand elle estoit calme, tu as pû reconnoistre tes défauts.

GALATÉE. Avec tout cela, i'ay trouué vn fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs, cet Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique, Galatée, nous l'ouïsmes l'autre iour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu! l'étrange Musicien, & la plaisante lyre qu'il auoit, faite de la carcasse d'vne teste de cerf, où les cornes seruoient de cheuilles! L'Echo, toute babillarde qu'elle est, auoit honte de luy répondre.

* Comme qui diroit de lait.

pondre; car sa voix & son instrument n'estoient jamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein, par mignardise, vn petit Ours velu comme luy; Qui ne t'enuieroit vn Amant si accompli?

GALATÉE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est bien fait.

DORIS. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pi- que point d'en auoir; mais ie ne t'enuie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, deuore ses hostes. Puisiez-vous viure long temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressembtent.

DIALOGUE

DE NEPTVNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A**H! mon Pere, vengez-moy de cét estrangere, qui est venu loger chez-moy, & m'a creué l'œil en dormant.

NEPTVNE. Qui a esté si hardy, mon fils?

POLYPHEME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Vlysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouuoit plus atteindre.

NEPTVNE. Je le connois; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il n'est pas estimé vaillant?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le soir mon troupeau, ie trouuay des voleurs dans ma caverne, & en fermay l'étrée avec vne piece de rocher; puis

puis en aperceuant quelques-vns à la luëur du feu, qui taschoient à se cacher, Je les devoray; car des voleurs ne meritoient pas vn plus fauorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'vne liqueur traistresse, dont ie n'eus pas plustost bû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit c'en-dessus-dessous & dans cét estourdissement, le perfide prenant son temps, me creua l'œil, avec vn baston bruslé par le bout.

NEPTVNE. Il falloit que tu fusses bien yure, pour ne te pas esueiller du coup! Mais comment se pût-il fauuer, & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta cauerne?

POLYPHEME. Je l'ostay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant i'estois transporté de fureur; mais il eschappa ie ne sçay comment sous le ventre de quelque beste, comme elles passoient l'vne apres l'autre; car ie ne les pouuois pas tenir tousiours renfermées.

NEPTVNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes?

POLYPHEME. Je le fis; mais comme ils m'eurent demandé qui m'auoit si mal traité, & que i'eus répondu *Personne*, ils crurent que i'estois fou, & s'en allerent; ainsi ce meschant esuada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant, que Neptune mesme ne me pourroit guerir.

NEPTVNE. Console-toy, le traistre n'eschappera pas; car il est encore en mon pouuoir, estant dans l'estenduë de mon Empire. Mais ie trouue bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi esborgner.

DIA-

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET D'ALPHEE.

NEPTUNE. **D**'Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans mêler tes eaux avec les fientes, non plus que si tu estois de glace; semblable à ces oiseaux, qui se plongent en vn endroit, pour reparoître en vn autre?

ALPHEE. C'est vn mystere d'amour, Neptune, que tu ne cōdemneras pas; car tu as autrefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nereïdes?

ALPHEE. Non; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine! Et quelle?

ALPHEE. D'Arethuse.

NEPTUNE. C'est vne belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du riuage, avec vn murmure tres-agreable.

ALPHEE. Que tu la dépeins bien! c'est elle que ie vay chercher.

NEPTUNE. Va; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie, & elle de Sicile?

ALPHEE. Tu es trop curieux, & moy trop pressé, pour te respondre.

NEPTUNE. Tu as raison, i'ay tort de retarder vn Amant, qui va trouuer sa Maïtresse. Haste-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, melle-toy si bien avec elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une mesme source.

DIALOGUE

DE PROTEE ET DE MENELAUS.

MENELAUS. **I**E ne trouue pas estrange, Protee, qu'un Dieu marin comme toy se change en eau, ni mesme en plante; mais de devenir feu, cela me paroist impossible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTEE. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAUS. Je le sçay bien; car i'en suis témoin moy-mesme; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y auoit de la tromperie, & que tu es un Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

PROTEE. Quelle tromperie y peut-il auoir en des choses si esuidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

MENELAUS. L'experience en seroit un peu dangereuse.

PROTEE. Ne sçais-tu pas ce qui arriue au Poyse, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pescheurs mesmes ont de la peine à le discerner?

MENELAUS. Je l'ay ouï dire; mais ie trouue ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTEE. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

MENELAUS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car ie ne puis conceuoir comment une mesme chose peut estre le feu & l'eau.

DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALENE'.

PANOPE. **V**IS-TU hier ce que fit la Discorde en Theffalie, aux nopces de Thetis & de Pelée ?

GALENE. Je n'y estois pas; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme; mais encote que fit cette querelleuse ?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient allez coucher la mariée; & que les vns buoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses, la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin, ietta dans la salle vne pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y avoit escrit autour, *C'est pour la plus belle*. Les Nymphes, comme nous, se turent, car qu'eussent-elles fait in la presence de trois grandes diuinitez. Mais ces Deesses commencerent aussitost à s'entrequereller pour l'avoir; & si Iupiter qui estoit present, ne leur eut imposé silence, le croy qu'elles en fussent venus aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les feuoya à Paris pour les iuger.

GALENE. Et qu'en est-il arriué ?

PANOPE. Je n'en sçay rien; mais il est aisé à voir que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en est la Deesse.

DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'VN TRITON,
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **V**NE belle fille vient tous les iours piffer de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave; ou quelque personne de condition?

LE TRITON. C'est vne des cinquante filles de Danaüs; car il les traite fort rudement, & les contraint de trauailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule; si bien qu'il faut qu'elle ait tousiours la cruche à la main; car tu sçais que la ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes enuie de la voir; A-telle mes chevaux à mon char; ou plustost ameine vn des Dauphins de mon escurie, ce fera plustost fait. Cà que ie monte, n'abandonne point l'estrié, & lors que nous serons arriuez, ie me mettray en embuscade tãdis que tu feras le guet; mais ne manques pas de m'auertir lors que tu la verras passer.

LE TRITON. La voila qui vient.

NEPTUNE. Dieux! qu'elle est belle & en la fleur de son âge! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'est, sans doute, quelque Pirate que mô oncle a enuoyé pour nous trahir, ou quelqu'vn de ceux qui enleuent des filles pour

les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou i'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymone, C'est Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce meschant? Et pourquoy me traïsne-t-il dans la mer?

NEPTUNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau apres vótre mort dans vne cruche percée; mais frapant de mon trident ce rocher, ie feray naistre vne fontaine en vostre place.

DIALOGUE

DE ZEPHYRE ET DE NOTVS.

NOTVS. **C**ETTE genisse que tu vois, qui passe en Egypte, sous la conduite de Mercure, est vne des maistresses de Iupiter.

ZEPHYRE. Il est vray, mais c'estoit alors vne belle fille, que la ialousie de Iunon a depuis transformée de la sorte.

NOTVS. Et Iupiter l'ayme-t-il encore en cét estat?

ZEPHYRE. Ouy, & nous a deffendu de souffler qu'elle ne fust arriuée; car elle doit accoucher en Egypte, & son fils sera Dieu, & elle Deesse.

NOTVS. Vne genisse, Deesse?

ZEPHYRE. Ouy, & la Deesse des Nautonniers. Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTVS. Allons donc luy faire la cour de bon-
ne

ne heure, pour gagner ses bonnes graces.

ZEPHYRE. La voila passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme ?

NOTVS. C'est vn miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHYRE. Retenons nostre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGUE

DE NEPTVNE ET DES DAUPHINS.

NEPTVNE. **I**E vous ayme, Dauphins, de continuer vostre amour & vostre fidelité, vers le genre humain.

VN DAUPHIN. Il ne faut pass'estonner, Neptune, si ayant esté hommes, nous auons de l'amour pour les hommes.

NEPTVNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus de vous auoir ainsi metamorphosé apres sa victoire; Il se deuoit contenter, à mon auis, de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy vn peu l'aventure d'Arion: car pour Melicerte ie sçay que vous le passastes à Corinthe, lors qu'il fut precipité, avec sa mere, en bas des rochers Scironides.

VN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aimé de Periandre pour l'excellence de son Art, il demouroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fut devenu riche, il luy prit enuie de retourner en son

païs *, pour y faire montre de ses richesses. Apres s'estre donc embarqué dans vn nauire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le ietterent dans la mer pour auoir son bien; mais il les pria auparauant de luy permettre de faire son oraison funebre, & de chanter quelque eslegie sur sa lyre; puis s'estant lancé dans la Mer, avec ce qu'il auoit de meilleur, les Dauphins, qui estoient accourus à la douceur de son harmonie, le sauuerent, & ie le portay moy-mesme sur mon dos, iusqu'à Tenare.

NEPTVNE. Ie le trouue bien payé de ses chansons; & vous lotie de l'amour que vous auez pour la musique.

DIALOGVE

DE NEPTVNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTVNE. **Q**ue la mer où est tombée cette belle *, s'appelle de son non *l'Hellepont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du pais auront soin de luy dresser vn tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'enseuelir icy; car son mal-heur & les cruautez de sa marastre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTVNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots, & il ne seroit pas honneste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune, que sa marastre aura
le

* *Methymne.*

* *Helle.*

le mesme destin qu'elle *, & pourfuiue par Athamas se iettera dans la mer, en bas du mont Cithe-ron, avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'estre conseruée en faueur de Bacchus, dont elle a esté la Nourrice.

NEPTVNE. Il est vray que Bacchus a merité cette grace; mais elle ne la merite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'est-elle laissée tomber en bas du Belier que la portoit, * veu que son frere s'y est bien tenu?

NEPTVNE. Il n'est pas estrange qu'un homme se tienne mieux à cheual qu'une fille; outre qu'elle a esté espouuantee de l'abisme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit samere ne l'aydoit-elle en cette rencontre?

NEPTVNE. On ne peut esuiter son destin.

DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTVNE.

IRIS. **N**EPTVNE, Iupiter te commande d'arrester cette Isle qui flote sur la mer Egée, apres auoir esté détachée de la Sicile, par la tempeste.

NEPTVNE. Pourquoi cela?

IRIS. Pour seruir aux couches de Latone, qui est en trauail d'enfant.

NEPTVNE. Quoy! le Ciel & la terre ne sont pas

G 4

suf-

* *Ino.*

* *Phryxus.*

suffisans pour luy rendre ce service ?

JUITS. La colere de Iunon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir ; Si bien qu'il ne reste que cette Isle, qui n'estant pas encore au monde, n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour seruir à la naissance de deux iumeaux qui feront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Iupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'accouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il seruira de trophée à ces ieunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Iupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. **R**EÇOY-moy dans ton sein, mere des Fleuves, pour estaindre le feu qui me deuore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité, pauvre Xanthe ?

XANTHE. Vulcain, pour auoir defendu les miserables Troyens contre Achille, qui les moissonnoit sur mes bords ; Car me debordant, par la multitude des corps morts, ie faillis à l'engloutir, de quoy Vulcain irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il secha toutes les plantes de mon riuage, & fit mourir tous mes poissons ; & i'eus bien de la peine à me sauuer en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achille ?

XAN-

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahy des peuples qui me reuerent ?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eust abandonné le fils d'une Deesse qu'il aime ?

DI A L O G U E

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D**EVOY pleures-tu, Thetis ?

THETIS. De l'horreur du spectacle que ie viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille avec son enfant * dans vn coffre, & commandé qu'on les iettast tous deux dans la mer.

DORIS. D'où vient vn commandement si cruel ?

THETIS. De sa virginité violée. Il auoit mis cette Belle dans vne tour d'airain, pour empescher qu'on ne la vist ; lors que Iupiter changé en pluye d'or s'est coulé ie ne scay comment à trauers les tuiles, & luy a fait vn beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourueu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly ; Mais le pere impitoyable, sans écouter prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tenoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui sôurit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy ; mais font-ils encore en vie ?

G 5

THE.

* Danaé & Persée.

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, près de l'isle de Scriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pêcheur, pour le sauuer du naufrage.

THETIS. Je le veux; car ie n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE

DV FLEUVE ENIPEE ET DE NEPTVNE.

ENIPEE. ESTOIT-IL iuste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maistresse*?

NEPTVNE. Tres-iuste, Enipée; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les iours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour?

ENIPEE. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie?

NEPTVNE. Je l'ay fait par compassion; & elle a tesmoigné d'en estre contente.

ENIPEE. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & i'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'appertenoit qu'à moy.

NEPTVNE. Tu-as tort de faire le ialoux, apres auoir fait le cruel. Vne autre fois fois moins de-daigneux, & ne laisse pas perde les momens qui sont si precieux en amour.

D I A

* Tyro.

DIALOGUE

D'VN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. **C**E monstre marin que vous auiez enuoyé pour deuorer Andromede, est mort, sans luy auoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'est-il feruy de sa fille, comme d'un appast pour le surprendre.

TRITON. Non; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le seruice que nous luy auons rendu en le sauuant des flots avec sa mere; mais encore, comment cela s'est il fait ?

TRITON. Acrise l'auoit enuoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ! tout seul & sans compagnie, à vne auenture si perilleuse, & par vn chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des aisles que Minerue luy auoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faueur du bouclier de cette Deesse, où voyant l'image de Meduse, côme en vn miroir, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste; puis s'est sauué tandis que ses soeurs dorment. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre deuorée par le monstre, & touche d'amour & de

pitie pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, apres l'auoir estourdy d'un coup de sabre. En suite, desliant la pucelle, qui estoit attachée sur vn roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces precipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour recompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. l'en ay vne extrême joye; apres tout, qu'auoit fait cette pauvre fille, pour souffrir vn supplice si cruel? estoit-elle coupable de la vanité de sa mere? *

TRIFON. Non; mais la mere eust esté punie par le supplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'apprehension qu'elle a eue de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGUE

DE NOTVS ET DE ZEPHYRE.

NOTVS. **I**E n'ay iamais veu sur mer vn si beau spectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as-tu veu, Zephyre?

ZEPHYRE. Non, ie souflois du costé des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Griffons, & des Negres.

NOTVS. Tu ne recouureras iamais vne si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

Z.

* *Cassiope mere d'Andromede, s'estoit estimée plus belle que les Nereides.*

ZEPHYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTVS. C'est d'elle que ie te veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Iupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descenduë avec ses compagnes, pour s'ébatre sur le riuage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter dessus; car il paroïssoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plustost cette Belle sur son dos, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrestant son voile qui flotloit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes explorées, qui luy tendoient les bras, du riuage.

ZEPHYRE Est-ce là tout ce beau spectacle? Iupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enleuée par surprise.

NOTVS. C'est que tu n'entens pas le reste. Aussitost la mer est deuenüe calme, les vens ont retenu leur haleine; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les vns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, suiuis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient deuant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée sur deux Tritons dans une conque marine, respandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phenicien iusqu'en Crete, où Iupiter n'a pas plustost mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant

nant par la main la maistresse , l'a menée dans l'an-
tre Dictéen, toute honteuse; tu deuines assez le re-
ste. Cependant , la troupe des Dieux Marins s'est
dissipée, & les vens ont recommencé à souffler com-
me auparavant, l'vn deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'enuie vn si beau specta-
cle, dont le recit seul me rait en admiration.

DIALOGUES DES MORTS.

*Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dia-
logues precedens, & que l'Auteur se veuille moc-
quer de l'opinion des Payens touchant l'estat des
morts apres cette vie, il prend de là occasion, de
se railler de la vanité des choses du monde , pour
en faire mieux connoistre la foiblesse.*

D I A L O G U E

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. **I**E te prie, Pollux, puis-que c'est
demain ton tour de voir la lu-
miere, de dire au Philosophe Me-
nipe, qu'il vienne icy rire tout sô saoul, s'il n'a assez
ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu
où il est de ce qu'on deuiet apres cette vie ; mais
icy il n'y en a point , & il s'estonnera comme moy,
de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont
reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy
qu'il apporte toutes ses bribes ; parce qu'il en aura
bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POL-

POLLUX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est vn vieux pelé qui porte vn meschant manteau tout rompu, & repetassé de diverses pieces; Tu le trouueras à Athenes ou à Corinthe, qui se moque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir, & ne sçauent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que ie suis vn ignorant, & que ie n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que ie leur annonce, qu'ils aient à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, fous que vous estes, vous tourmentez-vous apres de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne déuiez iamais mourir? puis quand il les faudra quitter vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheueux blons, ni yeux doux, ni incarnat aux iouës & aux lévres; En vn mot, rien que cendre & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile, de faire aussi ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu veras vn grand nombre s'affliger & se lamenter, Qu'ils cessent desormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus cōsi-

de-

derez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay-leur des reproches de ma part, de leur lascheté, & leur dy qu'ils ne font plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene; car ie ne le souffrirois pas; mais ie m'aquiteray des autres commissions.

DIogene. Laissons-les là, puis-que tu le veux, mais qu'il te fouviene du reste.

DIALOGUE

DE CRESVS, DE MENIPE ET DE
PLVTON,

Où d'autres parlent aussi.

CRESVS. **N**ous ne pouons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de desloger.

PLVTON. Quel mal vous peut-il faire estant mort?

CRESVS. Lors qu'il nous entend regretter nostre felicité, à l'vn ses tresors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses delices, il se moque de nous & nous vient dire des injures; Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLVTON. Que disent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton; Car i'ay en horreur

reux leur infamie ; comme s'il ne leur suffisoit pas d'auoir mal vescu là-haut , sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & estaler icy leur mollesse & leur lascheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPPE. Tu resues, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein ; mais ie ne puis souffrir de diuision dans mon Empire.

MENIPPE. Quand ie me tairois, le souuenir de leur felicité passée les tourmenteroit toujours, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRÉVS. N'as tu point de honte de nous venir offenser, iusqu'en la presence de Pluton ?

MENIPPE. C'est vous qui en deuriez auoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre felicité deuoit passer comme vn songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyez iamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors !

CRÉVS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes delices !

MENIPPE. Courage, voila vne agreable musique pour vn Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, ie vous repondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-mesme* ; Car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TROPHONIUS,
en presence d'Amphiloque.

MENIPPE. **P**OURQUOY est-ce qu'après
vostre mort on vous a basty des
Temples, & mis au nombre des
Dieux?

TROPHONIUS. Sommes-nous responsables
des sottises que fait le peuple?

MENIPPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait,
si vous ne luy auiez imposé pendant vostre vie, &
fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'est à Amphiloque à te res-
pondre; car pour moy ie suis vn Heros, & i'ay droit
de predire l'auenir; On diroit que tu n'as iamais
esté à Lebadie, autrement tu ne douterois pas d'vne
verité si authentique.

MENIPPE. Il n'est pas necessaire d'y auoir esté,
ni d'auoir fait toutes les singeries * que l'on fait en
entrant dans ta cauerne, pour sçauoir que tu-és
mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que
ton imposture; Mais ie te conjure par ta Prophetie,
de me dire ce que c'est qu'un Heros, car ie n'en
sçay rien.

TROPHONIUS. C'est comme vn milieu entre
Dieu & l'homme, ou plustost vn composé de tous
les deux.

Me-

* Couuert d'un linge, & tenant vn gasteau à la main.

MENIPPE. Si cela est, où est ta partie diuine?

TROPHONIVS. En Béocie, où elle rend des Oracles.

MENIPPE. Je n'entens pas ces mysteres ; car il me semble que ie te vois icy tout entier.

D I A L O G U E

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. **C**ONTONS ensemble, Bâtelier, que nous n'ayons quelque different, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que i'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, ie le veux.

MERCURE. Premièrement, vne petite ancre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant, sur ma foy; & la courroye où est attachée la rame, deux carolus.

CARON. Iette; Vingt-cinq sols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, vne aiguille à racommoder les voiles, quatre sols, & vn double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & vne corde à remuër les voiles, le tout ensemble, dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voila tout, si ie ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arriuoit quelque bon temps, comme

peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouuer dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, ie demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arriue des maux au monde, afin de r'auoir mon argent.

CARON. Ie ne puis m'acquitter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriuer tous ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'apresent, aux anciens? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la pluspart du temps blesez, & ce ne sont maintenant que de petits foibles, tout pasles & défaits, dont les vns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la pluspart ont esté enuoyez icy par leurs heritiers, pour auoir leur bien.

CARON. Ie ne m'en estonne pas; car on a assez de peine à en auoir.

MERCURE. Ne t'estonne donc pas aussi que ie te recommande ce que ie t'ay presté.

DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onnois-tu ce vieux bon homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent apres sa succession?

MERCURE. Qui? Sicyonien?

PLUTON. Luy-mesme, Ie te prie de le laisser enco-

encore en vie, iufqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent auoir fon bien.

MERCURE. Cela feroit injufte de le voir fi long-temps viure, & les autres mourir fi ieunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juſte; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heretiers ſans eſtre ſes parens ni ſes amis? N'eſt-ce pas vne honte de leur voir faire des vœux en public, pour ſa ſanté, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fuſt déjà mort? Ie te prie qu'il ſoit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce feroit les chaſtier comme ils meritent; mais il eſt vray qu'il les iouë admirablement bien de ſon coſté, faiſant à toute heure ſemblant de mourir, quoy qu'il ſe porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs preſens & leurs careſſes; de ſorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de ſon âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils ceſſent de partager ſes treſors en ſonge, & quittent toutes leurs vaines eſperances.

MERCURE. Laiſſe-moy faire, ie te les ameneray tous l'vn après l'autre dans peu de temps; Ie penſe qu'ils ſont ſept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, que le bon homme ſuruiue à tous ſes heritiers imaginaires.

DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. **E**ST-IL iuste, Pluton, que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theocrite qui en a plus de quatre-vingts dix, soit encore en vie ?

PLUTON. Tres-iuste, Terpsion; car celuy-là est digne de viure, qui ne souhaite la mort de personne: & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pieges à leur amy, pour auoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas iuste que celuy qui ne peut plus iouir de ses biens, les laisse à celuy qui en peut vser ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuuent plus employer leurs tresors dans les voluptez; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que ie condamne; car les plus vieux, ce me semble, deuroient mourir les premiers, & les autres en suite, sans laisser viure par exemple vn vieux gouteux qui a perdu l'vsage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé; pour faire mourir vn ieune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre, comme on dit, la charrue deuant les bœufs, ou, si tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleues vers leur source. Si l'on scauoit, au moins, combien chacun d'eux doit viure, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLV-

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardents aussi, à desirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'est vn plaisir de voir de ieunes gens comme vous deuenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille caresses; sur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis à la mort les r'appellent à leur succession, selon l'ordre de la Raison & de la Nature; sans vous laisser pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtiser Theocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son râlement & sa courte halcine? ce qui m'obligeoit à redoubler mes presens, pour débusquer mes riuaux, & ie croy en verité que cela est cause de ma mort; car ie ne dormois ni nuit ni iour, & ie m'apperçeus bien que se souuenir le faisoit rire l'autre iour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite; Vy ioyeux iusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût aussi deuant luy.

PLUTON. Et Philon mesme, & Melante; Ils mourront tous l'vn après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console; Vy long temps, Theocrite.

DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDEMIDES.

ZENOPHANTE. **C**omment es-tu mort, Callidémides? car pour moy tu sçais que ie me creuay en vn festin chez Dinias, qui est vne belle fin pour vn parasite.

CALLIDEMIDES. Ie le sçay, mais mon auenture est bien plus tragique, tu connois le vieu Pteodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour?

CALLIDEMIDES. Luy-mesme. Il m'auoit promis de me faire son heritier; mais ennuyé de l'attente, ie voulus l'empoisonner, & gagnay son Eschanson, qui par mal-heur fit vn *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bonhomme lors qu'il eut decouuert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renuerse.

ZENOPHANTE. Il en auoit bien du sujet; car ie ne me puis tenir d'en rire iusqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'interest. Tu t'es esgare, mon amy, en voulant prendre le plus court; au lieu que tu fusses arriué plus seurement par le droit chemin; quoy que peut-estre vn peu plus tard.

DIA

DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. **V**OILA le proverbe arriué de la chèvre qui prit le loup

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si miserablement pris au piege que i'auois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur vn homme que ie n'aymois point, au prejudice de mes heretiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolatus, pour auoir sa succession; & pour l'engager, ie luy montray mon testament, où ie le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par malheur, ie suis mort le premier, quoy qu'il eust déjà vn pie dans la fosse, & il iouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui deuorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pescheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme apres ma mort.

H 5 DIA

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**NFIN, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de près de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingts dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort ?

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. L'auois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'espargnois tout de mon viuant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'enuoyoit ce qu'il y auoit de meilleur dans les pais estrangiers. L'auois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus Grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posséder.

SIMYLE. Es-tu deuenue quelque Prince apres ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle ? car lors que ie mourus tu n'estois qu'vn vieux chassieux, qui n'auois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois,
&

& l'on m'eust encore plus aymé, si i'eusse esté plus décrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriuer cela tous les iours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! ie t'entends; on te cajoloit pour auoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais ie ne laissois pas de regner, & pour tesmoigner mon pouuoir, tantost ie fermois la porte à l'vn, tantost ie faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs seruices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plâintes & des regrets; car i'ay fait mon heritier vn jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Ie voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu penses; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouuent à son leuer.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut, le commandement des Armées; il ne m'importe, pourueu que ceux qui briguoient ta succession, n'e l'ayent pas eue.

DIA-

DIALOGUE
DE CARON ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.

CARON. **V**OYEZ, Messieurs, où nous en sommes; Nous n'auons que cette meschante nacelle, qui fait eau de tous costez; cependant vous venez en foule, avec grand équipage; ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulièrement ceux qui ne sçauent pas nager; car si le basteau vient vne fois à pancher de costé ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger?

CARON. Ie vous le diray; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cet estat. Assis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit; qui est celuy-cy qui marche le premier?

MENIPPE. C'est moy. Tien, voila ma besace & mon baston, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entre, Menippe, tu es galant homme, & t'assis au haut bout près du Pilote, pour observer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

VN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quitte-là tous ces baisers, mon amy, & ces ioüies vermillles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & esclattant; Entre maintenant que tu-és libre. Mais qui est ce fanfaron, avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de tra- uers?

VN MORT. Lampique Roy des Gelons*.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cét ap- pareil, mon amy?

VN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud, & sans équipage?

MERCURE. Vn Roy, non, mais bien vn mort. Quitte tout cela.

VN MORT. Laisse moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruantez, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empefche. Mais qui est ce grand paillard qui voi- cy?

VN MORT. Le lutteur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison; car il me sou- uient de t'auoir veu souuent dans les lieux des exercices; mais tu-as trop d'embonpoint pour vn mort; tu en foncerois la nacelle. Quitte tout- te cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

VN MORT. Tien, voila tout, ie ne differe plus en rien du reste des morts.

MER-

* *Lieu de Sicile.*

MERCURE. Entre maintenant, que tu es léger? Et toy aussi, Craton, quitte ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statues, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe; Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

VN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeïr.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée.

VN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon païs, pour luy auoir gagné vne bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy vne profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cet autre, avec sa mine graue? on diroit qu'il respue profondément, & son sourcil me fait peur.

MENIPPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plustost vn imposteur & vn charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de resueries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées, de curiositez inutiles, d'exactitude en des choses de neant! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy; son ambition, son auarice, ses débauches? Quitte tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faudroit vne Galere à trente rames pour le porter.

MENIPPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe

be de bouc, qui pese plus de soixante onces, tant elle est large & toufue.

MERCURE. Tu-as raison; mais qui la coupe-ra, car ie n'ay point de ciseaux?

MENIPPE. Moy, sur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plustost avec vne scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage tu es plus humain, de la sorte.

MENIPPE. Veux-tu que ie luy oste aussi vn peu de la hauteur des sourcils?

MERCURE. Ie le veux; car il les reléue par dessus son front.

MENIPPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous aisselle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quitte donc aussi, Menippe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pese pas trop, & sert de diuertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur? Qu'il quitte aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuieuses, ces digressions hors de propos, ces figures pueriles, ces periodes rondes & carrées, ces fréquentes antithéses, ces hyperboles excessives, ces termes poétiques & empoulez. Voila qui va bien; deslic le bateau, tire l'eschelle, leue l'anchre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons: Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulièrement ce Philosophe?

LE PHILOSOPHE. Ie croyois que l'ame fust immortelle.

MENIPPE. Tu-en as menty, ce n'est pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc ?

MENIPPE. Tes desbauches & tes voluptez. Tu n'iras plus escornifler comme tu faisois, à la table des Grands, ni courte le Bordel toute la nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prescher la vertu à tes Escoliers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui te tué.

MERCURE. Et toy, Menippe, n'es-tu point fâché d'estre mort ?

MENIPPE. Comment le serois-je, que ie suis venu icy sans mander ? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les vns se resioüissent de la mort du Tyran, les autres applaudissent à Diophante qui fait l'oraïson funebre de Craton dans Sycone. Voila les femmes qui traînent par les cheveux celle du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres aux siens. D'autre costé, la mere de Damasias le pleure en la compagnie des autres femmes ; mais personne ne te regrette, Menippe.

MENIPPE. Tu verras bien-tost les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me servira de sepulture, & faire vn beau chariuary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, ie te loüe d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puis que vous voila passez, allez vous presenter deuant vostre Iuge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des morts.

MENIPPE. Bon voyage, Mercure ; Mais avançons, que tardons-nous ? on ne scauroit esuiter le iugemens, & l'on ne parle icy que de rouës, de gibets, & de vautours ; On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

DE CRATÉS ET DE DIOGENE.

CRATÉS. **A**S-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui auoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ni moins vieux que luy, auoit coutume de dire ce mot d'Homere, *Il faut que ie t'enleue, ou que tu m'enleues?* Car ils s'estoient donné par testament tout leur bien; & les Deuins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantost l'vn & tantost l'autre qu'il suruiuroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arriué?

CRATÉS. Qu'ils sont tous deux morts à mesme temps, & que leur succession est escheuë à des gens de qui les Deuins ni les Oracles n'auoient point parlé.

DIOGENE. Que i'en suis aise; Nous ne nous amusons pas à ces sottises-là pendant nostre vie, & ie n'ay iamais souhaité la mort d'Anthistene, pour auoir son baston qui estoit d'vn fort oliuier, ni toy la mienne, pour auoir ma besace & mon tonneau.

CRATÉS. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il auoit, & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus, comme tu auois fait de celles de ce grand homme, qui est vn tresor beaucoup plus precieux, quoy qu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet; au lieu que chacun court apres les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Le ne m'en estonne pas; car ils
I ont

ont l'ame corrompue par les délices, & estant vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes; Mais il ne manquent pas de griffes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRA TES. Nous auons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors; au lieu qu'ils laissent les leur là-haut, & qu'on leur oste icy iusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL,
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A** R R E S T E, Carthaginois, c'est à moy à passer deuant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit nostre Iuge?

ANNIBAL. Je leveux.

MINOS. Qui estes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes; mais quel est vostre different?

ALEXANDRE. A qui passera le premier; Cet Affriquain est si insolent, que de me disputer la presceance, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Vniuers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons; que dis-tu à cela, Annibal?

ANNIBAL. Que ie suis heureux d'auoir à parler deuant vn Iuge qui ne donnera rien à la faueur, & n'aura pas tant de regard à l'apparence, qu'à la verité. Ie dis donc, que celuy qui s'est esleué comme moy par ces propres forces, & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune, doit estre preferé à celuy qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Affrique en Espagne avec vne poignée de gens, ie me rendis d'abord illustre par ma valeur; & apres la mort de mon beau frere ayant eu le commandement des Armées; ie domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis traucr-sant les Alpes, ie conquis toute l'Italie iusqu'à Rome, apres auoir gagné trois grandes batailles, & tué pour vn iour tant d'ennemis, que ie mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Cheualiers, & marchay sur vn pont de corps morts. I'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Iupiter, ni vouloir passer pour vn Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens ni à des Medes, qui fuient auant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Vniuers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des troupes aguerries de longuemain, ni avec des soldats de mon pais; mais avec vne armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'vn sceptre, mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant receu de son pere avec vn Empire vne armée qui estoit inuincible, a eu besoin encore de fortune pour dōter vn Prince voluptueux, & des nations effeminées, & depuis, corrompu par sa victoire, a degeneré de ses Ancestres, & s'est fait adorer cōme vn Dieu, apres auoir tué de

sa main ses meilleurs amis, & enuoyé les autres au supplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant esté rappellé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, i'ay obeï comme le moindre des Citoyens; & depuis, condamné injustement i'ay porté patiemment mon exil. Mais i'oublois vne partie de ma gloire, que i'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ni des Sciences, & sans auoir eu pour precepteur Aristôte; Que si Alexandre pretend quelque auantage par son Diadème, cela est bon à l'esgard des Perles & des Macedoniens; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine; mais de qui la fortune n'a pas secondé touïjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que respons-tu à cela, Alexandre?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'auantage, si ie ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouué le Royaume de mon pere chancellant & esbranlé par sa mort, i'ay sceu l'affermir par le supplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruine de Thèbes. En suite, esleu General contre les Barbares, i'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre deuant moy; & trauerfant l'Hellespont ay deffait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Prouinces iusqu'en Cilicie, vaincu le Roy Perse luy-mesme, & moissonné pour vn iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne suffisoit pas à passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, i'ay assujetty toute l'Asie, iusqu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Ocean pour borne de mon empi-

re. Non content de ces exploits, i'ay trauersé le Tanais, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après auoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour vn Dieu, cela leur est pardonnable; & à moy aussi de l'auoir souffert à l'establissement d'un nouuel Empire. Enfin, tu vois deuant toy le Conquerant de la moitié de l'Vniuers, à qui vn banny dispute la presceance, après estre mort esclau d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela que i'ay fait toutes ces conquestes en lion & à force ouuerte; au lieu qu'Annibal n'a iamais agi que par fraude, & a esté dompté à la fin par se propres armes, aussi cruél enuers les vaincus, que ie leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes desbauches; après les delices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que iamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que i'ay attendu à triompher que ie n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma deffence; mais ie rougirois d'employer plus de paroles pour vne cause si iuste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Arreste, Minos, i'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui és-tu?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire?

SCIPION. Que ie le cede à Alexandre, & que ie le dispute à Annibal.

MINOS. Tu as raison; tu passeras deuant luy,

& Alexandre deuant tous; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy! Alexandre, tu-és mort comme vn autre homme!

ALEXANDRE. Cela n'est pas estrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Iupiter estoit donc vn imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit accroire, en disant quelle auoit couché avec vn dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ni aux oracles; mais ie le souffrois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire?

ALEXANDRE. Ie ne sçay; car ie n'ay pas eu le loisir d'en disposer; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire?

DIOGENE. C'est qu'il me souuient du temps que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Iupiter; mais où es-tu enseuely?

ALEXANDRE. En Babylone; car il n'y a que trois iours que ie suis mort; mais Ptolemée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du pais,

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flattes de l'esperance de te voir adoré avec des monstres! Quitte ces sottises vanitez, si n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est vne fois party. Mais je voudrois bié sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souuient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire? Quoy tu pleures, pauvre sot, Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lasche de tous mes flatteurs? ha! ne m'oblige point, ie te prie, à publier ses defauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'auois pour les Lettres; tantost me cajollant sur ma beauté, & tantost sur mes richesses, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'eust point de honte de les demander, ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine, de prendre pour biens des choses qui ne le sont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guerir, puis-qu'aussi bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde? Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Léthé, iusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voilà Clite & Callisthene, avec vne foule de malcontents, qui s'apprestent à te tourmenter; Fuy, pour le moins apres ta mort, & bois tout ton saoul; car c'est le seul moyen de guerir.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confesses maintenant que tu-és mon fils ; car tu ne serois pas mort estant fils de Jupiter ?

ALEXANDRE. Je le sçauois bien dés là-haut ; mais ie croyois cette opinion fauorable à mes des-seins.

PHILIPPE. Quoy ! de te laisser ainsi pipper aux flatteries de tes courtisans ?

ALEXANDRE. Non, mais de respandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'osast resister.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu iamais eu affaire qui fussent si redoutables ? Il falloit attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens, & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mespriser ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des diuisions parmy eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous ; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur, après les auoir domtez par la force.

PHILIPPE. P'ay appris tout cela de Clite, & que tu auois pris les coustumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme vn Dieu, sans souffrir qu'on me louast en ta presence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit, que tu-as exposé Lyfimachus,

machus aux lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez; pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Ephestion. Je n'ay trouué qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'auoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de louange. Ce n'est pas que ie n'estime le courage en vn Prince, & que ie ne sois bien-aïse de le voir l'espée à la main à la teste de ses troupes; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes, de voir vn Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures ? D'ailleurs, l'auantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminué beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu estonner par des prestiges, ceux que tu ne pouuois vaincre par la force; outre que tout cela quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que i'ay pris des forteresses, qu'ils auoient trouuées imprenables.

PHILIPPE. C'est vne chose estrange que tu ne sois pas encore deffait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Iupiter iusques dans les enfers. Appren pour le moins à estre sage apres ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. **Q**UE disois-tu n'aguere à Vlyffe, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pauvre laboureur, qui n'auroit pas son faoul de pain, que de regner icy parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Phoenix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Phrygien, que son Achille, que prefera vne mort glorieuse à vne vie pleine de delices.

ACHILLE. Ha? fils de Nestor, C'est que ie ne scauois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force, ni beauté, ni industrie; Je ne vois point que les Troyens m'y apprehendent, ni que les Grecs m'y reuerent. Tout y est égal & enueloppé de mesmes tenébres; Ce qui me fait souhaiter de reuiure, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obeïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grands hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler, Antiloque; Je ne scay comment le souuenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu-és plus sage que moy pour le dissimuler, si ce n'est plustost lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

A N-

ANTILOQUE. Au contraire, c'est resolution ; Car à quoy seruent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire mocquer de soy par des regrets inutiles ?

DI A L O G U E

D'HERCVLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **N**'Est-ce pas là Hercule ? C'est luy, sans doute, le le connois à sa peau de lion & à sa massüe, sans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort, estant fils de Iupiter ? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujours esté triomphant & victorieux, tu as esté à la fin dompté par la mort ? Je te sacrifiois li-haut cōme à vn Dieu.

HERCVLE. Avec raison ; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne suis que son ombre

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en même temps au Ciel, & dans les enfers ?

HERCVLE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place, pour iouër icy bas son personnage ?

HERCVLE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour vn autre ?

HERCVLE. Il a esté deceu par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'est en effet que

que la mesme chose ; & i'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCVLE. Tu-és bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que ie te fasse sentir quel personnage ie represente ?

DIogene. Et que pourrois-tu faire à vn mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre ? Mais dy-moy, lors que tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est partagée apres la mort.

HERCVLE. Quoy qu'on se pût empescher de respondre à vn si impudent Sophiste, ie te diray que ce qui estoit né d'Amphitryon est mort, & c'est cela que ie suis ; mais ce qui estoit né de Iupiter est dans le Ciel.

DIogene. Ie t'entens, c'est qu'Alcmene eut deux iumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Iupiter.

HERCVLE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIogene. Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en vn seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié cheuaux & moitié hommes.

HERCVLE. Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps ? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy ?

DIogene. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule ; mais tu n'és que son ombre, & tu serois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisieme sur le mont Oëta, où tu as esté bruslé.

HER-

HERCVLE. Je vois bien que tu-és vn grand Sophiste; mais quiés-tu?

DIogene. Diogene, & non pas fon ombre; qui ne fuis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me mocque d'Homere & de ses Fables.

DIALOGVE

DE MENIPPE ET DE TANTALE.

MENIPPE. **Q**V'AS-TV à pleurer, Tantale? & quel tourment souffres-tu dans ce lac où tu habites?

TANTALE. Je meurs de soif, Menippe.

MENIPPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoit baïsser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en approche, & si i'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost escoulée.

MENIPPE. Cela est estrange! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps? Car ce qui auoit faim & soif est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'est mon supplice, Menippe, que mon ame ait la mesme alteration que mon corps.

MENIPPE. Ie le veux croire, puisque tu le dis; mais encore quelle est ton apprehension? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y auoit vne autre mort apres celle-cy?

TANTALE. Non; mais cela fait partie de mon supplice, d'auoir soif, sans qu'il en soit besoin.

MENIPPE. Tu refuses, Tantale, & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guerir vn mal contraire à la rage, d'apprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourueu qu'on m'en donne.

MENIPPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts qui ne voit point; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps, ne peuuent boire, mais tous n'ont pas comme toy vne soif extrême, sans se pouuoir desalterer.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE MERCURE.

MENIPPE. **O**V font toutes ces beautez de l'autre monde? Montre moy tout, Mercure; car ie ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menippe; mais regardé de ce costé-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'vn & dans l'autre sexe.

MENIPPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPPE. Pour le moins, montre-moy Helene; car ie ne la scaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois c'est Helene.

ME-

MENIPPE. Quoy? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Nauires, & que tant de braues gens perirent, & tant de villes furent ruinées?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veüe en sa beauté; car ie suis seur que tu n'aurois point craint d'endurer mille trauaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire?

MENIPPE. C'est ce qui m'estonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas apperceus qu'ils entreprenoient de si grands trauaux, pour vne chose de si peu de durée.

MERCURE. Ie n'ay pas le loisir de philosopher, Menippe, choisy vn lieu commode pour tademeure, tandis que i'iray faire passer le reste des Ombres.

DIALOGVE

D'EAQVE, DE PROTESILAS, DE MENE-
LAUS, ET DE PARIS.

EAQVE. **P**OURQUOY est-ce, Protesilas, que tu te iettes sur Helene, & que tu l'estranges?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, & que ma femme est demeurée veuve, & ma maison imparfaite.

EAQVE. Ils'en faut prendre à Menelaüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu-és mort.

PROTESILAS. Tu-as raison; c'est à toy que
i'en

i'en veux, miserable.

MENELAVS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Paris, qui contre tout droit d'hospitalité, m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que ie t'estrange, puis que tu es cause de la mort de tant de gens; Tu ne m'échapperas pas.

PARIS. Tu as tort, Protefilas, de traiter si mal vn amoureux comme toy, & l'esclave d'un mesme Dieu; Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaist?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAGVE. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant, Qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort; puis qu'oubliant ta maistresse, que tu ne faisois que d'espouser, tu t'allas jeter devant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le deitin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAGVE. Pren-t'en donc à eux, & laisse ceux cy en repos apres leur mort.

D I A.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET D'ÉAQUE,

Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. **I**E te conjure par le Dieu des enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

ÉAQUE. Il seroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbère, Caron, Phlégéon, & le marais que tu-as passé.

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu-és le portier des enfers, l'ay veu mesme Pluton & les Furies; mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

ÉAQUE. Voila Agamemnon, Achille, Diomedé, Vlysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel estat sont les Heros de tes Rhapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoistre! En vn mot, rien que cendre & que poussiere; Mais qui est celuy-cy, Éaque?

ÉAQUE. C'est Cyrus, & Crésus en suite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Athos, & enchainé l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Crésus? Dieux! comme j'est fait! & Sardanapale! ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

K

E A-

E A Q U E. Tout beau ; Tu luy romprois la teste qu'il a extrêmement delicate, à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que ie te montre aussi les Philosophes ?

M E N I P P E. Ie le veux.

E A Q U E. Tien, voilà Pythagore.

M E N I P P E. Bon-jour, Euphorbe, Apellon, & tout ce qu'il te plaira.

P Y T A G O R E. Bon-jour, Menippe.

M E N I P P E. N'as tu plus ta cuisse d'or ?

P Y T A G O R E. Non ; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta beface.

M E N I P P E. Il n'y a que des fées, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

P Y T A G O R E. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'apperçois point icy de ce que i'y remarquois là-haut.

E A Q U E. Voilà Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

M E N I P P E. Ie ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conseruent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme un gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleueures ?

E A Q U E. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, à demy rosty.

M E N I P P E. Dieu te gard, maistre Pantouffier, *
qui m'a meü de te ietter tout vif dans cette fournai-

M E N I P P E. La melancolie.

M E N I P P E. Plustost que c'estoit orgueil, vaine gloire, pour faire croire que tu estois immortel, lors que ie te trouerois plus ;
Voi-

* On luy donne des souliers d'airain.

Volla ce qui t'a consumé toy & tes pantoufles. Mais ta fourbe n'a seruy de rien ; car on t'a veu après ta mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate ?

EAQVE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPPE. Je serois bien-aise de le voir, si c'est près d'icy.

EAQVE. Voy-tu cette teste chauue ?

MENIPPE. C'est vn signe commun à tous les morts.

EAQVE. Je dis ce camus.

MENIPPE. Ils le font tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menippe ?

MENIPPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait on à Athenes ?

MENIPPE. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont qui l'habit & la démarche ; Tu sçais comme Platon & Aristippe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPPE. Tu-és trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu-as esté vn homme admirable, & qui a tout sceu, quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne sçauois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coustumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fisse icy de plus agreable ? mais assis-toy là près de nous.

MENIPPE. J'aime mieux aller près de Crésus & de Sardanapale, pour leur ouir faire leurs regrets; car cela me fait creuer de rire.

E A Q V E. Et moy, ie m'en vais aussi, de peur que quelque mort ne s'éuade pendant mon absence. Adieu ; v ne autre fois tu verras le reste.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE CERBERE.

MENIPPE. **D**Y-moy, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel estat estoit * Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu-és Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort resolu, & vouloit passer pour homme qui n'apprehende point la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces tristes lieux, il fut effrayé de l'espaisseur de leurs tenebres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme vn enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPPE. C'estoit donc vn imposteur, qui ne mesprisoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il tesmoigna de la resolution, pour ne point paroistre souffrir à regret vne necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans

* C'est que c'estoit vn Philosophe Cynique.

lans iufqu'à ce paffage ; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

MENIPPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profeflion , & Diogeneauant toy ; car vous n'eftes point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y euft eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**A YE le Battelier, maraut.

MENIPPE. Crietant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Ça vn double pour le paffage.

MENIPPE. Comment veux-tu que ie t'en donne, fi ie n'en ay point ?

CARON. Ya-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant vn double ?

MENIPPE Moy.

CARON. Ie t'eftrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPPE. Et moy, ie te rompray la tefte à coups de bafton.

CARON. Ie t'auray donc paffé pour neant ?

MENIPPE. Que Mercure te paye s'il veut, puis-qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela feroit bon, que ie payaffe

pour les morts, apres auoir eu la peine de les conduire!

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si ie n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçauois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?

MENIPPE. Et quand ie l'aurois sceu, me pouuois-je empescher de mourir?

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te vanteras d'auoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPPE. Non pas pour rien; car l'ay tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Esque.

MENIPPE. Laisse moy donc en repos.

CARON. Monstre ce que tu-as dans ta besace.

MENIPPE. Il n'y a que des lupins *, ou quelque œuf couué.

CARON. Mercure, d'ou nous as-tu amené ce chien, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se mocquer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sçais, Caron, qui tu as passé, c'est vn homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si ie te rattrape iamais!

MENIPPE. On n'y retourne pas deux fois.

D I A-

* Pais plat & amer.

DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS,
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton, & toy fille de Cerés, ne rejetez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi ?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'est vne priere que font tous les morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler ; mais le desir de voir ma maistresse, que ie laissay dans sa chambre nuptiale, pour me haster de partir avec les Grecs ; & ie fus si mal-heureux que d'estre tué par Hector à la descente du navire ; L'amour que i'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & ie voudrois la pouuoir encore entretenir vn moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Léthé comme les autres ?

PROTESILAS. I'en ay beu, mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'espargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais ie ne puis souffrir l'attente ; Tu scais l'impatience des Amans, Pluton, car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te seruira-t-il de la reuoir-~~un~~ moment, pour la reperdre après pour toujours ?

PROTESILAS. Peut-estre que ie la persuaderay de venir avec moy, & par ce moyen ie croistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas iuste, Protefilas, & ne s'est iamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souuient plus ; car tu rendis à Orphée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroistre deuant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder, ni qu'elle te pust reconnoistre ?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le frapper de sa verge lors qu'il sera arriué au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puis-que Proserpine le veut, i'y consens. Remene celuy-cy, Mercure ; mais qu'il se souuienne qu'on ne luy a accordé qu'un iour.

DIALOGUE

DE MAVSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le mesprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder ?

MAV-

MAVSOLE. Parce, Diogene, que j'ay esté Roy, & que j'ay commandé à vn grand païs, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, j'ay vn superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui esgalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIogene. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour Iuge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Estrangers, comme vne des merueilles du Monde, & vn chef-d'œuvre d'Architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut seruir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesanteur.

MAVSOLE. Comment! tout cela me seroit inutile! & Mausole ne seroit en rien différent de Diogene!

DIogene. Si fait bien; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogene s'en rira; Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a vn sepulcre; car cela luy est indifférent; mais il se souviendra qu'il a laissé vne memoire immortelle, pour auoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basti sur vn roc.

DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRÉE, ET DE MENIPPE.

NIRÉE. **V**Oicy Menippe, qui iugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Therfite.

MENIPPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therfite; car ie ne le sçauois discerner.

THERSITE. I'ay desia cet auantage, qu'avec ma testé pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Iuge ne nous a pû reconnoistre; Dy maintenant, Menippe, lequel de nous deux te semble deuoir remporter le prix de la beauté.

NIRÉE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

MENIPPE. Mais mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde? & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIRÉE. Demande vn peu à Homere comme i'estois fait là-haut?

MENIPPE. C'est vn songe que la vie, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois; mais ce que tu-és maintenant.

NIRÉE. Quoy! ie ne suis pas encore plus beau que luy?

ME-

MENIPPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas vn d'entre les morts ; car il n'y a point de distinction.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE CHIRON.

MENIPPE. **I**'Ay oüi dire, Chiron, que pouuant estre immortel, tu auois souhaité la mort; Comment as-tu pü auoir de l'amour pour vne chose si peu aymable ?

CHIRON. C'est que i'estois las de viure.

MENIPPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere ?

CHIRON. Non ; car ie ne faisois tous les iours que la mesme chose, boire, manger & dormir ; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPPE. Mais comment supportes-tu la mort, apres auoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans desplaisir. Car il y a vne certain eégalité parmy les morts qui ne me desplaist pas, comme dans vn Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon ; & il ne m'importe qu'il soit iour ou nuit ; outre qu'on a cét auantage icy bas, qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPPE. Pren garde, Chiron, que tu ne tombes insensiblement dans le defaut que tu as voulu esuiter ; Car si tu t'es lassé de la vie parce que tu faisois tous les iours la mesme chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHI-

CHIRON. Que faut il donc faire, Menippe?

MENIPPE. Ce que font les Sages, Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE, ET DE CRATES.

DIOGENE. **P**UISQUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux; car c'est vn plaisir de voir les vns pleurer & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celuy qui les mene.

CRATES. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriua à la descente. Nous estions grand nombre; mais les plus apparens estoient Arfacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier auoit esté tué par des voleurs près de la montagne de Cithéron, comme il alloit à Eleusine, & auoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il auoit receus; Aussi se lamentoit-il estrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore ieunes, s'accusant d'vne extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre auoit desolez, il n'auoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eust quantité de vaiselle d'or & d'argent. Arfacés estoit vn venerable vieillard, qui se faschoit fort d'aller à pied contre la coutume

flume des Parthes ; & eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheual, qui auoit esté tué avecque luy. Car comme il couroit à toute bride deuant les autres, en vne bataille contre le Roy de Cappadoce, vn soldat Thracien s'auançant, mit vn genou en terre afin de se tenir plus ferme, & destournant de son bouclier le coup que luy portoit Arfacés, donna de sa pique dans le poitral de son cheual, de telle roideur, qu'il perça homme & cheual tout-ensemble, l'impetuosité de la course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il auoit les jambes si foibles, qu'il ne se pouuoit tenir debout, ce qui arriue ordinairement à ces peuples, accoustumez à aller à cheual ; de sorte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des espines ; Il bronchoit donc à chaque pas, sans qu'on le pût faire auancer ; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses espauls, & de le porter iusqu'au batteau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand ie descendis icy, ie ne voulus point me mesler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les vns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouuois tenir de rire, non plus que toy.

DIogene. Voila les auentures de vostre passage ; mais les miennes sont plus plaisantes ; car il m'arriua de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarmanien, qui commandoit les troupes estrangeres, & vn riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils auoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort passé & fort maigre, & le second s'estoit tué pour vne Courti-

Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas inconnüe, ie ne laissay pas de la vouloir apprehendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, ie luy dis, qu'il ne s'en deuoit prendre qu'à luy-mesme, puis-qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les delices. Je dis à l'Acarnanien, qu'il auoit grand tort de s'estre laissé vaincre par vne femme, luy qui auoit tousiours paru invincible à ses ennemis; & ie gronday fort Blepsias d'auoir espargne son bien, comme s'il eust dû viure éternellement, pour le laisser à des estrangers qui ne le touchoient de rien; Mais nous voicy tantost arriuez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voila qui se tourmentent, iusqu'à ces vieillars tout décrépits, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne voy que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy; Qu'as-tu à pleurer, mon amy, est-ce que tu croyois estre immortel; ou que tu regrettes quelque grande felicité?

VN MORT. Non, i'estois vn pauvre pescheur, qui auois bien de la peine à viure, tout boiteux & presque aueugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

VN MORT. C'est qu'elle est agreable; & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radottes, bon-homme, & tu retournes en enfance; Que dirons-nous de ces ieunes gens qui ayment la vie, si celuy-cy la regrette lors qu'il deuroit souhaiter la mort, comme vn azyle à sa viellese? Mais retournons, de peur qu'on ne s' imagine en nous voyant si près de la porte, que nous voulions nous éuader.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TIRESIAS.

MENIPPE. Il n'est pas aisé maintenant de sçavoir si tu-as esté aveugle, car tout le monde l'est icy; mais si tu-as esté mâle & femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, ie te prie, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elles sont les maîtresses, & ne vont point à la guerre, n'ont ni procès ni querelles à démesler, ni aucune autre fâcheuse affaire.

MENIPPE. Mais ne te souvient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en accouchant? A propos, n'as-tu jamais accouché?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette question?

MENIPPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais ie n'estois pas sterile.

MENIPPE. Estois-tu homme & femme tout ensemble, ou si vn sexe a succédé à l'autre; & cela s'est il fait peu à peu, ou tout d'vn coup?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Est-ce que tu doutes de la verité?

MENIPPE. Est-il deffendu d'en douter? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu de femmes changées en bestes ni en arbres, puis que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPPE. Nous examinerons cela vne autre fois; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçauois l'aueuir, ou si tu-és deuenu homme, & prophete en mesme temps?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvelles! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Iuge de leur different, & que Iunon m'aveugla; mais Iupiter me donna le don de prophetie pour recompense.

MENIPPE. N'és-tu point encore deffait de ces fables? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Deuins, de ne rien dire, qui vaille.

DIALOGUE

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**Ita fureur t'a cousté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur vn troupeau de moutons, comme si ç'eussent esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Vlysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre iour qu'il descendit aux enfers, pour consulter Tirésias?

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'auoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu deuoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester?

AIAX.

A I A X. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance ; Toy-mesme me le cedois , qui estois plus grand seigneur qu'Vlysse , & tous les autres , horsmis ce facquin , à qui i'ay sauué mille fois la vie.

A G A M E M N O N. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint exposer en public , comme si chacun eust eu droict d'y pretendre ; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

A I A X. Je ne deuois m'attaquer qu'à celuy qui me les contestoit.

A G A M E M N O N. Mais Vlysse est excusable , s'il a eu de la passion pour la Gloire , dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire , au iugement mesme de nos ennemis.

A I A X. Je sçay bien qui en fut cause , mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois , ie n'aymerois pas Vlysse , quand mesme ils me le commanderoient.

D I A L O G U E

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

M I N O S. **Q**u'on plonge ce Voleur dans le Phlégeton , & qu'on fasse deschirer ce Sacrilege , à la Chimere. Pour ce Tyran , qu'on l'estende tout de son long près de Ticie , pour estre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames , allez aux champs Elisées , cueillir le fruit de vos bonnes actions.

L

SOS.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'escouter.

MINOS. Que ie t'escoute, meschant! comme si tu n'estois pas conuaincu d'auoir tué & volé sur les grands chemins!

SOSTRATE. Il est vray; mais il faut voir si i'ay meritè pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuures?

SOSTRATE. Les destins ne l'auoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux lois des Parques, qui prescriuent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy, qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'espée; sur tout, s'il a esté contrainct d'obeir.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet apporte un present de la part du maistre, à qui en a-t-on l'obligation ou au maistre, ou au valet?

MINOS. Au maistre, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu-as tort de me punir & de recompenser ceux-cy, puis que nous n'auons fait les vns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin?

MINOS. On trouueroit bien d'autres choses à dire qui vouldroit tout esplucher; mais tu meriterois d'estre puny non seulement comme un

Volent, mais comme vn Sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutesfois, deslie ce pauvre diable, Mercure; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste semblables questions.

LA NECROMANCIE,

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE PHILONIDE.

Il se vit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se moque, en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extrauagantes.

MENIPPE. **I**E te saluë, Portique, superbe entrée de mon Palais; que ie te contemple avec plaisir, depuis que ie suis de retour à la lumiere!

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menippe: C'est luy sans doute; Mais quel estrange equipage, & que veut dire cette massue, cette lyre, & cette peau de lion? Il faut que ie l'aborde. Bonjour, Menippe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir?

MENIPPE. *Je sors des portes des enfers, & de la sombre demeure des morts, où l'on habite loint des Cieux:*

PHILONIDE. Grands Dieux! nous n'auions pas sceu que Menippe estoit mort, & le voila resuscité!

MENIPPE. Tu te trompes, *l'enfer m'a recen-
uiuant & animé.*

PHILONIDE. Hé? mon amy, que t'a meü d'entreprendre vn si estrange voyage?

MENIPPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quitte vn peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'oü vient cet habit extrauagant, & quel a esté le sujet d'vn voyage si peu agréable.

MENIPPE. *Vn important secret m'a conduit en
ces lieux, Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.*

PHILONIDE. Tu refues de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rhapsodies.

MENIPPE. Ne t'en estonne point, Philonide; Car comme ie ne fais qui de quitter Euripide & Homere, i'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en és party; On vole, on se parjure, on preste à v sur-re.

MENIPPE. Miserables, qui ne scauent pas ce qui est ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets sont irreuocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'est pas permis de reueler ces Mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté deuant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menippe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-mesme dans les mysteres

MENIPPE. Tu m'impose vne charge bien rude, Philonide; mais pour l'amour de toy il faut tascher de s'en acquiter; Il est ordonné que les riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme vn autre Danaé. . . .

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a seruy de guide; après tu conteras tout d'vn temps ce que tu-as veu & oui dans les enfers; car comme tu-és curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPPE. Il te faut obeir; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'vn amy, je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme i'estois encore ieune, & que i'entendois les Poëtes parler des guerres & des diuisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes, & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adulteres, & leurs violences; ie m'imaginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais iuste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouuoient failir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que ie fus deuenu grand, & que ie vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les feditieux, & les adulteres; ie fus en grand'peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'vn costé ie ne pouuois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, ie sçauois que les Legislaturs n'eussent pas deffendu ces choses s'ils les eussent trouué raisonnables. Dans cette incertitude, ie

creus qu'il estoit à propos de consulter les Philo-
 sophes, comme les Sages du monde, & les precep-
 teurs du genre humain, pour apprendre d'eux la
 verité. Mais ie m'apperçeus bien-tost que i'estois
 tombé d'un petit mal en un plus grand. Car apres
 auoir bien espluché leur vie & leur doctrine, ie
 trouuay qu'il y auoit plus d'incertitude parmy
 eux, que parmy les autres, & que nostre vie
 estoit sans comparaison plus tranquille & plus re-
 glée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon
 temps & de me resioür, & disoit que le souuerain
 bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que
 c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit fuër, tra-
 uailer, s'endurcir au mal & à la peine, gronder
 tout le monde, & tacher de luy desplaire, & auoit
 tousiours dans la bouche ce mot d'Hesiodé, Que
 la vertu ne se peut obtenir sans trauail, & qu'il
 faut grimper sur le costau. Celuy-cy estoit d'auis
 de mespriser les richesses, & en tenoit la possession
 non seulement indifferente, mais dangereuse; Cet
 autre les mettoit hardiment entre les biens. A-
 pres, combien de contrarieté parmy eux pour les
 choses de la Nature! L'un pose un vuide; l'autre
 des atomes; celuy-cy des idées; celuy-là des substan-
 ces incorporelles, avec vne foule de termes bar-
 bares & inconnus, dont ils vous assomment.
 Mais ce qui est de plus estrange, c'est qu'auan-
 çant des maximes toute contraires, ils sem-
 blent pourtant auoir tous raison; si bien que vous
 ne scauez que respondre à celuy qui dit qu'il est
 froid, ni à celuy qui dit qu'il est chaud; quoy
 que vous scachiez bien qu'il ne peut estre froid
 & chaud en mesme temps. I'estois donc com-
 me ces dormeurs qui donnent de la teste tantost
 d'un costé, & tantost d'un autre, sans scauoir ce
 qu'ils

qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable, c'est que considérant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser ses richesses, sont les plus auares, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les iours des procès pour leurs vsures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Deschu donc de l'esperance de trouver la vérité par leur moyen, j'estois plus en peine que iamais, & si quelque chose me consolait, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme ie refusois là dessus iour & nuit, il me prit enuie d'aller iusqu'en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroaste, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortilèges, ils ouuroient la porte des enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tirésius, qui estant sage & prophete tout-ensemble, me pourroit enseigner, mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honneste homme deuoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui auoit de longs cheveux & vne grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût estre mon guide dans vne entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me lua dans l'Euphrate vn mois entier, selon le cours de la Lune, commençant au leuer du Soleil, le visage tourné vers l'Orient, & barbotant vne longue oraison, comme ces Sergens enroüez qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il inuouoit

les demons. Apres auoir fait toutes ses coniurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, ou de l'eau du fleue Coaspés: Nous auions la terre pour lit, & le ciel pour couerture. Lors que ie fus bien préparé de la forte, il me mena sur le minuit à la riuere du Tigre, & m'y ayant bien laué & nettoyé, fit quelques cerimonies de purification avec vne torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant tousiours cette longue oraison. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantosmes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous preparer au départ. Il mit donc vne longue soutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette massüe, de cette lyre, & de cette peau de lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menippe, mais Vlysse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoy cela? ie n'en voy pas la raison.

MENIPPE. C'est qu'il croioit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les enfers, que sous le nostre. Le iour venu, nous descendismes à la riuere pour nous embarquer; Car il auoit preparé vn batteau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Apres que nous eufmes chargé nostre petit fait, nous entraimes tristes & dolens, comme dit le Poëte, & quittant à regret le riuage. Nous n'eufmes pas vogué long temps, que nous descendismes dans le lac où l'Euphrate se perd, & delà dans vne terre deserte & si couuerte de bois qu'on n'y voyoit
gou-

goute. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & apres auoir creusé vne fosse, nous y esgorgeâmes nos victimes, & espanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit vne torche allumée, & inuoquoit ensemble tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proserpine, entremeslant parmy ses discours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine teste, & non plus entre ses dents, comme auparavant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'enfer peu à peu se decouure, avec le lac bruslant, le fleuve de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit iusques sur son throsne. Nous entrons par cette ouuerture, & trouuons Rhadamante à demy-mort de frayeur, Cerbere aboyant, & tout prest à nous deuorer, mais ie l'endormis aisement au son de ma lyre. Comme nous fusmes à la barque de Caron, nous faillismes à ne point passer, tant elle estoit pleine; Ce n'estoit, que gens blesez, l'vn à la jambe & l'autre à la teste, comme au retour d'vn combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de lion & la massuë, s'imaginant que i'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. En suite, il nous monstra le chemin. Mithrobarzanés marchoit deuant, parce qu'on ne voyoit goutte, & ie le suiuis pas à pas, le tenant par le bord de sa robe, tant que nous arriuâmes dans vn pré qui estoit tout planté d'asphodeles, où nous fusmes incontinent enuironnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, iusqu'au tribunal de Minos, qui auoit à ses costez les demons, les peines, & les furies, avec vne longue chaisne de coupables. Ce n'estoit, qu'adulteres, maquereaux, maltotiers, flatteurs de Cour,

hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les v-furiers, palles, goutteux, hydropiques, avec chacun vne chaisne au col & vn maillet de fer du poids de six vingts liures. Nous demeurasmes là quelque temps à entendre leurs deffences ; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils ? ne m'enuie pas ce plaisir.

MENIPPE. Te souuient-il de ces ombres que sont les corps, lors qu'ils sont opposez au Soleil ? Ce sont-là nos accusateurs apres nostre mort & les fideles tesmoins de tout ce que nous auons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, apres les auoir ouïs & examinez, renuoye les coupables aux lieux destinez aux supplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, detestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souuenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux, & despoüillez, qui osent à peine leuer les yeux, & qui regardent leur felicité comme vn songe. I'auois vne ioye incroyable de les voir en cét estat, & m'approchant doucement de ceux que i'auois connus en ce monde, ie les faisois souuenir de leur arrogance, & du plaisir qu'il prenoient, à voir le matin vne foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & estoient repoussez par leurs valets, iusqu'à ce qu'il pleust à Monsieur de sortir, tout couuert d'or & de pourpre, qui caressoit les vns d'un clin d'œil, & les autres d'un souris, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser.

Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là vne cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faueur. Car comme Denis le Tyrân estoit accusé de crimes atroces, par Dion, & conuaincu par le tesmoignage irrefragable des Philosophes Stoïques, Aristippe le Cyrénien vint à la trauerse, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le déliura, sur le point d'estre deuoré par la Chymère, en disant, qu'il auoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le tribunal de Minos, nous vinsmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit vne chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des fouets & le bruit des chaisnes. Ils estoient tourmentez posse-mesle, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de differentes peines, les vns dans le feu ou sur la roüe, les autres déchirez par Cerbère, ou par la Chimère, & tous detestoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques vns de nostre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors, que nous nous souuenions de leur orgueil & de leur presumption. On faisoit graces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous veismes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphé, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couure neuf arpens de son corps. De là, nous pàsâmes aux champs Elysées, qui est le sejour des bien-heureux, où nous veismes vne autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les vns secs & vsez, qui s'en vont presque en fumée, cōme dit Homere; D'autres, ieunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens,

à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoistre; car on diroit que tous les morts se ressemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble grands & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhias, ni Therfite d'avec Niree, car ils n'auoient plus les marques qui les faisoient reconnoistre. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit comme vne Comedie, dôt la fortune est le Poëte, qui dône à chacun le personnage qu'elle veut; à l'vn, celuy d'vn Monarque, ou d'vn faquin; à l'autre, celuy d'vne ieune beauté, ou d'vne vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelques fois vne mesme personne change de condition, comme Crésus de Roy deuiet esclau, & Meandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redeuiet ce qu'il estoit auparauât. Quelques sots & opiniastres, apres auoir quitté leur habillement, veulent conseruer leur dignité, & se faschent quand on les despoüille, comme si la Comedie deuoit tousiours durer, & que les habits ne füssent pas empruntez. C'est ainsi qu'vn Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & deuiet esclau, apres auoir esté Cecrops ou Erethée. En vn mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Ménécés; mais Pol fils de Cariclés, de quelque meschant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voilà comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de statuës, avec ces superbes inscriptions; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres? •

MENIPPE. Non, mon amy; car si tu auois veu Mausole, avec son Mausolée, tu te creuerois de rire; Il est ietté là en vn trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribuë les places, il ne donne pas plus d'vn pied à chacun, & il faut retirer ses iambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien dauantage si tu voyois les Satrapes mendians là-bas, & estant contrains pour viure, de faire le mestier de Harangeres, ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, baffouiez & souffletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles sauattes en vn coin; & d'autres demander l'aumosne aux carrefours, comme Darius, Xerxes, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'estranges choses, & presque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPPE. Celuy-cy se promene comme il faisoit à Athenes & controsse tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor, Vlysse, & les autres grands causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble auoir encore les iambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persecuter Midas & Sardana-pale, aupres desquels il a choisi sa demeure, & s'esclatte de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le iour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces

tes pauvres miserables, pour n'auoir pas toujours la teste rompuë, ont fait resolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. C'est assez de ces choses; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPPE. Tu-as bien fait de m'en faire souuenir; car i'ay failly à l'oublier, quoy que ce fust le sujet principal de mon discours. Comme i'estois donc là bas; le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meslay parmy la foule. On y traita diverses matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur presumption. Alors vn des principaux de l'Assemblée se leuant, leut ce Decret: *Sur ce qui nous a esté representé; Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les baffouent & mal-traitent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre battue & chassée par les pauvres, comme ils les ont battus & chassés pendant leur vie; iusqu'à ce que le terme soit accompli de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Vn tel, fils d'un tel, d'un tel país; & d'une telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë, le Magistrat l'approuua, le Peuple la ratifia, Cerbere en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voila ce qui se passa ce iour là dans l'Assemblée, après quoy, i'allay faire mes affaires, & consulter Tirésius, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'auoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors, se soufria

d'vne

d'une façon ridicule, comme c'est un petit vieillard aveugle, tout contrefait; il me dit d'une voix gresle, Mon fils, ie voy bien que tu-as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir; mais il n'est pas permis de le reueler, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété deuant le tribunal de Rhadamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-ie, ne me laisse pas languir dauantage dans vn aucuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eu pitié de moy, il me tira à part, & s'approchant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quittant là toutes ces chimères des Philosophes, & ces vains speculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour certain que tous leurs beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures; songe à viure & à te resiouir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son pré d'asphodele; * & moy, parce qu'il se faisoit tard, ie dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, i'en sçay vn plus court, & me prenant par la main, il me mena en vne contrée plus obscure, où me montrant du doigt vn foible rayon de lumiere, qui passoit à trauers vne fente; c'est là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on descend de la Beoëcie dans les Enfers; Remonte par là, & tu seras incontinent en ton pais. Moy, tout resiouï, ie pris congé du Mage, & grimant du mieux que ie pûs par ce trou, ie me suis trouué, ie ne sçais comment, à Lébadie.

D' I A.

* Il fait allusion à Homere.

CARON, OV LE CONTEM-
PLATEVR.

DIALOGVE

DE CARON ET DE MERCVRE,
Où plusieurs autres parlent.

*Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une
façon tres-agreable.*

MERCURE. **D**E VOY ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle es-tu venu icy haut chercher la lumiere? Tu n'auois pas accoustumé de te mesler des choses du monde.

CARON. I'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple donc de ce ieune Theffalien*, i'ay demandé de pouuoir estre vn iour absent du nauire; & en ayant obtenu la permission, ie suis monté iusqu'icy, tres-heureux de t'auoir rencontre; car ie suis seur que tu me montreras tout.

MERCURE. Ie n'ay pas le loisir, Caron; car i'ay quelque commission de la part de Iupiter, & tu sçais qu'il est colére, & que si ie tardois trop, il me pourroit laisser pour iamais avec vous dans les Enfers, où me prenant par vn pied, comme il

fit

* *Protesilas.*

fit Vulcain , me precipiter en bas du Ciel, pour faire rire en suite les Dieux , lors que ie leur verferois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy , & ton camarade , errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que ie ne t'ay iamais fait tirer la rame ni la pompe en passant la Barque, quoy que tu sois fort & robuste; Mais en arriuant là-bas , tu te couches de ton long sur le tillac , & dors tout ton soul , si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant , tout vieux que ie suis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les tenebres , ie suis tout esbloui à la lumiere.

MERCURE. Tu-as enuie de me faire battre ; mais on ne sçauroit éuiter son malheur, ni rien refuser à son amy. N'attens pas, pourtant, que ie t'aïlle montrer tout ; il faudroit pour cela vn siecle, & Iupiter me feroit crier par les carrefours comme vn fugitif. D'ailleurs, les reuenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant ; & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution ; mais il faut tascher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire ; car ie suis tout neuf en ce pais-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puisse tout voir ; Si tu pouuois monter au ciel, ce seroit vn grand abregé, car tu contemplerois aisément tout de là-haut ; mais comme tu conuerses incessamment parmy les Ombres , tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu sçais ce que ie dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mesler de me donner leur auis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arriue quelque tempeste, ils veulent aussi tost qu'on baïsse les voiles, ou qu'on les relasche à bord; mais ie leur commande de se tenir cøy, & de me laisser faire. De mesme à present, fay tout ce que tu iugeras à propos, sans m'en demander mon auis, comme si tu estois le pilote, & que ie fusse le passager; car ie t'obeiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raison; Ie feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouuer vn lieu commode pour tout voir. Le Caucaïse sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe? mais cela me fait souuenir d'vn deffait que ie te veux communiquer; car i'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est à moy à obeir.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de desraciner le mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celuy de Pelion par dessus, afin de s'en seruir comme d'eschelle pour monter aux cieux; Mais ces ieunes estourdis furent punis de cette temerité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par eschade, ie suis d'auis seulement que nous roulions ces montagnes l'vne sur l'autre, pour descourir de plus loin.

CARON. Et penfes tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela?

MERCURE. Pourquoi non? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans?

CARON. Ie ne dis pas cela; mais pour en venir

mir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu-és grossier, mon amy, & que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait vne échelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément; & ie m'estonne que tu trouues cela estrange, veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porté tous & le ciel mesme, & qu'Hercule prit vn iour sa place pour le delasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi bien que toy; mais s'il est vray ou non, ie m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Trauillons donc premierement à desfraciner le mont Ossa, puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feuïllu. Regarde comme nous auons tost fait, & poëtiquement. Ie veux monter le premier, pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel; le decouure à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Isle de Crète au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mont Oëta, & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Ie le veux; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions vn peu tard d'auoir ajouté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crain point, mon amy, tout ira bien; Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le mieux du monde. Ie voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; car la montée est vn peu haute, pour vn vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy qui te donne toute cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans sa chambre; Cà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la cullebutte. Courage! te voila en haut, aussi bien que moy, le mont Parnasse est fourchu; tu te mettras sur vn coupeau, & moy sur l'autre, pour estre plus à nostre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu?

CARON. Je vois vne grande plaine, & vn grand lac qui l'environne, avec des riuieres plus grosses que le Phlégeon & le Cocyte; Je vois aussi de petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous là ce sont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroissent petits de loin. ?

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entasser montagne sur montagne; car on n'aperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des villes & des forests comme dans la carte; mais de connoistre ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouerne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, ie riois d'une auenture assez plaisante. Quelqu'un prié à soupper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouuer; mais là-dessus, il est tombé vne tuile qui luy a cassé la teste; N'y auoit-il pas dequoy rire, de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouuoit tenir? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus prés.

MERCURE. Demeure, Je sçay vne recette pour esclaircir la veuë, que i'ay aprise aussi d'Homere; nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand ie l'auray faite,

faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

*J'osteray le bandeau qui te couvroit les yeux,
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.*

Qu'est-ce ? ne vois-tu pas bien à present ?

CARON. A merueilles ; Vn lynx est aueugle au prix de moy ; Tu n'as-plus qu'à te preparer à respondre. Mais veux tu que ie t'interroge aussi en Vers, pour monstrier que ie ne suis pas si ignorant que tu penes ?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Battelier ?

CARON. Tu ne scaurois t'empescher de mesdire de la vacation. N'ay-je pas oui Homere là bas desbagouler ses Rapsodies ? Car comme ie le passois, il s'esmut vne tempeste, excitée, sans doute, par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation ; de sorte que Neptune, en colere, iette son trident comme s'il eust voulu pescher à la ligne, & fit vne si grande tourmente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit vn mal de cœur à Homere qui luy fit vuidier tout ce qu'il auoit dans le corps avec Scylle, Carybde, & Polyphème.

MERCURE. Ie ne m'estonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'vne si grande euacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc sans tant de façon, qui est celuy-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui la Grece applaudit dans les spectacles, pour luy auoir veu porter vn bœuf d'vn bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lors que ie le porteray moy-mesme, apres que la mort, cet Athlete inuincible, l'aura terrassé ; Il se lamentera alors au souuenir de ces acclamations ; Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en vn estat si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien-loin de porter vn bœuf, Il ne pourra pas porter vn moucheron. Mais qui est cét autre plein de majesté : il semble estranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambyfes, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Vniuers

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette forteresse à triple mur ; C'est Sardes capitale de son Empire. Le voila assis sur vn throsne d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous escoutions ce qu'ils disent ?

CARON. le le veux.

CREVS. Maintenant, Solon, que i'ay déplié deuant-toy tous mes thresors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, ie te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Escoutons vn peu ce qu'il respondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu, Crésus, qui meritent ce nom ; mais de tous ceux que i'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MER-

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en mesme temps, apres auoir traisné leur mere sur vn char iusques dans le temple.

CREVS. Et bien, que ceux-là soient les plus heureux; qui sont les autres?

SOLON. Tellus, cet illustre Athenien, qui est mort pour son país, apres auoir bien vescu.

CREVS. Et moy, maraut, ne te semblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut iuger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il aourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu-és vn braue homme de faire ma barque iuge de ce different: Mais qui sont ceux-là, que Créfus enuoye si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs espaules?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour recompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tost perir; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy! ce iaune rougissant c'est de l'or? Voila la premiere fois que i'en auois veu, apres en auoir tant ouï parler.

MERCURE. Voila, mon amy, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne ressemble pas mal à du cuiure; car i'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais ie ne voy point l'auantage qu'a ce metal sur les autres, si non, qu'il est plus pesant, & fait courber ces crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuiure,

parce qu'il est trop commun; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se mocque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Escoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces thresors ?

CRÉSVS. Pourquoi non; il n'a point de pareilles offrandres dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans la Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSVS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer ?

CRÉSVS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque ?

CRÉSVS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veux respondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserue, ou de ce qui est conserué ?

CRÉSVS. Ce qui conserue.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, au bien de fer ?

CRÉSVS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes thresors en Babylone.

CRÉSVS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arriue point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSVS. Voudrois-tu que ie fisse reuenir mes lingots

lingots d'or pour en enuoyer de fer ?

SOLON. Non ; car Apollon n'en a que faire , & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant , qui s'en seruiront mieuz que luy.

CRESVS. Tu portes enuie à mes richesses , & leur fais tousiours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'estonne de luy voir mespriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bien-tost de ne l'auoir pas creû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice ; Car i'entendis naguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes , & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Massagetes ; La vois-tu montee sur vn cheual blanc, toute preste à triompher ; & d'autre costé, Cambyfés le successeur de Cyrus, qui apres auoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour auoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'vn seroit mené dans peu sur vn échafaut, & l'autre plongé dans vn tonneau plein de sang, avec ces-reproches , *Sâouletoy du sang dont tu-as toujours esté si alteré.*

CARON. Mais qui est celuy-là avec vn manteau de pourpre & vn diadème, à qui son cuisinier donne vn anneau d'or, qu'il a trouué dans le ventre d'vn poisson ?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclau, & liuré au Satrape Orétés, qui l'attachera à vn gibet ; car i'ay oui dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les vns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les eileue que pour les precipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon saoul, quand ie les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voila ce qui arriuera; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les vns labourent, les autres nauigent; les vns font la guerre, les autres plaident, les vns triomphent, les autres mendient?

CARON. Je voy vne grande multitude bien occupée, & vne vie pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs villes, que ce sont des ruches d'abeilles; car chacun a son esguillon dont il pique son voisin; mais i'en voy comme les guespes & les freslons qui mangent le bien d'autruy sans rien faire. Hé! qu'est ce que cette nuë obscure qui les environne?

MERCURE. Ce sont les diuerfes passions qui les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flatte & les releue, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après vn bien qui s'enfuit. Voy tu les Parques qui filent d'enhaut leurs destins, où ils tiennent attachez par de petits filets semblables à des toiles d'araignées, & demeurent suspendus pour quelque temps? Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est gueres esleué, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celuy de leur compagnon? c'est signe que leur vie depend de la sienne, & celuy qui a le plus

plus long fil fera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaisant.

MERCURE Encore plus que tu ne penses, & particulièrement quand on considere leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances; Vois-tu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans conter vne infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne songent point durant la prosperité; mais l'aduersité les resueille avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils consideroient de bonne heure qu'ils sont mortels, & qu'après auoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quitter comme vn songe, ils seroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le present durera toujours, lors que l'vn de ces ministres de la Mort leur vient signifier l'arrest du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celuy qui bastit vn Palais, & qui presse les ouuriers, s'ils croyoit mourir auant qu'il fust acheué? Et celuy qui se resjouit de ce que sa femme luy a fait vn fils, & qui veut qu'il porte son nom; s'il estoit aduertiy qu'il ne passera pas l'âge de sept ans, comment se desespereroit-il, au lieu d'en faire des feux de ioye? Mais le mal est, qu'il regarde celui de son voisin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir son pere de desesperoir, par ses débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'vsuriers, qui ne songent qu'à amasser, & auant que d'auoir iouï de leur bien, sont appelez par ces tristes officiers de la mort?

CARON. Le vois tout cela, & songe en moy-mesme,

mesme, quel est ce grand plaisir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouuoir de la fortune, on trouueroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc sont mal-heureux, ie laisse à iuger ce que sont les autres.

CARON. Ie te veux dire à quoy ie compare les pauures mortels, à ces bouillons d'escume que font les torrens, dont les vns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encore de la ruine des autres; iusqu'à ce qu'ils viennent à creuer eux-mesmes, par leur excessiue grosseur.

MERCURE. Ie trouue cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles; mais ie m'estonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grands desseins, & se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces traux inutilles, & qu'ils songent desormais à viure, comme des gens qui doiuent mourir. O fous que vous estes! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez? vous ne durerez pas eternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet vsurier quitte ses thresors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si ie leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en deuissent pas plus sages?

MER-

MERCURE. O mon amy ! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remonstrances, plus que les compagnons d'Ulyssé ne les auoient au chant des Sirenes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent vn peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçauent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui se retirent en vn coin pour en rire tout-seuls à leur aise ; car ils sont haïs des sots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & meditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouuoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Appren-moy vne chose auparauant, & ie ne te rompray plus la teste ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux releuez qui sont près des villes, enrichis de petites colonnes & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? l'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creussent vne fosse où ils bruslent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Ie ne sçay à quoy cela peut seruir ; mais ils se persuadent que les ames reuiennent des enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils

qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse reuenir. L'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensé ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là bas ; celuy qui a vn superbe tombeau, * est comme celuy qui n'en a point : On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille qu'à Therfite.

M E R C U R E. Puis-que tu m'en fais souuenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achille ; Le vois tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhetéen ?

C A R O N. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy vn peu ces villes dont on parle tant, Niniue, Babylone, Mycéne, Cleone, & Troye mesme ; car il me souuient d'en auoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

M E R C U R E. Il y a long-temps que Niniue n'est plus, sans qu'on puisse deuiner seulement où elle a esté ; mais voila la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tost on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Mycéne, Cleone, & Troye, i'ay honte de te les montrer ; car ie sçay qu'à ton retour tu estrangeras Homere, d'en auoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruinées, car les villes ont leur destin aussi bien que les hommes ; & ce qui est de plus estrange, les fleuves mesmes, comme celui d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

C A R O N. Grands Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'auoir appelé Troye, la Grande, & Cleone, bien bastie ! Mais tandis que nous parlons,

* Cela est pris d'Homere.

qui sont ceux-là qui se battent?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuent pour le lieu mesme qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy-mort, qui dresse luy-mesme son trophée?

CARON. O la grande folie! de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux possederait le Peloponese tout entier, il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre apres sa mort; & pour ce champ-là, il sera tantost aux vns & tantost aux autres, qui renuerseront souuent ce trophée avec la charrue.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arriuera; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embarasser par les Geographes lors qu'ils les trouueroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, ie t'iray bien-tost reuoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs; Dieux! qu'est-ce des pauvres mortels! Rois, lingots, sacrifices, combats; & de Caron pas un mot!

DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens, & de leurs mysteres, & particulierement de l'abus des sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les iours les hommes dans

dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux, plustost que d'Impies, d'auoir de si lasches sentimens de la Diuinité, que de croire qu'elle veuille estre cajollée, & qu'elle se fasche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des seruices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriuerent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'auoit oubliée en vn sacrifice; Et il me semble que ie la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desespere tandis que les autres font bonne chere chez Oenée. Si cela est, les Ethiopiens doiuent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Iupiter est bien ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois douze iours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faueurs & ne donne rien pour neant, il y a apparence qu'il recompense bien ceux qui le seruent. L'vn achette de luy la santé par le sacrifice d'vn bœuf; l'autre la royauté par vne hecatombe: Celuy-cy immole quatre victimes pour deuenir riche; Ces autre neuf pour pouuoir retourner en son pais, ou sa fille mesme, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut vn alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par vn sacrifice de douze bœufs, sans conter vn voile qu'il donna en offrande à Minerue. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coustent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'vn chapeau de fleurs, ou bien quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Chryses Prestre d'Apollon & consommé

sommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après auoit mis en credit son Temple, & bruslé le premier sur ses Autels, des cuisses de taureaux & de chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches, & se perchant sur les nauires, frappe d'un trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les bestes mesme. Puis-que nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps; ce que la Religion luy attribue. Il laisse à part ses amours infortunées, comme le mespris de Daphné & le trespas d'Hya-cinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour auoir tué les Cyclopes, & contraint pour viure de se louer à Admette en Thessalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des bricques, ils bastirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs iournées. N'est-ce pas là vne belle histoire, & bien honorable pour vn Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Iupiter. Car les Poëtes, apres auoir inuoqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne chastra le Ciel son pere, afin de regner en sa place, & deuora ses enfans comme Thyeste, pour empescher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en auoit fait à son pere. Que Iupiter fut dérobé par sa mere, qui supposa pour luy vne pierre, & l'exposa en Créte, où il fut nourry par vne chèvre, comme Téléphe par vne biche, Cyrus par vne chienne, & Romulus par vne louue. Ils ajoutent, Qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison per-

petuelle, & qu'il espouſa pluſieurs femmes, & ſa ſœur la dernière, à la façon des Affyriens & des Perſes. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant baſtards que legitimes, ſe changeant tantotſt en taureau, tantotſt en cygne, tantotſt en aigle, & quelquefois en or, pour iouïr de ſes amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de ſon cerueau, comme Bacchus de ſa cuiſſe, où il le miſt pour acheuer ſon terme, après l'auoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'eſtoit qu'à demy formé, c'eſt pourquoy il luy falluſt faire vne incifion pour accoucher, lors que les tranchées me prirent. Ils diſent preſque la meſme choſe de Iunon, Qu'elle engendra Vulcain toute ſeule, ſans la compagnie de ſon mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouche du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut ietté en bas du Ciel par Iupiter, & tomba dans l'ifle de Lemnos, où il ſe fuſt rompu le col ſans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du deſtin d'Aſtianax; Cela n'empêcha pas pourtant qu'il ne ſe rompiſt vne jambe dont il fera boïeux toute ſa vie. Encore cela n'eſt-il rien à l'égard du mal-heur de Prométhée, qui pour auoir eſté trop charitable enuers les hommes, fut attaché par Iupiter ſur le mont Caucaſe, où vne aigle luy rongé le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie, avec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie à ſe faire Eunuque? Apres cela qui peut condamner les deſbauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quittons-là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir vn
 peu

peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vifue que la nostre ; Que le plancher y est d'or , & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui sont comme les portiers , & Iris avec Mercure qui seruent de valets de pied ; Apres vient la forge de Vulcain, qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices, & en suite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains, & celuy de Iupiter , qui est son chef-d'œuvre. Or les Deitez assemblées chez le Monarque des Cieux , car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques , se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part de la fumée d'un sacrifice , afin d'en venir humer la graisse , & boire le sang autour des Autels , comme des mouches. Car autrement, ils sont reduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambrosie , qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Poëtes , puis-qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table , comme Tantale & Ixion , dont l'un fut chassé pour son cacquet , & l'autre pour sa lasciueté ; & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voila l'histoire des Dieux , & le culte qu'on leur tend y est conforme. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes , & en suite des plantes & des oyseaux , assignant à chacun le sien. Apres cela, les hommes se les sont partagez , & ont pris chacun le leur ; Ceux de Delphes & de Delos ont pour leur part Apollon ; les Atheniens Minerue , comme le mot Grec le tesmoigne ; les Mygdoniens Cybelle ; les Ephesiens Diane. Iunon est allé demeurer à Argos , & Venus à Paphos & à Cythère. Ceux de Crete reconnoissent Iupiter

pour leur Citoyen, & de plus montrent son sepulcre ; cependant, nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure, & dressé des statues, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui sans les auoir iamais veus, que ie sçache, ont fait Iupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en ieune homme, Neptune avec des cheueux noirs, Minerue avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'iuoire des Indes, ni l'or de la Thrace ; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux ieux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur auoir conlruit des Temples & des Autels, avec vn lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mène son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre, vn autre y porte vn gasteau ou de l'encens ; mais le pauvre qui n'a rien, en est quitte pour faire la reuerence. * Lors que la victime est couronnée, on considere bien attentiuement si elle n'a point quelque defect, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent ; puis on l'approche de l'Autel, & on l'esgorge en la presence du Dieu. Elle iette des cris mourans qui sont comme l'augure du sacrifice. Cependant, il est escrit sur la porte, Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglant, ouure l'estomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme vn autre Polypheme, en tire le cœur, puis arrose

* Ou, pour leur baiser la main.

de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine; La graisse monte au Ciel en vn globe de fumée, où elle se perd dans les nuës. Les Scythes mesprisant ce culte comme indigne de la Diuinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à respandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon auis, au prix de ce que font les Egyptiens; Car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes diuines; Iupiter, avec la teste d'un belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez scauoir ce que cela signifie, vous trouuerez des Prestres ralez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit *hors d'icy Prophanes*. Que les Dieux pour se sauuer des mains des Géans, se viarent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est escrit il y a plus de dix mille ans, dans le liure des ceremonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs, horsmis qu'ils les pleurent auant que de les esgorger, & les enuironnent en se frappant l'estomach. Quelques-vns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer apres qu'elles sont esgorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand Dieu, personne ne fait tant d'estat de sa cheuclure, eust-il la perruque de Nifus, qu'il ne la rase en signe de dueil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres de milieu du troupeau; mais on destine tousiours le plus beau à cet office. Ces choses-là, & autres semblables, se font tous les iours, & sont cruës du peuple ignorant;

rant; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES,

A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE IVPITER ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est vne raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

IVPITER, **Q**V'ON range ces sieges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & appelle les marchands à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera credit pour vn an, en donnant caution.

MERCURE. Voila bien des achetteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

IVPITER. Par la secte Italique; Fay descen-
dre

de ce venerable vieillard aux cheueux longs.

MERCURE. Là ho! Pythagore, descendez, & faites le tour de la place, pour vous monstrez au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy vne vie celeste & diuine; qui l'achettera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Vniuers, & reuiure apres sa mort?

VN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCURE. l'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique, la Magie, la science des Prodiges; Tu vois vn Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Pourquoi non?

LE MARCHAND. D'où es-tu?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu estudié?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du pais.

LE MARCHAND. Si ie t'achette que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. Ie ne t'apprendray rien; mais ie te feray souuenir de ce que tu-as sceu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prennons qu'elle soit desia nette; comment l'instruiras-tu?

PYTAGORE. Par le silence; Tu feras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de

Crépus, le veux estre homme & non pas statue :
Mais encore, que feras-tu après ce long silence ?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie,
& la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il faille
estre Violon, auant que d'estre Philosophe ! Et après
cela, que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay desia.

PYTAGORE. Comment contes-tu ?

LE MARCHAND. Vn, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois
quatre, c'est dix, le triangle parfait, * & nostre
serment,

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*,
ie n'ay iamais rien oüi de plus merueilleux, ni de
plus diuin !

PYTAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a
quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu,
leur forme, leurs qualitez, & leur mouuement.

LE MARCHAND. Comment ! l'air & le feu
ont vne forme ?

PYTAGORE. Ouy, & tres-visible; car s'ils
n'auoient point de forme, ils ne se pourroient mou-
uoir. Après tu sçauras que Dieu est vn nombre, &
vne harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'estranges
choses !

PYTAGORE. Bien plus; tu-és autre que tu ne
parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? ie ne suis pas
celuy qui te parle ?

PYTAGORE. Tu-és le mesme à cette heure,
mais tu-as esté vn autre iadis, & passeras à l'auç-
nir

* C'est que 1, 2, 3, 4. sont dix.

niren d'autres personnes, par vne reuolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen, immortel. Mais c'est assez de ces choses, dequoy vis-tu ?

PYTAGORE. Je ne mangerien qui ait vie; mais ie mange de tout le reste, hormis des feues.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de feues ?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de diuin; Premièrement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu-en prens vne verte & que tu luy ostes la costte; D'ailleurs, estant cuites & exposées à la Lune vn certain nombre de nuits, elles se changent en sang; Mais, ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Athenes pour eslire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains; mais deshaille-toy; car ie te veux voir tout nud. Grands Dieux! il a vne cuisse d'or; ce n'est pas vn homme, mais vn Dieu: Il faut que ie l'achette à quelque prix que ce soit, combien en veut-on ?

MERCURE. Deux cens cinquante liures.

LE MARCHAND. Je les donne.

IUPITER. Escry son nom, & de quel país il est.

MERCURE. C'est vn Italien, des enuirons de Croton & de Tarente; * mais il n'est pas seul, il sont plus de trois cens qui l'ont achetté en commun.

IUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en vn autre.

LES SECTES DES

MERCURE. icy, Diogene: Voicy vne vie
masle & courageuse, vne vie libre; qui l'achet-
tera?

VN MARCHAND. Tout beau, Sergent, on
ne vend point vn homme libre: Ne crains-tu
point qu'on te fasse vn procès criminel dans l'A-
reopage?

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le
vende; car en quelque estat qu'il soit, il est tou-
jours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire
d'un si malôtru animal, * si l'on n'en fait vn fos-
soyeur, on vn porteur d'eau.

MERCURE. Non, mais vn portier; car il aboye
comme vn chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il? & que
sçait-il faire?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me mor-
de: car il grince les dents, & me regarde de tra-
uers: Vois-tu, comme il fronce le sourcil & com-
me il leue le baston.

MERCURE. Ne crains point, il est appri-
uoisé.

LE MARCHAND. De quel pais és-tu, mon
amy?

DIOGENE. De tout pais.

LE MARCHAND. Comment cela?

DIOGENE. Je suis citoyen de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Quel est ton but?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc com-
me luy la peau de lion? car ton baston te peut
seruir

* C'est qu'il portoit vn meschant manteau tout ra-
petassé, avec vn baston & vne besace.

seruir de massüë ?

DIOGENE. Ce meschant manteau me sert de peau de lion, & ie fais la guerre comme luy à des monstres qu'on nomme les passions, afin d'en purger l'Vniuers.

LE MARCHAND. C'est vn beau dessein, mais quelle est ta profession ?

DIOGENE. Ie suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maistre Heraut ; si ie t'achette que m'apprendras-tu ?

DIOGENE. Ie t'arracheray à tes delices, & t'enfermeray avec la paureté ; En suite, ie te feray suër, traouiller, coucher sur la dure, & manger de tout : Que si tu-as de l'argent, tu le ietteras, si tu m'en crois, dans la riuere. Du reste, tu ne te spucieras ni de parens ni de patrie, & tout ce qu'on en dit te passera pour vne fable. Après, quittant la maison de ton pere tu habiteras quelque vieille mesure, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy, vn tonneau. Ta besace sera tout ton reuenu ; Elle sera tousiours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nicque aux richesses, & disputeras de la felicité avec Iupiter. Que si l'on te fouëtte, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, auoir la peau d'vne huistre à l'escaille, ou d'vne tortuë.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouuer à redire à tout ; car c'est le moyen de se faire admirer. Auoir la parole rude, le ton de mesme, le
visage

visage renfrongné, la mine barbare; enfin, toute la façon farouche & sauvage; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité; viure dans les lieux les plus fréquentez, comme s'il n'y auoit personne; & estre tout seul parmy la foule. Choisir tousiours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuyes de viure, avec vn grain d'arsenic, tu t'enuoieras en l'autre monde. Voila la beatitude que ie te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIogene. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ni de liures ni de preceptes: D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriuer à la gloire; car tu deviendras en moins de rien tres-celèbre, fusses-tu moins qu'un Sauetier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & ie ne sçay quel mestier tu ferois bien si ce n'est celuy de Battelier ou de Harangere, où l'on est accoustumé à dire & à receuoir des injures. Toutefois si l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; aussi bien nous tardeoit-il d'en estre deffait; car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde

IUPITER. Qu'on en crie vn autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

IUPITER. Aristippe, cet illustre desbauché.

MERCURE. Voicy vn morceau friand & delicat, qui l'achettera? Qui veut mener vne vie douce & oisue, parmy les plaisirs & la bonne chere qu'il achette ce beau mignon.

VN MARCHAND. Qu'il s'auance, & qu'il nous

nous die ce qu'il sçait faire ; s'il m'accommode, ie l'achetteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas ; car il est yure, & auroit peine à te répondre : Voy comme il chancelle & comme il begaye ?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut ? Dieux ! quelle cassolette ! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raison à table, & à danfer apres boire, c'est le fait de quelque riche desbauché ; car il entend la fausse & le ragoust ; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Athenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faisoient grand estat.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine.

MERCURE. Ne se foucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondé pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plustost ces deux contraires ; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, descendez ; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux ! quelle antipathie ! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire ; Qu'as-tu à rire, mon amy ?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites

faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy ! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines ?

DEMOCRITE. Ouy ; car il n'est rien de solide, tout est vanité ; l'homme n'est qu'un concours d'atomes, & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravaçant : Mais quelle impudence ? Ne cessera-t-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer ?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait déplorable ; rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à vne vicissitude perpetuelle. Le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance ; sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'auenir m'épouuante, ie veux dire la fin du monde, & l'embasement de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

HERACLITE. Vn enfant qui iolie aux osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que ie ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'auoir, & ne se souciera de toy.

HERA-

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 207

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achettiez, ou que vous ne m'achettiez point.

LE MARCHAND. L'un est un fou gaillard, l'autre un fou melancolique; ie ne veux ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

IUPITER. Appelle cet eloquent Athenien.

MERCURE. icy, Socrate, descendez; Voicy vne vie sage & reglée; qui l'achettera?

LE MARCHAND. Que sçais-tu faire?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'és pas mon fait; car i'ay besoin d'un precepteur pour mon fils; & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant; car ie ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela est un peu sujet à caution.

SOCRATE. Je te le iure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux!

SOCRATE. Quoy! le Chien ne te semble pas un Dieu? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbere dans les enfers, & Anubis en Egypte; sans parler du Chien celeste?

LE MARCHAND. Tu as raison, ie n'y pensois pas; mais encore quelle est ta doctrine?

SOCRATE. l'ay formé vne Republique en idée, & me gouverne selon ses loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une?

SOCRATE. Premièrement, les femmes y
sont

sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deuiendront les loix contre l'adultere ?

SOCRATE. Ce ne sont que des chansons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel est ton sentiment ?

SOCRATE. Que leur baiser soit la recompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voila vne belle recompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes ?

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires eternels de tout ce qui est au monde ; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

SOCRATE. Nulle part ; * car s'ils estoient quelque part ils ne seroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires eternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu-és aueugle des yeux de l'esprit ; mais moy ie voy des idées de toutes choses, & toy & moy inuisibles : En vn mot, ie voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puisque tu-és si clairuoyant : Il faut que ie t'achette. Combien me coustera-t-il ?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier iour.

MER.

* C'est que les natures vniuerselles, comme l'Homme, le Chien, &c. ne subsistent point separément, & en se singularisant se destruisent, c'est à dire perdent leur vniuersalité.

MERCURE. Ton nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne heure.

IUPITER. Vn autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut: Voicy le disciple * de ce grand rieur, & de ce grand desbauché, * si non qu'il est vn peu plus impie que tous deux ensemble; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

VN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voila; mais que ie sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien; ie luy acheteray des figures.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

IUPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheueux courts.

MERCURE. Tu-as raison; car toute la place l'attend. Icy Chryssippe. Voicy vne vertu consommée, ou plustost la Vertu meisme; Le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

VN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, eloquent, beau, iuste; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous mestiers?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne feras-tu point fasché de seruir?

CHRYSIPPE. Non; car cela n'est pas en nostre pouuoir; & ce qui n'est pas en nostre pouuoir, est

O

in-

* Democrite.

* Aristipe.

indifferent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPPE. Quoy! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPPE. C'est que tu n'as pas la faculté comprehenſive, & que tu n'es pas accoustumé à nos termes; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas ſeulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Appren-moy ce que cela ſignifie; car ces mots m'estonnent.

CHRYSIPPE. Rien n'empêche que tu ne le ſçaches; ſi quelqu'un venoit à eſtre bleſſé à vne iambe, dont il fuſt deſia eſtropié, la premiere bleſſure ſeroit vn accident, & la ſeconde vn accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande ſubtilité! mais ne ſçais-tu rien dauantage?

CHRYSIPPE. Je ſçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils?

CHRYSIPPE. Des ſyllogiſmes.

LE MARCHAND. Il faut que ce ſoit vn ouvrage fort ſubtil?

CHRYSIPPE. Voicy quel il eſt; As-tu vn fils?

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPPE. Si vn crocodile l'auoit pris, & qu'il euſt promis de le rendre, pourueu qu'on luy puſt dire ce qu'il a reſolu d'en faire, Que reſpondrois-tu?

LE MARCHAND. Je ne ſçay. Reſpon pour moy, iete prie, de peur qu'il ne le deuore.

CHRYSIPPE. Ne crains rien; ie t'apprendray d'autres choſes bien plus ſubtiles, & de plus fins argu-

argumens, comme *le Moissonneur, le Dominant, l'Electra, & le Masqué.*

LE MARCHAND. Quelle est cette Electra?

CHRYSIPPE. La fille d'Agamemnon si celebre, qui sçait en mesme temps vne chose, & ne la sçait pas: Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present, est Oreste. Pour le Masqué il est tout à fait incomprehensible. Respon-moy: Tu connois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPPE. Si ie te le presentois masqué, que respondrois-tu?

LE MARCHAND. Que ie ne le connois point.

CHRYSIPPE. Tu connois donc ton pere, & tu ne le connois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le demasque ie le connoistray: Mais encore, quel est le but d'une Science si admirable; Et lors que tu y seras arriué, comment viuras-tu?

CHRYSIPPE. Selon Nature; Mais il faut bien trauailler auparauant, & s'vser les yeux sur de vieux manuscrits tout griffonnez; lire de gros commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Auec tout cela, on ne sçauroit estre sage sans s'estre purgé le cerueau trois fois auec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux; mais d'estre vn passe vsurier comme tu-es, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a vne vertu consommée?

CHRYSIPPE. Oüy; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy

luy de tirer des consequences, & que l'interrest est vne consequence du principal. Par la mesme raison, il peut tirer l'interrest de l'interrest, comme d'une consequence on en tire vne autre; Et cela se prouue par ce Syllogisme hypothetique, si le premier luy appartient, aussi fait le second. Or le premier luy appartient, Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse; Que le sage peut faire profit de tout, & mesme de la Vertu?

CHRYSIPPE. Tu l'entens; mais ce n'est pas à cause de moy que ie le prens, c'est à cause de mon disciple; Car comme il est plus honneste de donner que de receuoir, ie ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maistre le donneur en l'instruisant?

CHRYSIPPE. Tu fais le railleur, mais prend garde que ie ne te perce à iour d'une demonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en arriuera-t-il?

CHRYSIPPE. Honte, silence, confusion; car si ie veux presentement, ie te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; es-tu vn Perféc.

CHRYSIPPE. Voicy comment, La pierre est vn corps?

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPPE. Vn animal est vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPPE. Tu-es animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPPE.

CHRYSIPPE. Ergo tu-és pierre ?

LE MARCHAND. Nullement ; mais ie te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est animal, Tu-és animal, Ergo tu n'és pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois desia à sentir du froid aux jambes, & auois peur d'estre petrifié comme Niobé ; Cela fera cause que ie t'achetteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent escus.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es tu seul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les Banquiers y on part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur* ; * car ils sont forts & robustes.

IUPITER. Ne t'amuse point ; Publies-en vn autre.

MERCURE. Là ho ! Peripateticien, descendez ; Voicy le beau, le riche, le sçauant, le doux, le sage, le moderé ; en vn mot, conuenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

VN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achettes souuientoy de distinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois fortes de biens, ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coustera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop; car il semble auoir de l'argent caché, & tu ne te sçauois trop hafter de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit vn moucheron; iusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer; quelle est l'ame des huïstres, & mille autres curiositez,

LE MARCHAND. Dieux! qu'il est subtil.

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme est vn animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ni rire, ni bastir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voila vn sçauoir admirable, & sur tout, bien necessaire! Tien, voila ton argent.

IUPITER. Que reste-t-il?

MERCURE. Le Sceptique. Descendez, Pyrrhon, il se faut hafter; car la presse s'escoule. Qui veut celuy-cy?

VN MARCHAND. Moy: Mais dy auparauant, que sçais-tu, Pyrrhon?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien?

PYRRHON. Parce que ie ne sçay pas seulement s'il a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas?

PYRRHON. Ie ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux! la plaisante incertitude! Et que veulent dire ces balances?

PYR-

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ; & après auoir bien pesé & considéré tout, ie trouue que ie ne sçay rien.

VN MARCHAND. Es-tu aussi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien avec ordre ?

PYRRHON. Tout ; horsmis que ie ne poursuis point vn fugitif. *

LE MARCHAND. Pourquoi ?

PYRRHON. Parce que ie ne sçauois apprehender. *

LE MARCHAND. Ie le croy ; car tu-és assez pesant ; mais encore quel est le but de ton sçauoir ?

PYRRHON. Ne voir, ni n'ouïr, ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aueugle !

PYRRHON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre en rien different d'vn vermisseau.

LE MARCHAND. Tu merites que l'on t'achete pour ta rareté, comme vne piece de cabinet ; Combien en veut-on ?

MERCURE. Vingt-cinq francs.

LE MARCHAND. Les viola. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'és-tu pas à moy ?

PYRRHON. Ie ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray, l'argent est compté, & la marchandise liurée.

PYRRHON. Ie ne me determine point, & tiens toujours la balance égale.

O 4

L E

* La Verité qui s'ensuit.

* Il iouë sur le mot d'apprehender, qui signifie conceuoir & prendre, en termes de chicane.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut suivre; car ie t'ay achetté.

PYRRHON. Qui le sçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy?

LE MARCHAND. Ie te le feray tantost bien sçavoir en te faisant trauailler à coups de baston.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester: A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre estoife.

LE PESCHEVR, OV LA VENGEANCE.

DI A L O G V E

DE LVCIEN ET DES PHILOSOPHES.

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. **D**ONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, sur cét imposteur: Prenons garde qu'il ne nous eschappe; Boute Platon, Boute Chryssippe; Choquons tous ensemble; Que le baston & la beface s'arment d'un commun accord contre leur
com-

commun ennemy; car il n'a espargné personne. Qu'est-ce Aristippe, tu languis? Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite, serue à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le baston en œuure, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, meschant, tu ne nous eschapperas pas. On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu-as offensez? De quelle mort le ferons-nous mourir? mais ce n'est pas assez d'une mort, il faut qu'il en souffre plusieurs, pour reparation de son crime; autrement la Iustice qui proportionne la peine au delict, ne seroit pas satisfaitte.

PLATON. Je suis d'auis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, après l'auoir bien fouëtté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPEDOCLE. Il le faut ietter tout vif dans la fournaise du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plustost en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Messieurs! ie vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy; Il n'y a point de societé entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suiuez plustost le conseil d'Homere: Prenez la rançon du captif, & le laissez aller.

PLATON. Tu as beau dire; tu ne nous eschapperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, i'auray recours à Euripide: *Ne rejette point les prieres de*

miserable, qui implore vostre assistance.

PLATON. Mais il dit en vn autre endroit, Que celuy qui a fait le mal, se doit resoudre à le soustrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LYCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'eschapper, dites moy pour le moins ce que i'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, meschant, apres nous auoir vendus cōme esclaves; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui affranchissons les autres! Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, apres auoir obtenu de Pluton vu iour de respit pour te venir persecuter. Il n'est pas iusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LYCIEN. Je commence à reprendre haleine; car ie suis assure que vous ne me ferez point de mal pourueu que vous me vouliez escouter. Iettez ces pierres que vous auez amassées, ou les gardez plustost pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajolles en vain pour essayer de te sauuer. Il faut que tu vestes vn pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LYCIEN. Moy, Messieurs? Ha! ne traitez pas si mal vostre bien-facteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a iamais ouï parler d'vne si grande insolence? à la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez, pour nous auoir vendus à l'encan.

LYCIEN. Quelle apparence y a-t-il que ie vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que

ie sçais & ce que ie vaux, puis-que c'est dans vos liures que i'ay puisé ma doctrine, & dans ce diuin parterre que i'ay cueilly les fleurs dont ie suis paré. Il faudroit que ie fusse plus brutal que ces barbares * qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, apres auoir appris d'eux l'art de chanter, & celuy de tirer de l'arc. *

PLATON. C'est-la vn trait de ta Rhetorique; car on dit que tu-és grand Orateur. Mais tu-és d'autant plus coupable, que tu te fers de nos armes contre nous-mesmes, & que tu iettes des pierres dans vn iardin où tu-as cueilly des fleurs.

LVCIEEN. Je n'eusse iamais creû que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'oüir, & faites qu'on iuge nostre procès par les formes de la Iustice. Conuenons du Iuge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'vn ou l'autre, ou tous ensemble, & ie respondray à tous les chefs de vostre accusation, & acquiesceray au iugement quel qu'il puisse estre. Que si ie gagne ma cause, ie ne veux point d'autre recompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner à vn imposteur le moyen d'eschapper, nous voulons bien te permettre de te deffendre, pourueu que ce soit deuant vn Iuge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

LVCIEEN. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Iuge & partie tout ensemble; car c'est elle que tu as offensée en nostre personne.

LVCIEEN. J'ay tant de confiance en la bon-

* *Thamyris & Euryte.*

té

* *Ou, de lancer le iauelot.*

té de ma cause, que ie ne craindrois pas de prendre pour iuges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs, nous ne pouuons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car si nous le condamnons sans loüir, nous ouurons vne large porte à la calomnie, & ie ne sçauois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu-as raison; Allons trouuer la Philosophie, & luy demander iustice.

LVCIEEN. Courage, Messieurs, voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. Mais où est-elle? car ie ne vous cele point qu'il a long-temps que ie la cherche inutilement. J'ay bien trouué des gens qui se vantoient de sçauoir le lieu où elle se retire, & qui s'offroient de m'y mener; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçauoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, ou l'on disoit qu'elle estoit, & i'en voyois sortir des Personnages fort venerables; Mais en entrant ie n'ay trouué au lieu d'elle qu'une courtisane plastrée & fardée, qui taschoit de cacher son affeterie sous vne feinte negligence; mais ses actions la faisoient assez reconnoistre. & démentoient ses paroles; car elle aimoit les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'estat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connuë de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pœcile. La vois-tu qui vient avec vne façon douce & modeste? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche lentement.

LUCIEN. I'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance; mais nous la reconnoissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas que vous estes venus icy? qui est cet homme que vous traînez? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin?

PLATON. Non, mais vn monstre, qui n'est pas digne de viure, pour s'estre attaqué à toy que tout l'Vniuers respecte, & nous auoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions; Ne voyez-vous pas que ie souffre tous les iours que la Comedie me deschire en plein Theatre; car comme les vens allument vn flambeau au lieu de l'esteindre, les faux rapports redoublent l'esclat de la vertu, & font briller dauantage sa lumiere. Comment estes-vous deuenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celui-cy?

PLATON. La Renommée nous a apporté iusqu'aux enfers, l'affront que celui-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir venger cette iniure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr; Que respons-tu à cela, mon amy?

L V-

LUCIEN. Que i'ay eu bien de la peine, ditaine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Iuge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de descouvrir la verite, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajolles maintenant, detestable, apres l'auoir venduë au plus offrant pour deux carolus.

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sçauras tantost, apres nous auoir ouïs; Allons seulement à l'Arcopage; ou plustost à la forteresse, pour descouvrir de plus haut ce qui se passe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pœcile, mes compagnes, ie reuiendray bien-tost vous trouuer.

LUCIEN. Qui sont-elles?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si robuste, c'est la Vertu, la Science marche deuant, suiuite de la Verité.

LUCIEN. Où est la Verité? ie ne la voy point.

LA PHILOSOPHIE. C'est celle-là qui se cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle est nuë & sans ornement; mais regarde de ce costé-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la descouure à toute peine. Mais pourquoy ne les mènes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete? outre qu'il est difficile fais elles de nous bien iuger, & que ie veux prendre la verité pour mon Advocat.

LA PHILOSOPHIE. Suiuez-moy, mes cheres sœurs; car vous avez quelque interest à la cause.

LA VERITE. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que ie sçais ce qui en est , & que ie ne me mesle plus des choses du monde.

LUCIEN. Mais tu-és necessaire à la iustification d'un innocent.

LA VERITE. Que la Liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au iugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle, & que la Raison demeure.

LUCIEN. Nous en auons besoin aussi ; car nous auons affaire à des gens qu'il est difficile de conuaincre, parce qu'ils trouuent tousiours quelque eschapatoire.

LA VERITE. Qu'elle vienne donc, & amene avec soy la Demonstration. Suiuez-moy toutes, puis-que vous estes necessaires au iugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre aduersaire se veut seruir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sçauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhesiade, fils d'Alethion, & d'Eleuxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son país ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate ; Quoy ! tu t'en estonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourueu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray ; mais quelle est

est ta profession? car il est besoin de le sçavoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'imposture. *

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn mestier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien; car ie suis desia en danger pour ce sujet, & comme i'aime la simplicité & la verité, autant que ie hai le mensonge & l'arrogance, ie trouue bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles; c'est pourquoy elles ne doiuent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne; mais il est vray que i'abhorre les meschans autant que i'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que la Prestresse range les sieges, tandis que nous entrerons pour faire nostre priere.

LUCIEN. Ie te prie, grande Deesse, comme tu descouures tout du haut de ton Temple, de m'aider à descourir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu-en vois tous les iours qui se parjurent, il est temps que tu les chasties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité, donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celui des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis, commençons; Que les Philosophes choisissent quel'vn pour porter la parole, car ils ne sçauroient parler tous ensemble; Et quand il aura acheué, l'accusé parlera à son tour.

LES

* C'est à peu près ce que son nom signifie.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy Platon à nous deffendre, car tu-as l'esprit sublime; & les raisons fortes & pressantes; accompagnées de delicatesse & des autres graces de ton pais. Rassemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis & tes enuieux,* car celui-cy est pire que tous les autres. Deploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique, & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere, avec ces interrogations frequentes & agreables. Dy, si tu veux, que Iupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour vñe si grande accusation; prenez plustost Diogene, ou quelqu'autre Philosophe accoustumé à dire des iniures; car il n'est pas tant question icy d'élegance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'accusateur, puis-que c'est moy, aussi bien, qu'il a traitté le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous, mais d'vn affront qui nous est fait en commun; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de sçauoir si nous sommes tels que celui-cy nous a depeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'iniure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, ie n'oubliera y rien qui serue à nostre deffense, & ne trahira y point nostre cause. Que si la Philosophie mesme, comme elle est d'vne nature douce & paisible,

P

* *Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias.*

ble, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie feray voir à ce galand, que ie ne porte pas en vain vn baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas dauantage, Voila l'eau versée,* & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Iuges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Iuges de tes parties ?

LUCIEN. Non ; cela ne seruira qu'à faire esclater dauantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Le te trouue bien genereux ; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIogene. Ie ne m'amuseray point à descrire icy les auantages de la Philosophie, ni à représenter les seruices que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges superflües, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour vne si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mespris & à la haine publique ; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par la l'approbation du peuple, qui n'aime rien tant que la médifance, & qui est bien-aise de voir deschirer la reputation des plus Grands hom-

* *Costume ancienne d'horloges d'eau.*

hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas vn si grand crime de railler vn particulier, en vn iour de rejouissance,* où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute vne compagnie d'honnestes gens comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'ineuectiues contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait iamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraier ses disciples, & se sert du Dialogue nostre fauory contre nous-mesmes, ayant corrompu iusqu'à Menippe l'vn de mes sectateurs, pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire vn chastiment exemplaire, si nous ne voulons deuenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, après auoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulierement qu'il a liuré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, ie ne sçay ce qu'il pourra dire, d'auoir ainsi profané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez; & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'aduenir on ne nous mesprisé, & qu'aucun ne soit si osé de rien entreprendre de semblable.

* Feste de Bacchus.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogene; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se deffendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui se faisoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce, dont i'ay pourtant si peu de honte que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela seruira à l'esclaircissement de la verité, & fera voir qu'à sont ceux que i'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma response a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dés que i'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criaileries du barreau, avec les autres vices de la chicane, ie la quittay promptement, pour me ietter entre les bras de la Philosophie comme en vn port salutaire; Car elle meine vne vie tranquille esloignée du trouble & de la discorde, & ses preceptes sont tres-saints, pourueu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que i'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle mesme, que pour la gloire & le profit, & se contentoient d'auoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en auoir l'effet; I'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pûs souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un asne couuert de la peau d'un lion voulust passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me faisoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs defauts, & accuser de leurs vices ces

Grands

Grands hommes, dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on auoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne ſçauoit plus de quelle façon ils auoient veſcu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulos donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous diſtinguer de ces infames; mais vous ne le pouuez ſouffrir, & me traînez en Juſtice pour ce ſujet. Dites-moy, Meſſieurs, ſi ie voyois quelque vn qui reuelast les myſteres, ſerois- ie impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les intendans des ieux ſont ſouïetter ſouuent en leur preſence les Acteurs qui repreſentent mal Iupiter, Minerue, ou Neptune, ſans que ces Dieux trouuent mauuais qu'on châtie ceux qui ne ioïent pas bien leurs perſonnages? Car de faire mal celuy d'un meſſager ou d'un eſclau, il n'y a pas grand danger; mais il n'eſt pas pardonnable de deſhonorer vn Heros ou vn Dieu par des geſtes laſcifs & des contenanceſ deſhonneſtes: Ce qu'il y a de plus eſtrange, c'eſt qu'il y en a qui ſemblent n'apprendre vos maximes, que pour viure tout au contraire; car ils ne ceſſent de crier, qu'il faut meſpriſer la gloire & les richeſſes, viure ſans paſſion, n'eſtimer Bien que ce qui eſt honneſte; & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'euſeignent que pour de l'argent, ſont plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des lievres, plus flatteurs que des ſinges, plus laſcifs que des moineaux, & plus larrons que des chouëttes. Ils ſont rire tout le monde, lors qu'on les voit parmi la foule, à la ſuite des Grands, & ſe preſſer à leur porte ou à leur table, où ils ſont inſupportables meſme aux Courtiſans, par leurs lâches flatteries; & contraints par la force

du vin, font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & possède tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se faschent quand on les refuse, qui est vne chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font vn grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se ioüent ensemble, mais si quelqu'un vient à ietter vn os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autrefois vn Roy d'Egypte apprit à des singes à danser, à quoy ils réussirent admirablement, parce que cét animal ayne à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, iusques à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire, s'auisa de ietter des noix dans la salle où ils dansoient; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruerent dessus pelle-messe, sans auoir esgard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublièrent le personnage qu'ils representoient, pour ioüer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont ie parle; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mi-

ne

ne & l'apparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous cōtrefaisoiēt bien ; mais ils en font plus esloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voila ce que i'auois à dire pour ma deffensē ; & ie prens à témoin la Verité, si i'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesmē.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes compagnes ?

LA VERITE. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie le baïsois la veuē de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que i'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeints, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'est arriué la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes disciples ?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-fauteurs, puis-qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conseruer l'estime que nous auons acquise durant nostre vie. Nous auons fait iustement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens qui passoiēt par leur pais, de leur iouër quelque Tragedie, qu'ils leur representerent leurs propres mal-heurs. Qu'il raille desormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'auouērons plustost que de le contredire.

DIogene. Pour moy, ie luy en sçay bon gré ; & non seulement ie me repens de ce que i'ay dit contre luy ; mais ie veux estre son amy à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Ie le declare absous tout d'vne voix, & le reputē pour mien.

LVCIE. Il reste encore quelque chose à faire après ma iustification, c'est de chastier les im-

steurs ; car ie veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix ! escoutez ; Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se defendre, en presence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se presentent ; car ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne descouvre leurs defauts ; outre qu'ils sont respandus à cette-heure par la ville pour chercher quelque lippée franche ; mais ie sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun vne piece d'argent & vn pain ; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroist vn cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourueu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes ; mais celui qui remportera le prix de la dispute, aura pour recompense vn talent. Grands Dieux ! comme ils accourent en foule, & se pressent de tous costez pour entrer. On diroit d'vn essain d'abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & be-faces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule : mais certes il y deuroit auoir quelque signe pour les reconnoistre ; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoy qu'ils la prattiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre

dre vne autrefois; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plustost aux Peripateticiens, puis-qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela est, les Stoiciens sont preferables, parce qu'ils le sçauent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute; car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que le Stoiciens n'y fussent pas; car ils ne le cedent à personne en opiniastreté.

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes, que vous estes obligez de deffendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouons disputer contre les autres & contre nous-mesmes.

LA PHILOSOPHIE. Cassez de vous entrebattre; & vous autres Cyniques, quittez ce baston, ou ne vous en seruez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit, mais de discerner les bons & les mauuais Philosophes, pour recompenser les vns & punir les autres. Qu'est-ce là? ils s'escoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a iettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui est dedans; sans doute que ce sont des bri-

bribes, ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement; mais de l'argent, des dez, vn miroir & des parfums, avec vn petit coupeau de sacrifice.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela, il a la hardiesse de crier contre le luxe?

LUCIEN. Voila comme ils sont faits presque tous; mais comment ferons-nous pour faire connoître les meschans? C'est à la Verité à y trauailler, pour empescher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE. Puis que tu tesmoignes tant de passion pour moy, pren avec toy la Railon, & allez ensemble faire vne reueuë generale. Vous amenez tous les Philosophes dans le Prytanée, ou l'on couronnera les vns, & l'on marquera les autres au front d'vn fer chaud, qui porte la marque ou d'vn renard ou d'vn finge.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit; mais pour les reconnoître, il les faudroit esprouer non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits; mais à la gloire, aux plaisirs, & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixemēt, sans estre esblouis de leur esclat, seront declarez legitimes, & les autres iettez en bas comme des bastards.

LUCIEN. Mais comment les pourrons-nous attraper? Je suis d'auis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pescheur a consacrée à la Deesse, & nous mettrons au bout vn peu d'or ou quelq; friandise pour les surprendre.

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne? Il la iette du costé de la ville, * a-t-il enuie de

* C'est vn quartier d'Athenes qu'on met dans la forteresse.

de pescher des pierres dans le Pelagisque?

LVC IEN. Taisez-vous, que vous n'espouantiez le gibier. Je voy venir vne grande dorade; mais non, c'est vn chat de mer, qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre fauorables; le voila qui baaille apres l'hameçon, il sent l'or, il le fuit, il l'auale, il est pris; Tirons-le en haut; Que le Syllogisme nous ayde; Je le tiens. Grands Dieux! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de sa gueule; Quoy! il l'a defia aualé? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il est de ton viurier.

DI O G E N E. Je le renie pour mien.

LVC IEN. Combien penses-tu qu'il vaille? il se plaignoit hier que nous l'auions liuré pour deux carolus.

DI O G E N E. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejettons-le, & essayons d'en auoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LVC IEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celui-cy, large & plat? C'est vn Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy! maraut; tu donnes sur l'or?

LVC IEN. Que veux tu qu'on en fasse?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre; il ne vaut pas mieux que luy.

DI O G E N E. Peschons encore.

LVC IEN. J'en voy approcher vn tout rayé d'or qui court à la proye; mais il a descouuert l'hameçon, il tourne queuë, Toutefois, le voila qui reuient,
tant

tant il est gourmand. Il mord; il est pris.

DIogene. De quelle espece est-il?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

DIogene. Pen voy plusieurs qui yont en foule; prenons vn filet; car ils sont difficiles à atraper, & picquent de tous costez; mais ce sera assez d'en prendre vn, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestes. * Iette la ligne, mais garny-la de plomb par en-bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

LUCIEN. Grands Dieux! comme ils s'entrebattent pour la prendre, les vns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voila vn de pris; Dy-nous qui tu-és? Je suis plaisant d'interroger vn poisson qui est muet, il le faut demander à Chryssippe; car il y a de l'or en son nom.*

CHRYSIPPE. Il est trop gourmand, ie ne le connois point.

LUCIEN. Tu-as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous estrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez, aussi bien nostre amorce est trop precieuse, pour la hazarder dauantage, & le prouerbe ne veut pas qu'on pesche avec vn hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renuoyons les Philosophes, puis que voila tantost le jour escoulé; cependant la Raison & Parrhesiade feront la reueuë que i'ay dit.

L v

* Il raille des espines de la Philosophie Stoique.

* C'est que Chryson en Grec signifie or.

LUCIEN. Allons ; mais où irons nous premierement ? sera-ce à l'Academie , ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée ?

LA RAISON. Il n'importe ; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OV LE PAS-
SAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON,
ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est vne raillerie des Tyrans, & de leurs Vices.

CARON. **C**LOTHON, tout est prest, la sentine est vidée, le mast dressé, les voiles tendues, les rames attachées, il n'y a plus qu'à leuer l'anchre ; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'auons rien gagné ; quoy que nous deussions auoir desia fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que ie n'ay iamais haste ; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur
qui.

238 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

qui a oublié de reuenir. Te croy qu'il a beü de l'eau du fleuue d'oubly, ou qu'il s'amuse à lutter en quelque lieu, ou à iouier des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi vn de ses mestiers. Apres cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empesché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Iupiter.

CARON. C'est mal vser d'vn bien qui est en commun, nous n'auons pas accoustumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais ie voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son saoul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est vn prisonnier qui se sauue; & quand il faut reuenir, c'est le Diable, on ne le scauroit r'auoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse deuant luy ainsi qu'vn troupeau de moutons; mais il me semble que j'en voy vn qui est lié, & vn autre qui se creue de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors de haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a fallu courir tout le iour apres ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que i'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qu'auoit-il ainsi à fuir?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde: il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette vne grande felicité.

CLO-

CLOTHON. Et pensoit-il pouuoir viure, ayant acheué sa fusée ?

MERCURE. S'il le pensoit ? Voy-tu ce galand homme, avec son baston & sa besace, ie croy que sans luy il en fût venu à bout ; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se debattre, & roidir les jambes pour s'empescher de auancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses ; mais ie sçay trop bien mon mestier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobbé de nous, tellemét qu'estant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouué vn mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de trauers ; Ne sçauois-tu, m'a-t-il dit, t'empescher de dérober mesme les morts ? Sçay-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauoit, ni corrompre, ni surprendre ? Alors, tout confus, comme tu peux penser, ie me suis souenu de ce qui estoit arriué par le chemin, & retournant sur mes pas, i'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'accusions de paresse, sans considerer que le messager des Dieux doit auoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons nous à partir ? Est-ce que nous n'auons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu-as raison, embarque, tandis que ie prendray mon registre, & me mettant à la descente, ie demanderay à chacun son nom, son village, & sa maison. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans, qui n'ont rien à me répondre, comme
ie

Je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila vne belle marchandise, & bien capable de nous enrichir! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert? Le voudrois bien sçauoir pourquoy ils sont venus au monde, pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tsy-toy? Que veux-tu apres cela, Clothon? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillards? Charge-les, aussi-bien ne sçauoient-ils marcher; & ie ne les veux point interroger, car ie n'ay que faire de sçauoir ce qui s'est fait, il y a cent ans. La ho! bonnes gens? Ils ne respondent rien: le pense qu'ils sont foudrs de vieillesse.

MERCURE. Ils ressemblent à ces fruits qui sont tout flestris & ridez, pour auoir esté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs; Améne en suite les blessez. Qui est-ce qui vous a ainsi accoustrez, mes amis? Mais i'auray plustost fait de le regarder sur mon liure: Il en deuoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en vn combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTHON. Et ces sept amoureux qui se sont tuéz par desespoir, avec le Philosophe Théagene pour vne Courtisane de Megare?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretüez pour regner, y sont-ils? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand?

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTHON.

CLOTHON. Améné en suite les pandus & les roüez, avec ces seize, qui ont esté tuéz par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups; Veux-tu aussi les femmes?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés: Mais où est ce Philosophe Cynique, qui deuoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde?

VN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'auois-je fait pour me laisser si long-temps en vie? Ma fusée n'estoit-elle pas encore acheuée? Car i'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouuoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'auions laissé en vie pour instruire les autres, & les guerir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

VN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celui-cy ne soit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eschappe, & qu'il ne t'esmeue à compassion par ses prieres, & par ses larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien; le suis vne mau-piteuse, avec qu'il n'y a rien à gagner; Mais qui est-il?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que ie puisse retourner en vie pour quelques heures, ie reuiendray apres sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là-haut?

LE TYRAN. Acheuer mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'acheuera.

LE TYRAN. Que i'aïlle pour le moins dire à ma femme où i'ay caché mon tresor ?

CLOTHON. Il est desia trouué, Megacles s'en est faisi.

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que i'ay esparagné par mépris !

CLOTHON. Luy-mesme, il viura encore quarante ans, & iouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de liurer ce que i'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir apres auoir esgorgé ses enfans en sa presence ?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps de le posséder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute vn mot à l'oreille, ie te donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car ie voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Atten pour le moins que i'aye acheué de dompter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour grauer sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON. Ce n'est pas là l'ouurage d'vn iour, il te faudroit plus de vingt années.

LE TYRAN. Ie te donneray caution du retour. Veux-tu au lieu de moy mon fauory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'estoit-ce pas luy, meschant, que tu souhai-

tois

tois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde ?

CLOTHON. Il sera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheue de redoubler mon supplice, & me dis le reste de ce qui arriuera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets espousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté ?

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille, on la conte desia entre les Concubines du nouveau Prince : D'ailleurs on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en opprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas vn de mes amis qui entreprenne ma deffense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures ?

CLOTHON. Et auois-tu des amis ? mais as-tu iamais donné sujet à quelqu'un de l'estre ? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte, ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on ay-moit, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prosperité, lors que ie tombois malade : Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie ; Ils ne iuroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu beus hier chez Hippias ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit vn
 Q 2 peu

344 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

peu amer? ie m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Vne chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de reuiure pour m'en venger. Comme i'auois la mort sur le bord des lèvres, vn de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'vne de mes concubines près de moy, la ietta par terre, & la deshonora à ma veuë, apres auoir fermé la porte sur luy. En suite, se tournant vers mon lit: Ha! meschant, dit-il, combien de fois m'as-tu battu iniustement? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'vn, & ma concubine fit la pleureuse. Que si ie les pouuois tenir?

CLOTHON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'vn assez hardy pour vouloir condamner vn Roy?

CLOTHON. Vn Roy non, mais bien vn mort: Tu auras tantost à faire à vn Iuge qui ne t'espargnera pas.

LE TYRAN. Que ie retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclau.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son baston, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, ie t'en charge, attache-le bien au mast du nauire, qu'il ne puisse eschapper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puis-que i'ay esté Roy.

LE CYNIQUE. Ie ne m'estonne pas que ton

vâlet t'ait mal-traitté, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, ie traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! vn Cynique aura la hardiesse de me brauer, vn coquin, que cent fois i'ay failly à faire pendre, parce qu'il se mesloit de contrôler mes actions?

CLOTHON. Qu'on l'attache pour punition où i'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne songe-t-on point à me passer, ou si l'on mesprise ma pauvreté?

CLOTHON. Qui es-tu?

MICYLE. Le Sauetier Micyle.

CLOTHON. Quoy? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre? Est-ce que tu estois las de viure.

MICYLE. Escoute, la plus venerable de toutes les Déesses: Iamais la promesse du Cyclope ne m'a pleû d'estre mangé le dernier, puis qu'en fin il faut estre mangé: D'ailleurs il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il viuoit dans la gloire & dans l'opulence, parmi les ieux, les plaisirs & la bonne chere, & a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choses sont si glüantes, que l'on ne s'en peut deffaire. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuuent empêcher de tourner la teste vers le monde, comme vn amant passionné vers sa maistresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arreste, ni thresors, ni grandeurs, ni voluptez, i'estois tousiours prest à partir, & ta soeur ne m'a pas plustost fait signe, que i'ay jetté là mon tranchet & mes sauates, pour accourir icy

pieds nuds , sans songer seulement à me descrasser ni à oster la poix de mes mains. Je marchois deuant, comme tu-as veu , & en arriuant , i'ay esté rauy de voir que nul n'est icy plus grand que son compaignon , & que ie ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par vn importun creancier. Au contraire, ie voy que les pauvres rient icy , & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu' il y a long-temps que ie te voy rire. Dy m'en le sujet ?

MICYLE. Je te le diray : Comme ie demeurois près du Tyran , & que ie contemplois de plus près sa gloire , il me paroïssoit comme vn Dieu , & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy , sans sa pourpre & son diadème , il m'a semblé ridicule ; & ie me suis ry de moy-mesme, d'avoir iugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par vne vaine pompe.* Quand ie considere aussi cet v surier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu' il est mort sans avoir iouï de ses richesses , & les a laissées en proye à vn ieune desbauché , qui s'en donne par les iouës : Je ne puis m'empescher de rire, sur tout , lors qu' il me souvient comme ie l'ay veu passe & deffait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoït ses escus; Mais que ne partons nous , reseruant cét entretien pour le passage?

CLOTHON. Monte, que l'on tire l'ancre.

CARON. Où veux-tu aller ? que tout est plein,
at-

* Il y a au Grec, par le sang des buistres qui seruoient à teindre sa Pourpre.

atten à passer vne autre fois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Mal-heureux que ie suis, ils partent sans moy! ie les fuiuray à la nage; aussi bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs ie n'ay pas dequoy payer le battelier.

CLOTHON. Arreste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Approchons-nous plustost pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette?

MERCURE. Sur les espauls de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison. Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité, Caron, ie n'ay rien pour te donner; car ie n'ay apporté que mon baston & ma besace, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourueu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'un mauuaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous desennuyer?

CARON. Ie le veux. Si-tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maison! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richesses!

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux tu que i'y fasse : Je n'y rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coustume.

MICYLE. Ah ! mes vieux fouliers ? Je ne vous verray plus ! Je ne seray plus tout le jour à me morfondre dans vne rue, exposé à toutes les iniures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin iusques au soir ! Qui est-ce qui heritera de ma poix & de mes aefnes ? Mais ie suis las de crier, nous voila tantost à bord.

CARON. Cà que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que ie tire, si ie n'ay rien ? A peine scay-je de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est ronde ou carée.

CARON. O ! l'heureuse iournée, & le grand gain que nous auons fait ! Encore ay-je peur que celui-cy n'amène la coustume de ne rien payer : Descendez viste, que i'aille passer les aefnes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tuëz pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons, mes amis, marchez devant ; si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurite ! Où est maintenant le beau Paris ? On ne scauroit discerner icy la brune d'auec la blonde ; car tout y est de mesme couleur, & ie ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

MICYLE. l'en suis content, donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ? * il me semble que cecy a beaucoup de rapport.

LE CYNIQUE. Tu-as raison ; en voicy vne qui s'auance la torche au poin, avec vn regard furieux ; Sans doute c'est quelqu'vne des Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fay-les approcher ; & toy, Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy bas que là haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cause soit appellée la premiere, car ie veux accuser ce Tyran, & mon tesmoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme i'ay vescu.

RHADAMANTE. Qui és-tu ?

LE CYNIQUE. Vn Philosophe Cynique.

RHADAMANTE. Auance-toy ; Crie, Mercure, si quelqu'vn a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle, deshaille-toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Je n'en voy que trois ou quatre, encore à demy effacées : mais voila quelque marque de brullure ; on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechez

Q 5

que

* C'est qu'on y representoit Cerés de la forse.

que i'ay faits auant que d'auoir embrassé la Philosophie : mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as vûé d'excellens remedes, car il n'y paroist presque plus : V& dans les champs Elysées, iouir du repos des bien-heureux : Mais qu'on appelle auparauant la cause de ce Tyran, puis-qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voila desia deshabillé.

RHADAMANTE. Qui és-tu ?

MICYLE. Le Sautier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas mesme les marques de brulure de ce Philosophe, va-t-en avec luy ; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés fils de Lacydas, où és-tu ? c'est à toy qu'on en veut : Il tourne la teste de l'autre costé, & ne fait pas semblant de nous entendre : Tisiphone, traîne-le par les cheueux. Que l'accusateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands discours pour le conuaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches ; Toutefois, si tu veux pour la forme, ie diray vne partie de ce qu'il a fait. Ie ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour paruenir à l'Empire, ni auant que d'y estre paruenue ; Mais apres qu'il s'en fut rendu maistre, avec vne bande de voleurs & d'assassins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs despoüilles, s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles, enleuoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement
de

de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à vn si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en son midy, que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté, il a inuenté de nouveaux supplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas espargné ses propres amis, les vns à cause de leur vertu, les autres pour auoir leur bien. Qu'on les appelle, ils tesmoigneront contre luy; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que respons-tu à cela?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables; mais ce qu'il a dit des voluptez, est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres tesmoins que la lampe qui a éclairé ses desbauches, & le liêt où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Liêt de Megapentés, approchez!

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre presence?

LE LIËT. Toutes les saletez imaginables, que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de iour me sont inconnuës; mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'esteindre pour ne les point voir; car il a souillé cent façons ma lumiere.

RHADAMANTE. C'est assez; Qu'on le deshabille. Dieux! il est tout couuert de vices: Quel supplice trouuerons-nous assez grand pour le punir?

LE CYNIQUE. J'en sçay vn dont personne ne s'est encore auisé,

172 DE CEVX QUI ENTRENT

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boiue point de l'eau du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi?

LE CYNIQUE. Parce que le souuenir de ses crimes luy sera vn bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'attache près de Tantale, & que la consideration de sa felicité passée serue encore à le tourmenter.

DE CEVX QUI ENTRENT
AV SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez, qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Lettres.

LE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands, quand mesme on y entreroit comme amy, si l'on peut appeller amitié vne si dure seruitude. Car ie sçay vn partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'auoir esprouué moy-mesme; mais pour l'auoir appris de ceux qui auoient passé par cette esprouue, dôt les vns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient desliurez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur desliurance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour auoir sondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les escoutois donc attentiuement, comme on fait ceux qu'on voit

Voit eschapper du naufrage, conter, la teste rase dans les temples, la fureur des vagues esmuës, la rage des vens, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelos, lors que le gouuernail emporté, le mast rompu, les voiles deschirées, ostent toute esperance de salut ; & là-dessus l'apparition fauorable des estoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme vn Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus desmesler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord ; mais que le calme fut bien-tost suiuy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur navigation, iusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre vn escueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauuerent à peine tout-nuds, apres auoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que ie deuinois aisément, & que ie te veux représenter avec le reste, parce que ie te vois bruster d'enuie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé vn iour sur ce discours, dans vne compagnie où nous estions, l'vn de ceux qui estoient presens ayant commencé à louer cette condition, comme la plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustât rien, on estoit logé magnifiquement, traîné en carosse, aymé des plus grands de Rome ; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour vn grand seruite : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empescher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en auertir, ie te veux représenter vne partie des maux qui

qui sont attachez à cette profession, & de descouvrir les filets qui sont tendus ious ces fleurs. Après, tu t'y ietteras si tu veux à corps perdu, sans que ie m'en soucie beaucoup, puis-que ie me seray acquitté de mon deuoir, & auray deschargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands pour estre à leurs gages, puis-que les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doiuent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela ie ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouuer mauuais, si ce n'est vn crime de dire la verité trop librement, puis-que ce n'est pas moy qui suis cause de leur mal-heur, mais eux-mesmes. Ie ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ni les autres ames lâches qui ne scauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles : car outre qu'ils ne sont pas dignes d'vn meilleur traitement, ils ne m'escouteroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne croiroient pas receuoir vn affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que i'escris, afin de les affranchirs'il se peut. Pour cela, i'examineray toutes les raisons qui les peuuent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni necessaires, afin de leur oster toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la pauureté, comme le pire de tous les maux, pour lequel euitier on peut tout faire, & tout souffrir. C'est pour-
quoy

quoy ils ont tousiours à la bouche le mot de Theognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Poëtes & les plus lasches esprits ont vû inuenter contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouuoient par à mettre à couuert de la necessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher vn azile pour se deffendre contre vn si puissant ennemy : mais le remede est pire que le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la paureté dure tousiours, & la cruelle necessité de seruir, parce qu'on despense chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur seruice, encore souuent ne suffit-il pas. L'autre raison est, qu'ils n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en auoient d'autre ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contrains de subir le joug de la seruitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne trauaillent pas plus que les artisans pour l'auoir ; Car ce seroit le comble de la felicité, de pouuoir viure à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouuera veritable, puis qu'il leur naist tous les iours de nouueaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de resister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent ; il suffira presentement de monstrier, que ce n'est pas-là la veritable cause du mal : mais l'esclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veuë, & les esbloüit. Ils croyent que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne possederont iamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir de choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur

leur vie. Car comme les Dames adroites qui sentent que l'amour s'esteint par la iouissance, entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent tousiours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands recompensent le plus tard qu'ils peuuent ceux qui les seruent, pour faire durer leur seruitude. Or il est ridicule de tousiours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable: Car ie ne les blasmerois pas trop de traouiller pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieur qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Vlysse, charmez d'vne volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu près ce que font ceux qui voient leur seruitude du nom d'vne honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun auantage, & qu'il possedast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet veritable de leur esclauage, & le peu d'utilité qui leur en reuient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suër & traouiller auparauant; s'habiller au dessus de sa condition, & de la façon * qu'ils aiment le mieux, pour ne leur pas mettre deuant les yeux des objets qui leur soient desagreables; les suiure par tout, avec mille incom-

* *Ily a au Grec, de la couleur.*

incommoditez; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauuaise humeur de leurs valets, & les rebuffades de leurs portiers, à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela, Monsieur sera plusieurs iours sans vous regarder; Que si vous estes si heureux qu'après vn long-temps il vienne à ietter les yeux sur vous, & à s'abaïsser iusqu'à vous parler; alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de trauers; & vous prennent pour vn lourdaut, on pour vn faquin, qui n'a pas coustume de parler à des personnes de condition: car ce que vous appelez pudeur, vn Courtisan l'appelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blasmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de trauaux; non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour deuenir esclau; Si la Fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit fauorable, on vous reçoit à faire preuue de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez; car les Grands sont bien aises d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gesne, pour faire quelque chose de grand & d'acheué, de peur de tromper son attente, outre qu'estant rebuté vne fois, personne après cela ne vous voudroit plus receuoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur semble ne pas approuuer ce que vous avez fait, ou le louer foiblement, & l'escouter avec negligence. Mais vous estes tout transporté, lors qu'il souffrit & fait mine de l'en-

tendre avec plaisir. Considerez cependant, quel creue-cœur c'est à vn honneste-homme, qui est quelquefois desia sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoutez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre ieunesse; car vous ne manquez pas d'enuieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous trauese; Que le maistre vous gouste; Que sa femme y consente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous auez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouuerez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord vn valet assez bien fait vous conuier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes comme obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa seruitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à vn festin où vous deuez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre ses mesures, pour n'arriuer ni trop-tost ni trop tard; car l'un est inciui & l'autre importun. Le maistre, apres vous auoir bien

re-

receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, * pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y mettre apres plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maistre, pour remarquer si vous ne ietterez point quelques regards à la desrobée sur sa femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez vn peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour vn pedant qui n'avez pas accoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serue, ou auez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque inciuilité. Cependant, vous estes agité de cent diuerses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & auez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne; tantost vous benissez vostre fortune d'estre prest à iouir de cette felicité, & à faire des iours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les trauaux que vous auez pris pour y paruenir. Là dessus, on se met à boire des santez, & quelqu'vn prenant vn grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçauz que respondre, & passez pour vn sot ou pour vn pedant. Vous ne laissez pas de donner de la ialousie aux anciens seruiteurs

R 2

teurs

* Ou, quelqu'vn au lieu de luy.

teurs de la maison, qui voyent traiter avec tant de civilité vn nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre seruitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'estat pour sçauoir parler vne autre langue que la nostre. Attens, dit l'vn, cela ne durera pas long-temps, c'est vn balay neuf, qu'on iettera bientôt derriere la porte; Ie ne luy donne que quatre ou cinq iours, après quoy ie le verray aussi bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajouste, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & ronge ses viandes iusqu'aux os? On voit bien qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere; Ie croy qu'il n'auoit pas son faoul de pain. En vn mot, vous faites ce iour-là tout l'entresien de la famille, & c'est proprement vostre festin; car on n'y parle que de vous, & l'on se prepare desia à vous faire piece. D'autre costé, comme vous auez plus beu & mangé que de coutume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux creuer que de faire quelque action mal-seante. Cependant, comme le festin continué, & qu'il arriue tous iours mets sur mets, & spectacles sur spectacles; * car le maistre du logis est bien-aise d'estaler deuant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conuiez, & l'heure que vous auez iamais pensée à venir là, & voudriez à vn besoin, que le feu prist à la maison, où qu'il suruint quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que

VOUS

* *Costume ancien*

vous soyez contraint par bien-seance, de faire de temps en temps des acclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viandes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoutez à cela, le dégoût qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empeschent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vostre seruitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous avez pris vn siege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi: Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice; vous en devez vsfer de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour vne personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puisqu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretenement, quoy que ie sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand chose à vn homme de Lettres; ie vous prie de le dire franchement, & de mesnager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres despenfes à faire, comme vous voyez. le ne parle point des presens* que vous receurez icy, qui seroient pourtant assez considerables pour les mettre en ligne de compte, ni des faueurs que vous pouvez iustement attendre. Ces paroles démontent

* Estrennes, &c.

toutes vos esperances , & vous precipitent du faisse de la gloire où vous pensiez estre monté , dans l'abisme du neant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir, tant que flatté de l'esperoir d'une recompense incertaine , & de ce qu'il a dit entrant que tout estoit à vous , quoy que ce ne fust qu'un compliment ; vous luy respondes tout confus , que vous n'avez garde de luy rien prescrire , & que vous ne voulez que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainsi , & vous presse de le dire ; & sur vostre refus, prie un de ses amis de le faire, après luy avoir fait encore quelque preambule sur la grandeur & la necessité de sa despense. Alors ce galant-homme , nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour , commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enuiee , & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous estes trop heureux , pourveu que vous le sçachiez connoistre ; Qu'il sçait plusieurs tres-celebres personnes de Lettres qui donneroient beaucoup pour cela , bien-loin de demander quelque chose , à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là dessus il propose quelque leger appointemēt , particulierement si l'on a esgard à vostre esperance , & vous estes obligé de vous en contenter , pour ne point cōtester honteusement sur des gages cōme un valet ; outre qu'il n'est plus temps de reculer , & que vous estes pris. Vous passez donc sous le ioug , qui est assez doux d'abord ; car on ne vous veut pas desesperer , & l'on n'est pas encore las de vous , tant qu'on a quelq; respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vostre connoissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admire des sots qui vous voyent entrer libremēt

dans

dans le ballustre , quoy que vous soyez bien-tost las
 de cet honneur , & que vous ne sçachiez pas ce
 qu'on peut tant admirer dans vostre condition.
 Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces pe-
 tits applaudissemens, & de iuger de vostre bon-heur
 par l'opinion d'autrui. Vous aydez mesme à vous
 tromper, & vous flattez d'esperance que vostre for-
 tune augmentera tous les iours, encore que tout le
 contraire arrive, & que vous reconnoissiez à la fin
 ce que i'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en
 imagination, & tous vos maux en effet. Vous de-
 manderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce
 qu'il y peut auoir de si insupportable en cette condi-
 tion? Premièrement, il faut renoncer à toute la
 gloire de vos Ancestres si vous en auez quelqu'une,
 & conter ce iour-là pour le dernier de vostre liberté,
 & le premier de vostre seruitude. Ne vous offenez
 pas du mot, puis que vous souffrez bien la chose, &
 tenez pour assurez que vos seruices ne seront pas
 encore si agreables que ceux des autres, parce que
 vous vous y prendrez de mauuaise grace, n'y
 estant pas accoustume. Cependant, le souuenir de
 vostre liberté vous reuiendra dans l'esprit, & vous
 fera regimber quelquefois, & porter plus impa-
 tiemment vostre esclauage. Si ce n'est que vous ne
 croyiez pas estre esclau pour n'estre pas né en
 Bithynie, & n'auoir pas esté vendu à son de trompe
 sur la place publique. Car il n'en estoit point besoin
 puis que vous vous estes vendu vous-mesme,
 & auez couru toute la ville pour chercher vn
 maistre. Ajoutez à cela, qu'il faut tendre la main
 de temps en temps parmy les autres valets, pour
 receuoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais
 dites-moy, miserable; car ie dois parler ainsi à vn

homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas ; si vous auez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne cririez-vous pas contre la Fortune ? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la seruitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à tesmoin les Dieux & les hommes, pour monstrier que vous estes né libre ? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à vn âge où vous deuriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclau. Que sont deuenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à vn si haut prix ? Vous la rendez esclau elle-mesme, avec la Vertu & la Sageffe, & n'auetz point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à begayer vne langue estrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les iours avec vne foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vostre saoul, quand il leur plaist, & de louer ce qui ne vous plaist pas, puis vous leuer le lendemain dès le point du iour, au son d'vne cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crottez du soir.* Estiez-vous reduit à vne si grande necessité, que d'estre contraint pour viure, de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous auez esté esbloui de l'esclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine ? Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance, & comme vn singe attaché à vn billot, vous seruez de iouët aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout vostre saoul de figues ? Où sont tous ces beaux discours de Sageffe & de Vertu ? vous les auez mis en publy, aussi bien que vostre patrie & vostre

race.

* On, nos iambes.

face. Encore seroit-ce peu, si vostre seruitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fût pas jointe à l'infamie. Mais considerons vn peu, si vos travaux sont supportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premièrement, la passion que ce Seigneur auoit tesmoignée d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une passion feinte; car comme dit le Prouerbe, *Qu'a de commus l'asne avec la Lyre?* Dentez-vous qu'il se soit iamais rompu la teste pour descourir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene? Qui auroit banny du cœur des Grands l'auarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la mollesse & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu auoir vn Philosophie à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçauant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suiure par tout, sans te donner vn seul moment de relasche. Quelquefois il t'entretient par la rue, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantasia, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te fait courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suiure, iusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul, & prens vn liure à la main, que tu lis debout, faute de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû, ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur la minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le

mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place vn nouveau venu, selon la coustume des Grands qui mesprisent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en vn coin pour estre tesmoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie: Car tu ne bois plus du mesme vin, ni ne manges des mesmes viandes, mais on seruira au haut bout le gibier & la venaison, & deuant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à vn autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu-és de la maison. Que s'il y a quelque morceau delicat, n'atten pas que l'on t'en serue, si tu n'és bien des amis de celuy qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Promethée fit à Iupiter. N'est-ce pas encore vne chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mespris des viandes où vous n'oseriez toucher, & auallent le vin delicieux tandis que vous ne beuvez que du ginguet; Encore n'en auez-vous pas tout vostre saoul; car souuent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en recompense, ils vous seruent tousiours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoustez à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Macquereau ou d'un Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous auoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçaez pas seulement faire vn bon conte, & estes mesme à charge,

lors

lors qu'on se veut resjouir. En vn mot, si vous voulez tenir vostre grauité, vous estes insupportable ; & si vous voulez faire le plaisant, vous deuenez ridicule, comme vn Comedien, qui voudroit faire rire dans vn personnage de Tragedie. Vous en venez donc iusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à vn besoin Astrologue ou Magicien, à caüse de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au defaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet enuieux ou mescontent pour vous perdre, & vous accuser de ne trouuer pas que le page de Madame chante bien,*ou iouë bien de la lyre, qui est vn crime irremissible. Il faut donc, en despit que vous en ayez vous respandre en louanges excessiues & affectées, & crier avec vn gosier sec comme les grenouilles des champs. Car on attend tousiours de vous quelque flatterie délicate, qui tesmoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que ie trouue de plus estrange, c'est de vous voir ainsi à ieun, couronné & parfumé comme ces sepulcres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre costé, quād le maistre de la maison est vn peu ialoux, vous n'estes pas en seureté, si vous n'estes tout à fait desagreable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'un coup de fiesche tout en beuuant. Car les Grands ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouuez dormir, vous faites reflection là dessus, vous dites

* Ou, dans le.

en vous-mesme. Misérable que ie suis, quelle félicité ay-je quittée pour me plonger dans vn gouffre de mal-heurs? Que sont deuenues toutes ces belles esperances dont i'entretenois ma resuerie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la seruitude, & pour le repos, ie trouue le tracas & le tumulte. Quand viuray-je pour moy, apres auoir tant vescu pour autruy? On me traîne par tout emmuselé comme vn Ours, & ie fers de iouët à tout le monde, & de supplicc à moy-mesme. Là dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, apres s'estre graissé les iointures, afin de les auoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparauant, vous mine peu à peu, & entraîne apres soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tascher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relacher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vostre deuoir; de sorte que vous deuenez à la fin passe & transi comme vn mort. Voila les maux de la ville. Que s'il faut aller à la campagne, se font de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouue souuent que vous venez des derniers, ou à cause du mauuais temps, ou pour auoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arriuant à l'hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le cõseur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur liët, encõre est-ce par vne grace particuliere. Ie te veux conter, à ce propos, ce qui auint à vn Philosophe Stoïque * qui demouroit chez vne Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux champs, le fit asscoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblage est out

* *The smopolis.*

estoit ridiculed'vn Muguet & d'vn Philosophe; Et il les faisoit beau voir tous deux à vne portiere, l'vn avec sa mine graue, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à vn besoin eust porté vne coëffe pour se garder du hasle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eust empesché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carrosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arriuaist quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe Stoique il estoit deuenu Philosophe Cynique, & il fallot boire la raillerie de peur de l'accroistre en se deffendant, & se faire moquer de foy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir vn Philosophe desia sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras vn petit chien qui passoit la teste par l'ouuerture de son manteau, & s'amusoit à lescher sa barbe où il estoit resté quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit mesme quelque fois sur luy, & que la pauure beste fit ses petits dans son manteau. Voila les affrons que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grands, où l'on les accoustume peu à peu à tout souffrir. L'en ay veu vn qu'on obligea de declamer en pleine table pour diuertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, * mais au vin; Toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se messe d'escrire en prose ou en vers, ce vous est vn nou-

* Il a esgard à la coustume ancienne des horologes d'eau, dont on se seruoit dans le barreau.

nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouvrages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de Solecismes, & prendre les fautes pour des figures de Rhetorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyran, qu'il enuoyoit aux Carrieres, * lors qu'ils ne le louoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des enuieux, ou pour des traistres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagreables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font les sçauantes; & veulent auoir des Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles disoent. Car s'il arriue alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y respondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait vn lettre d'amour. Que si elles vous font quelq; miserable present aux estrennes, il faudra pour action de graces leur faire vn Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore vne douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra tesmoigner d'en auoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne seront-ils pas contens. Ajoustez à cela que pour estre payé de ses appointemens qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Thresorier & à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arriue de les demander, vous estes insupportable. Cependât, vous

* C'estoit comme les Galères parmy nous.

ne receuez rien que vous ne le deuez long-temps auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apocaire, si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de mal-heur, vous estes exposé à l'envie & à la mesdisance : Car comme le maistre comence à se lasser de vous, qui vieillissez, & deuez un peu pesant, il voudroit en estre desia deffait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque recompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre & pour vous faire chasser mesme en plein nuit, & alors de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelque autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçauiez ; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune ; joint que vous estes desja sur l'âge, & ressemblez à ces vieux cheuaux usez de trauail, dont la peau même ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se iustifier, fust-ce esluy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres ; outre que la pluspart ne pouuant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'auoir quelques secrets deffendus, & l'on croit facilement les mesmes defauts de ceux qui ont la même flatterie & la même lâcheté Ajoutez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne réueliez les secrets de sa famille, côme chez les Grands il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos trauaux que la Gourmandise qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous déuorera, lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour
ache-

acheuer le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, ie voudrois pouuoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur defaut ie tafcheray de m'en acquiter. Figure-toy la Fortune sur vn thrône élevé, enuironné de rochers & de précipices, & à l'entour vne infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils sont esblouis de son esclat & de ses lumieres. L'Esperance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Seruitude; & derriere, le Trauail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les auoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traísne en bas, nuds, honteux & despoüillez, tenant d'vne main vn licou, & de l'autre courant leur honte, suiuis du Repentir qui les liure au Desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Considere si tu veux suiure leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souuien-toy du Sage, qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes cause nous-mesmes.*

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

C'est vne Apologie pour soy-mefme, sur ce qu'ayans pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelque autre semblable, il semble auoir contreuenu à ses maximes.

Lya long-temps que ie confidere, illustre Sablinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au seruite de l'Empereur, après auoir tant crié contre ceux qui entrent au seruite des Grands. Car ie m' imagine que tu ne t'és pû empescher de rire, & de dire ainsi en toy-mefme : Quoy ! apres auoir tant blâmé la seruitude, s'y ietter volontairement ! A-t-il perdu la memoire ou le iugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien esbloui de l'esclat de l'or, pour prendre des chaines à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'auis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voila à peu près ce que tu-as dit, à quoy tu ajouteras peut-estre vn conseil d'amy. Tu sçais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il ya long-temps, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien escrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des defauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empescher les gens

S

de

de Lettres de tomber en vn endroit assez glissant, & dans vn piège capable d'attraper les plus habiles. Mais puis-que tu-y és tombé toy-mesme, songe à supprimer de bonne heure ton Ouurage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau de fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, * d'auoir esté toy-mesme l'instrumét de ton malheur. Car pour te dire la verité, ie ne voy point de couleux pour te deffendre, & ie te trouue bien empesché de respondre à ceux qui diront, Que tu parles comme vn Celar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'és libre qu'en paroles, mais que tu-és esclaué en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouurage que tu-as leu, & que tu t'és paré des plumes d'autruy, comme la corneille d'Esöpe; ou que tu-as fait comme ce Legislatteur des Crotoniates, qui après auoir fait des loix sanglantes contre l'adultère, fut trouué couché avec sa belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoy qu'on voulast changer son supplice en vn exil, & qu'il eut l'amour pour excuse, qui est vne passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après auoir descrié le seruice des Grands, tu y entres en ta vieillesse, & és d'autant moins excusable que ta seruitude est volontaire & plus eclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'vne Tragedie, *Je bais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la representation des personnages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des facquins; ou au Singe de Cleopatre,

* Bellérophon porta les lettres qui contenoient qu'on le fist mourir.

* Salathe.

patre, qui après auoir dansé avec applaudissement au son de la fluste en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy ietta. Ainsi ayant voulu faire le Legislateur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'auois gousté la Philosophie que du bout des levres. Tu portes donc iustement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en seruitude, après auoir insulté si hautement aux malheureux que la pauureté contraint de seruir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit vn remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-mesme. Voila à peu près ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que ie responde, après auoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me iustifier; si non, ie te supplieray comme grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma defense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaist; ou si quittant cette defense, comme trop foible & trop commune, ie nieray que ce soit pour la recompense que ie me suis mis au seruice de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que i'auois de sa vertu. Mais i'ay peur, si ie dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouster la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la necessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que i'y suis cōtraint par la pauureté, dont les éguillons sont

si poignans , que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se precipite pour les éuiter. Voila , à mon auis , ce qu'on peut dire en ma faueur ; Mais ne crains pas que i'employe de si foibles armes pour me deffendre. La Famine ne fera iamais si grande dans Argos qu'on y soit contraint d'aller cultiuer les deserts de l'Arabie , ni moy si mauuais Orateur que d'auoir recours à vne si lâche deffense. Prenons donc vne autre route , & considerons ensemble , s'il n'y a point quelque difference entre le seruice des Grands & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre : Car encore qu'il y ait par tout du seruice & de la recompense , la chose n'est pas semblable. L'vn est vn triste esclauage , l'autre vn commandement honorable , que l'on ne peut condamner sans blasmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Prouinces aussi bien que les Generaux d'Armée , qui reçoient comme moy des appointemens du Prince pour le seruice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diuerses sous pretexte qu'on se sert d'vn mesme terme pour les exprimer , ni mettre en mesme classe tous ceux qui tirent quelque recompense du Public pour leurs traux & leurs veilles, autrement on en viendroit iusqu'à s'attaquer à la personne mesme de l'Empereur , comme ie diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Lettres ; car encore qu'ils soient aux Grands comme nous sommes au Prince , & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur ; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si ie voulois donc releuer ma condition autant que tu la rauales, ie dirois, que bien loin de seruir, ie fais la charge du Prince en Egypte , & suis l'arbitre de la Prouince, en compo-

sant

fant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont i'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, ie ne reçoÿ pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont i'ay parlé, mais des gages tres-considerables. Ajoustez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge, ie pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais ie passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la recompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les louanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la recompense des ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement, si i'auois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'auoir contreuenü à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre seruice à son Prince & à son pais? Aioustez à cela, qui ie ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques resueurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit vtile aux autres & à soy-mesme, sans estre vn inutile faix de la terre, comme dit Homere. I'ay choisi donc vn employ qui eust quelque

proportion à ma capacité, & à l'estude que i'auois faite toute ma vie, & où ie puis dire que i'auois acquis quelque reputation. Et veritablement ie ne croy pas que tu me puiffes condamner, veu que tu sçais ce que ie faisois en Gaule lors que tu y arriuas en visitant les Prouinces de l'Occident; & comme i'ay tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & receuois de grandes recompenses de mon trauail. Ie t'ay escrit cecy au milieu de mes occupations, pour me iustifier auprès de toy, à cause de l'estime que ie fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippoclides ne se soucie point, comme dit le Prouerbe.

Il y a icy vn traité, sur ce que Lucien s'estoit mespris en saluant quelqu'vn, & auoit dit le matin ce qu'on a coustume de dire le soir, comme qui diroit bon soir ou Adieu, pour bon iour, ou Dieu vous gard; Mais il ne se peut traduire à cause de diuerses allegations, qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à nostre façon.

HERMOTIME, OV DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes,
& monstre que toute leur felicité n'est qu'une
chimere, & que personne n'y est parvenu.*

DIALOGUE

DE LYCINVS ET D'HERMOTIME.

LYCINVS. **A** Te voir aller si viste, Hermo-
time, avec ton liure sous le
bras, tu vas sans doute chez ton
Philosophe; Car tu remuës les levres & fais des ges-
tes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-
ce point que tu repasses dans ton esprit quelque
question espineuse ou quelque argument captieux,
pour n'estre pas mesme inutile pendant le chemin,
& faire tousiours quelque progrès dans la Vertu?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois à la
leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous
est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie
est courte, & l'art long & difficile. Que si cela est vray
dans la Medicine, il l'est à plus forte raison dans la
Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, &
où il ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de
l'homme.

LYCINVS. C'est vne chose de grand prix, Her-
motime; mais tu ne dois pas, à mon auis, en estre fort
elloigné,

esloigné, si l'on en peut iuger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les escoles, & à transcrire des leçons, toujours courbé sur vn liure avec vn visage passé & deffait, & ne reposant pas meme durant la nuit. Car ie croy que tu ne resues à autre chose en dormant, ce qui me fait iuger, comme j'ay dit, que tu n'és pas bien loin du but, si tu n'y és desia arriué.

HERMOTIME. Ie ne fais que commencer, Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en vn lieu fort haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par vn sentier rude & espineux.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingt années ?

HERMOTIME. Ie ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINVS. Mais qui a bien commencé, comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouillage; si bien qu'on peut dire que tu-és desia vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flattes, Lycinus, ie n'auance guere, parce que la montée est aspre, & difficile, & que ie n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINVS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enleuer iusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Iupiter; car y a long-temps qu'il est au sommet ?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois desia atteint; mais comme ie veux m'éleuer, ma nature basse & terrestre me remeine contre bas.

LYCINVS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre iamais de veuë son objet, pour
s'ani-

s'animer dauantage, sur tout ayant vn si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y arriuer ? sera-ce apres les prochains mysteres, ou du moins apres la grande feste de Minerue ?

HERMOTIME. Tu prens vn terme bien court, Lycinus.

LYCINVS. Quoy donc ! à la premiere Olympiade ?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souuerain bien.

LYCINVS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouuoir paruenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres ioudroient leurs forces, ils n'en viendroient iamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les vns sont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper, se sont lassez aussi-tost ; Quelques-vns estant montez iusqu'au milieu, sont retombez en bas par leur pesanteur naturelle ; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carriere, iouissent après d'vne souueraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont esleuez au dessus d'eux.

LYCINVS. Grands Dieux ! Hermotime, comme tu nous rauales ? tu nous fais plus petits que des Pygmées ; Il semble que tu triomphes desia dans

le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fusse assez heureux pour arriuer à la Beatitude où i' aspire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINVS. Ne sçauois-tu iuger à peu près le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans.....

LYCINVS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINVS. Je le croy; mais as-tu lettres de viure iusques-là, desia vieux & cassé comme tu-és? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle? ou si ton Docteur est Prophete, aussi bien que Philosophe, pour t'asseurer que tu arriueras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur vn peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux que nous puissions viure vn moment dans la felicité.

LYCINVS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de trauaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là, veu que tu n'y as iamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maistre, qui le sçait.

LYCINVS. Et que dit-il encore? la Beatitude est-ce vn thresor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'vn Philosophe!

LYCINVS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HER-

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance ; avec vne Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut despoiller, comme fit Hercule sur le mont Oeta de sa despoille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la diuinité, toute pure & sans meslange, après auoir esté purifiée par le feu. Ainsi espuré par la Philosophie, & despoillé de tout ce qu'on auoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y iouir d'une felicité eternelle, sans se soucier des choses du monde ; non plus que de la bouë, & mesprisant ceux qui les estiment.

LYCINVS. Par Hercule Oetéen, Hermotime, tu-as de hauts sentimens de la Vertu ! Mais dy-moy, ceux qui y sont arriuez ne descendent-ils iamais du sommet où elle habite, pour conuerser icy bas parmi les hommes, ou s'ils demeurent tousiours perchez là haut, sans se soucier du reste ?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez ; car ils sont affranchis de la tyrannie des passions.

LYCINVS. S'il m'estoit permis de dire la verité ; Mais ie ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces Grands hommes.

HERMOTIME. Pourquoi ? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINVS. Avec toute ta permission, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINVS. Tandis que tu-as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire ; Mais lors que tu-as dit que les
Phi-

Philosophes ne se soucioyent plus des choses du monde, & estoient affranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? ie me suis souuenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux; Veux-tu que ie te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoi non?

LYCINVS. C'est ton maistre, qui est si haut esleué dans la Vertu, & dans vne vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINVS. Tu connois ce jeune estranger aux cheueux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINVS. Luy-mesme; Pour ne l'auoir pas payé à point nommé, il l'a pris ou collet, & l'a traîné en Iustice; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon, ie croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye-t-il pas aussi?

LYCINVS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a despouille sur le mont Oeta tout ce qu'il auoit de terrestre, d'en venir à cette extremité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouuer du pain.

LYCINVS. Et que ne les entraisne-t-il apres soy là haut, pour iouir ensemble de la Beatitude?

HERMOTIME. Adieu, Ie n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINVS. Demeure, il y a congé aujour-d'huy, si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HER-

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINVS. C'est que ton Philosophe * fit hier la desbauche chez vn de ses amis, qui celebroit le iour de la naissance de sa fille, & après auoir bien beu & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Euthydème, qui soustenoit opiniastrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria iusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il auoit trop mangé pour vn vieillard. Il se mit donc au liét au retour, après auoir ferré les viandes qu'il auoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en auoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après auoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINVS. Ton maistre; quoy que ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a ietté à la teste vne couppe grande comme celle de Nestor, dans laquelle il faisoit raison, & luy a fait vn grand abre-noir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniastrés.

LYCINVS. Il est vray; car pourquoy irriter vn sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant vn si grand verre à la main: Mais puis-que tu es de loisir, Hermotime, ie te conjure de me dire, qui t'a meü d'embrasser la Philosophie; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres.

LYCINVS. Tu me flattes. Ce seroit beaucoup

* *Eucrate.*

li

si en l'espace de vingt années ie pouvois arriuer ou tu és. Mais à quel âge as-tu commencé?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celuy que tu-as.

LYCINVS. Il est vray; si bien^e que tu n'as qu'à me donner des preceptes; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez?

HERMOTIME. Pourquoi non? dés à present, si tu-as quelque doute, tu n'as qu'à le proposer; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINVS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom; s'il n'y a qu'un chemin pour arriuer à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs?

HERMOTIME. Plusieurs; car il y a diuerses Sectes.

LYCINVS. Et disent-elles toutes la mesme chose?

HERMOTIME. Nullement; elles sont toutes contraires.

LYCINVS. Mais la Verité ce me semble est vne

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Comment as-tu donc fait pour la trouuer, & descouuir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouuoient esgarer. Apollon t'a-t-il seruy de guide comme il fit autrefois à Cherephon? car il a coustume de respondre à chacun ce qui luy est propre.

HERMOTIME. Ie ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINVS. Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation, ou que tu as pensé pouoir bien choisir tout seul? Car il n'est pas question de sçauoir ce que tu-és maintenant, sage à demy, ou tout

tout à fait; mais ce que tu estois alors, c'est à dire vn ignorant comme moy.

HERMOTIME. l'ay creu estre assez habile pour cela.

LYCINVS. Mais comment as-tu fait pour decouvrir la verité qui est si cachée? enseigne-moy ton secret, afin que i'en puisse faire autant.

HERMOTIME. l'ay fuiuy l'opinion commune.

LYCINVS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçauoir qui en auoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & auares; les Platoniciens vains & glorieux; les Pythagoriciens superstitieux; les Cyniques sales & effrontez; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu masle & solide, & qui soient seuls sages, riches, iustes, & tout ce qui leur plaist.

LYCINVS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mesmes? car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Iuges en leur propre cause.

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINVS. Qui? le Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINVS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la verité; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Iuge en des choses où il ne connoist rien?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Iuge, mais moy-mesme; car voyant la grauité & la modestie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur conte-

contenance, i'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniastreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions désormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux resueur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour m'esprouuer, & voir si ie seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que ce sont les statues qu'on iuge par l'exterieur, & selon les diuerses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias; mais s'il falloit iuger des Philosophes par là, que feroit vn pauvre aueugle qui ne connoist rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'auons pas affaire à des aueugles.

LYCINVS. Non; mais il est question de trouver vne marque certaine, indubitable, & qui soit commune à tous, par où l'on puisse discerner le pre-
texte & l'apparence, d'avec la verité. Toutefois puis-que tu le veux, Que les aueugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur deût seruir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils iuger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas vne chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en euidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Ie te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ou-
urage de Vulcain, Les Poëtes disent que ce Dieu,
Neptune

Neptune, & Minerue, eurent vn iour contestation entr'eux touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit vn taureau, Minerue vne maison, & Vulcain vn homme. Lors qu'ils furent deuant Momus qu'ils auoient pris pour iuge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouurages des autres, mais il blasma Vulcain de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aueugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'apperçois pas seulement les pensées & les desfeins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; j'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINVS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de perir comme les autres?

HERMOTIME. Rien ne t'agréera de tout ce que ie te diray.

LYCINVS. Ce n'est pas cela; mais tu ne veux rien dire qui m'agré. Toutefois puis que tu dissimules & que tu m'enuies ce bon-heur, de crainte peut-estre que ie ne deuienne plus habile que toy; ie tascheray de trouuer tout seul la verité, & de faire le choix le plus iuste & le plus équitable qui me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content; car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre sceu.

LYCINVS. Ne te mocque point de moy, si mon inuention est vn peu grossiere, puis-que tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit vne ville dont les habitans sont parfaitement heureux, & comme ton maistre, doués de force, de justice, de sagesse, de temperance, en vn mot semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni enuie, ni rancune.

ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les divisions parmy les hommes, en est banny ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui font les pestes de la société humaine ; de sorte qu'on y meine vne vie heureuse & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'une si divine République, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puisse venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne se soucier ni de femme, ni d'enfans, ni de patrie ; mais essayer par vn genereux effort de les entraîner apres nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plustost le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay ouï autrefois vn vieillard discourir de ce pais-là, & me conuier à le fuiure, avec promesse de m'y faire receuoir pour Citoyen ; mais ie ne le voulus pas croire, ou par ieunesse, ou par ignorance, dont ie ne suis pas à me repentir ; car ie serois pour le moins desia aux faux-bourgs. Il disoit, entre'autres choses, s'il m'en souuient bien, que tous les habitans de cette ville estoient estrangers, & qu'il n'y auoit point de naturel du pais ; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourveu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouuoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carrière ; car si tost qu'on est arriué, on est égal tous les autres.

HER-

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriuer.

LYCINVS. I'ay le mesme desir, Hermotime, & il n'y a rien que ie ne fisse pour cela; mais comme elle est inuisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hesiodé, on a besoin d'un bon guide pour la trouuer, de peur de s'esgarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçauoir, & qui promettent d'y mener; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les vns vous conduisent par des lieux agreables, où vous trouuez du frais & de l'ombre; les autres par des deserts & des rochers, où vous estes bruslé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie neantmoins, que son chemin est le meilleur, & meine droit à la felicité; quoy qu'ils aboutissent à des lieux tout differens: Et quelque route que vous teniez, vous trouuez tousiours à l'entrée vn homme de bonne mine qui vous tend les bras, & vous conuie d'y entrer; disant que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous esgarent. C'est ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diversité de chemins; car on ne sçait lequel suiure.

HERMOTIME. Ie te veux tirer de doute, Lycinus; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINVS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celui qui suit Platon, dit que le sien est le meilleur; l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme; tu en diras autant des Stoïques; chacun louë celui qu'il a suiuy, mais ie ne puis sçauoir qui a raison. Ie voy bien qu'ils sont tous arriuez quelq; part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que ie ne sçay point; & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe,

ou à Athenes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut auoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'auenture, & de remettre au hazard vne chose d'où dépend nostre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est vne fois embarqué dans vn Vaisseau, on est contraint de suiure sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouueras point de meilleurs guides, ni de plus assurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suiure la piste de Zenon & de Chryssippe, pour arriuer à Corinthe.

LYCINVS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas vn, ce qui est plus seur, iusqu'à ce qu'on ait decouuert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, ie suiue le vostre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas sujet de me dire, Que t'auons-nous fait Lycinus pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre prejudice le party d'un nouveau venu? * Que leur respondray-je, à ton auis? sera-ce assez de dire, J'ay crû Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cét Hermotime, & ne sçauent qui il est, mais qu'il ne falloit pas ainsi ajouster foy à vn homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçauoit-il pas trop bien; ni condamner toutes les autres, sans auoir examiné leur doctrine. Que les Legislatours veulent qu'on entende les deux parties, auant que de prononcer sur leur different, & quand on ne le fait pas, la Sentence est nulle, & il est permis

d'en

* Zenon.

d'en appeller. Si quelque Ethiopien, aiousteront-ils, n'estant iamais fort de son pais, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne sçait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans auoir esprouué les autres, & de faire vn regle generale pour tous les hommes, sans estre iamais fort de l'Ethiopia.

HERMOTIME. Mais pour auoir suiuy la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philosophes; car la regle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon Docteur me dictoit son opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINVS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront; Tu-as vn estrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent; sans considerer que par erreur ou par malice ils peuuent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mesmes. Si quelqu'un voyoit vn Athlète s'exercer tout seul auant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut auoir terrassé son ennemy? Voila ce que te diront les Philosophes; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajousterá peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçauoir qu'il auoit l'haleine mauuaise, iusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors, il alla tout en colere trouuer sa femme, & luy dit des injures de ce qu'elle luy auoit celé si long-temps vn defect, où il eust pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte,

te, n'ayant iamais prattiqué que son mary, & Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, ie te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considerons ensemble si la chose n'est point comme ie dis. N'est-il pas vray que si ie disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçauoir si i'aurois raison, puis-qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINVS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confonds des choses qui n'ont point de rapport, & compares ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu iamais veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein faut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que ie dis: Posons que deux hommes soient entrez dans vn Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t-il foiuiller tous deux si on le trouue sur le premier? ie croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINVS. La chose n'est pas encore semblable. Car premicrement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs; si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prestres
du

du Temple n'en font pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les vns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuiure; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçavoir; & quand on auroit trouué quelq; piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas asseurément si c'est celle-là qu'on a perdue, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoistre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de diuers prix; Mais il te faut esclaircir cela par vn autre exemple; As tu iamais assisté aux Jeux de la Grece?

HERMOTIME. Ouy, & en diuers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, i'estois à la gauche des Iuges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINVS. Sçais-tu comme on fait pour apparier les combattans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y presidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINVS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend vne vrne, dans laquelle on met des balottes de la grosseur d'une fève, où il y a escrit vn A, ou vn B, * ou quelque autre lettre semblable; & tousiours deux de chacune. Alors, les champions s'auancent l'un apres l'autre, & font leur priere à Iupiter, puis mettent la main dans l'vrne; mais le Heraut estendant sa verge les empesche de lire, iusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussitost l'un des Iuges, ou quelque autre, car il ne m'en souuient pas bien, prend la balotte de chacun, & apparie ceux qui ont les lettres semblables: Que

T 4

fi

* Quand le nombre des combattans est pair

si le nombre des Athlètes est impair, celuy qui a la lettre vñique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas vn petit auantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre vn qui est desia lassé.

LYCINVS. Arreste; Voila ce que ie voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sçauroit reconnoistre celuy qui a la lettre vñique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deuiner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vase, ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toutes les Sectes, sans les auoir toutes espluchées; puis-que si l'on en a oublié quelqu'vne, ce sera peut-estre celle-là qui aura trouvé la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les auoir tous veus; or c'est la beauté souueraine que nous cherchons.

HERMOTIME. I'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et sçais-tu quelqu'vn qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car si cela estoit, tu nous deliurerois d'vne grande peine.

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou si nous tâcherons de faire nous-mesmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner? Si ce n'est que ce que nous auons dit y repugne, que depuis qu'on s'est vnë fois embarqué dans vn vaisseau, il faut, en despit qu'on en ait, sçiuire sa route, & qu'on n'arriue nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à The-
sée.

sée, le fil d'Ariadne, pour nous démesler de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suiuons le conseil de cét Ancien, de demeurer sur la deffiance, sans aiouster foy à tout ce qu'on dit ; & comme vn bon Juge, donnons audiance à toutes les parties l'vne apres l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINVS. Á qui nous adresserons-nous le premier ? Veux-tu que ce soit à Pythagore ? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine ? seras-ce assez de dix ans, sans y comprendre les cinq années du silence ? mais il faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure ; sans parler des Stoïques, puis-que tu as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour monstrier que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout-haut qu'ils ne sont encore que des nouices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçauoir, mais de ne sçauoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Ie voy bien desia qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINVS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes espulchées ? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en tenebres, & broncherons à chaque pas prennant la premiere chose qui se presentera, pour la verité, faute de la bien connoitre ; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas asseurement si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & ie croy que ie suis forty aujourd'huy de chez moy à la male-heure, veu que ie pensois estre desia bien auant dans la recherche de la Verité, & ie voy qu'il est impossible de la trouuer.

LYCINVS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plustost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux, ni vne assez longue vie pour la découuir. Ie te diray seulement, qu'elle n'a pas tant d'esclat que le mensonge; mais qu'elle parle plus librement; ce qui la rend souuent importune. Considere que tu t'es voulu mettre en colere contre moy, pour auoir leué vn peu le voile qui la couuroit. Mais si tu aymois vne statuë, & que ie t'eusse fait voir que tu n'en sçauois iouïr, faudroit il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'auoir détrompé?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie?

LYCINVS. Ie ne dis pas cela; mais seulement que pour bien faire il faut reconnoistre & examiner toutes les Sectes, auant que de s'embarquer en pas vne, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es tu pas de cette opinion?

HERMOTIME. Ie ne sçay que respondre, puisqu'il faudroit pour cela viure autant que le Phénix; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les vns les autres, ou par malice, ou par enuie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-és donc le seul qui ait découuert la Verité?

LYCINVS. Ie ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble,

ble, qu'encore qu'il fût nécessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçauoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela; puis-que, comme dit le Prouerbe, on peut iuger par vn eschantillon de toute la piece, comme Phidias iugea de la grandeur du lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, ou verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans vne recherche si curieuse.

LYCINVS. I'ay bien ouï dire, qu'on pouuoit iuger d'vne partie par le tout, mais non pas du tout par vne partie; & ton exemple ne conclud rien: Car Phidias n'eust pas iugé de la grandeur du lion par sa griffe, s'il n'eust iamais veu de lion, comme à voir la main d'vn homme on ne iugeroit pas de qui elle est, si l'on n'auoit iamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçauoir ce qui est honneste, où consiste la felicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçauoir s'il ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuues, ce qui n'est pas l'ouurage d'vn iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouuer ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Deuin à chaque proposition, pour sçauoir si elle est vraye, ou bien esgorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux ie te donneray vne inuention plus facile & de moins de despendence, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela feroit ridicule ; mais comme ceux qui veulent acheter du vin , ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville , mais quand ils entrouuent vn bon ils s'y tiennent , & ne boiuent pas tout le tonneau pour en iuger , mais se contentent de quelques gouttes ; Je croy qu'on peut faire la mesme chose dans la Philosophie.

LYCINVS. Que tu-és glissant , Hermotime , quand on te pense tenir , tu eschapes ; mais tu n'as rien fait , parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de rapport , & que l'une est vn Tout dont les parties sont semblables , & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Philosophie , si ce n'est que les Philosophes comme les Cabaretiers , alterent & broüillent leur marchandise , & vendent à faux poids & à fausse mesure. Pren garde que la Philosophie ne soit plustost comme vn doux poison , qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en gouster , mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre , parce que la raison humaine est vn abyfme , ou l'on se perd , quand on le veut sonder trop auant. Mais prenons que pour examiner ces choses , il ne fallust pas tant d'années , il faudroit tousiours pour cela vn iugement tres-exquis , que peu de gens ont ; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses , qu'on prend souuent le mensonge pour la verité , à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs , s'il faut arriuer à la felicité par la connoissance , voila premierement tous les enfans qui en sont bannis , puis , toutes les femmes , qui font plus de la moitié du monde ; car la façon dont elles se gouvernent , occupées a pres des soins du mesnage , ne leur permet pas de penetrer dans ces mysteres. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artisans , qui ne sont pas capables
d'vne

d'une si haute recherche ; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne font-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que les plus habilles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pescheurs, qui apres avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'apres avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quelque autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINVS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans la main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte ? De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la félicité consiste dans la Vertu ; l'autre dans la Volupté ; celui-cy dans la Sçavoir ; celui-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela ? Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée ?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assurez de l'avoir !

LYCINVS. C'est une conséquence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perdue d'estudier

dier en Philosophie ?

LYCINVS. Il y a apparence; Car nous trouuons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit vn temps qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des affaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la trauersent: Apres qu'il faut vn iugement tres-exquis; enfin qu'il est mesme incertain si l'on peut trouuer la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouuer quelqu'un qui nous apprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau respanduë sur vne table, que l'on conduit de doigt où l'on veut, ou comme vne giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison; il faut trouuer quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'auoir abregé le chemin.

LYCINVS. Tu en es plus esloigné que iamais; car apres auoir trouué quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajouster foy, estre asseuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela? car pour iuger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy; & celuy-là aura besoin encore du tesmoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs toutes les demonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines ni éuidentes, & prouuent souuent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus; si bien qu'à l'exemple de ceux que courent dans vn rond, on se retrouve tousiours au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise iusqu'à cette heure, est inutile?

LYCINVS. L'en suis bien fasché; mais tu-as bien des compagnons, ce qui te doit seruir de quelque
con-

consolation; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des desirs & des desseins au dessus de leur portée. Tu fais donc comme vn homme qui se plaindroit que l'on l'auroit eueillé au milieu d'vn songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des montaignes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la paureté. En vn mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guère differente des Chimères & des Hippogriffes, & autres fictions poetiques, que plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée deuint amoureuse de Jason, sans l'auoir veü, tu t'es passionné pour vne chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouuois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon auis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est auisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais a suiuy aueuglement la trace de ceux qui l'ont deuancé; outre que chacun s'enuye de sa condition, & croit tousiours trouuer la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez apres par la consequence des choses; comme si nous auions accordé vne fois que deux fois deux sont cinq, on concluroit en suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui apres auoir basti sur des fondemens qui ne sont point, vne longueur

sans

sans largeur vn point qui ne se peut diuiser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, apres auoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni decouurer l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dédire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils auoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparauant. Que si nous en trouuons quelqu'vn qui ait la hardiesse de l'auoüer, celuy-là merite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans qui ignorent la verité ou qui la deguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouuons arriuer au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçauant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux, si nous pouuons trouuer quelqu'vn qui y soit paruenü. En connois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINVS. Pourquoy donc se donner tant de peine pour arriuer en vn lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas vn de leurs deuanciers ne sont arriuez? Tu ne sçauois dire qu'il suffit d'en approcher; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieuës; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu sois fort proche, il y a desia tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt

années: As-tu lettres de viure iusques-là, à l'âge où tu-és? Mais posons le cas que tu y arriuez, & que tu trouues ce que tu cherches, combien en iouirras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en trouuillant tousiours à acquerir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à viure iustement, sagement, fortement; mais vous autres Stoiciens, & quand ie dis vous, ie pense dire les plus grands de tous les Philosophes, laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous trouuillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui y est le plus sçauant, est estimé le plus habile: Ainsi quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous attachez à l'escorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos escoles, depuis le matin iusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie apres vn fantôme, quoy que vous pensiez faire vne chose fort vtile? Dy moy, ie te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Precepteur à la reserue de la science; aussi colere, aussi querelleux, aussi auare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que ie te die à ce propos ce que respondit l'autre iour vn simple bourgeois à vn Philosophe qui est fuiuy de toute la ieunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses escoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit escheu, son oncle prenant la parole: Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu te fasse vne grande iniure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout

ce que tu luy as appris : ce que nous desirions le plus
 sa mere & moy, lors que nous le mismes entre tes
 mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il
 n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de
 nostre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on
 n'eust accommodé l'affaire pour de l'argent. En
 suite, il a battu sa mere, qui l'auoit surpris comme
 il emportoit quelque chose de la maison, pour fripon-
 ner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge
 & l'affronterie, & autres vertus semblables où il a fait
 grand progrès; car il estoit beaucoup plus sage &
 plus modeste, quand nous te l'auons donné; Ce-
 pendant, j'aimerois mieux qu'il eut appris à se cor-
 riger de quelques-vns de ses defauts, que cent sot-
 tises, dont il nous rompt la teste tous les iours,
 Qu'un Crocodile a pris vn enfant, qu'il a promis
 de rendre pourueu qu'on luy die ce qu'il a resolu
 d'en faire; Que s'il est iour il n'est pas nuit; & au-
 tres semblables fadaïses. Enfin, il ne dit rien que
 ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçauoir, &
 croit quand il sçaura tout cela, que rien n'empes-
 chera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne
 considere le reste des hommes que comme des four-
 mis ou des mouches. Comme on reprochoit donc ce-
 la à ce Philosophe, il respondit, que la Philosophie
 luy auoit seruy de bride, & que s'il ne l'eût apprise,
 au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eût peut-
 estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que disent les
 nourrices, quand elles enuoyent leurs enfans à l'es-
 cole, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de
 mal*: Que pour luy, il auoit fait ce qui estoit de son
 deuoir, & qu'on le fist interroger par vn Philoso-
 phe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce
 que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris
 la Philosophie pour t'empescher de deuenir pire,
 mais

mais pour en deuenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie suis si touché de tes raisons, que ie regrette mille fois la peine que i'ay prise pour ne rien sçauoir. Maintenant, que tu m'as despillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choses que i'ay admirées, & pleure le temps que i'ay perdu en des curiositez fasteuses & inutiles.

LYCINVS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & s'estoit mespris au compte. Car il luy dit, qu'il n'auoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient escoulées, veu qu'aussi bien il en estoit passé vne infinité auant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc désormais de viure comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni auoir honte d'estre deuenu sage vn peu tard. Du reste, ce que i'ay dit, n'est point par vne haine particuliere que i'aye contre les Stoïques; au contraire i'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre vne plus réglée & plus humaine, pour faire voir que i'ay renoncé à toutes ces sottises, & pleût à Dieu que ie pusse oublier tout ce que i'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'elébore comme fit Chrysippe, quoy que pour vn différent sujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'auoir detrompé; il me semble que tu m'és apparu comme les estoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que ie ne me fasse couper les cheueux, comme

ceux qui font eschappez du naufrage ; ie fuiray à l'a-
venir la rencontre d'un Philosophe, comme celle
d'un furieux ou d'un chien enragé.

HERODOTE, OV AETION.

*Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour
iustifier sa conduite.*

QV'ON seroit heureux de pouuoir imiter He-
rodote, ie ne dis pas en toutes ses perfections,
car ce seroit vn trop grand souhait ; mais ou
en la beauté du discours, ou en la grauité des Sen-
tences, ou en la delicateffe de sa langue Ionique, ou
enfin en mille autres auantages, qui font tomber la
plume des mains de tous ceux qui le voudroient en-
treprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son
païs, peut estre imité aisément. Car après auoir de-
libéré en soy-mesme des moyens qu'il tiendroît pour
se rendre illustre, il creut qu'il seroit trop long de
courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux
Olympiques où toute la Grece estoit assemblée, il
recita son histoire avec tant d'applaudissement,
qu'on donna le nom de Muses à ses liures. Il deuint
donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui a-
uoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout,
lors qu'il passoit, Voila celuy qui a si dignement
chanté nos victoires, & célébré les auantages que
nous auons remportez sur les Barbares. Par cet ar-
tifice il obtint l'approbation generale dans vne seule
assemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres
victorieux, il eut toute la Grece pour Trompette
de

de ses louanges. Son exemple fut fuiuy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit Grec, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des harangues publiques.* Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de reputation, que celuy qui presidoit aux jeux * luy donna sa fille en mariage. Ce deuoit estre vn merueilleux tableau, direz-vous, pour éleuer vn Peintre à vn si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant vne si excellente piece. C'est vne chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute esclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baïsse les yeux de honte; pour la presence d'Alexandre qui est debout deuant elle. Mille petits amours sousriens voltigent autour, dont les vns leuent son voile par derriere, comme pour la monstrier au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-vns tirent Alexandre par le manteau comme vn ieune Espoux plein de pudeur, & le presentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa couronne, accompagné d'Ephestion, qui tient vn flambeau à la main, & s'appuye sur vn beau garçon qui represente l'Hymenée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits Amours qui sollastrent avec ses armes. Les vns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous vn fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur

V 3

* *Prodicus Ceus, Anaximenes Chius, Polus Agrigentinus.*

* *Proxenidés.*

lequel il y en a vn d'assis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade dans sa cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte representation d'un mariage, en produisit un veritable. Maintenant, pour en faire l'application, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en vne saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouue à des jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece; * & n'est pas asssemblée dans les deserts de Pise sous des huttes & des cabanes, mais dans vne ville magnifique, où elle represente comme les Estats de la Prouince, si bien qu'elle ne cede en rien à la solemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, ie seray fort peu de chose; mais en me considerant separément, ie meriteray peut-estre quelque estime.

* *Philosophes, Orateurs, Historiens.*

ZEVXIS,

ZEVXIS, OV ANTIOCHVS.

C'est comme vne Apologie de la façon d'escrire de Lucien, dont il y a desia quelque chose dans le Traité contre celuy qui l'auoit appellé Promethée.

Comme ie me retirois l'autre iour, après vous auoir leu mon ouurage, plusieurs de ceux qui l'auoient ouï, m'aborderent, & m'ayant salüé fort ciuilement, me reconduisirent chez moy, avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que i'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient dauantage dans ma façon d'escrire, estoit la nouveauté de l'inuention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'auoit le plus touché; Car ils n'auoient point de sujet de vouloir flatter vn estranger comme moy, de qui ils n'auoient rien à esperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatouillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouurages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson; quelque mauuaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme: Quoy! n'ay-je aucun auantage par dessus les autres, que de ne pas suiure leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agence-ment dans mes paroles; de la force & de la delicatesse dans mes pensées; de la vigueur dans mon expression; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours? Voila ce qui est digne de loüange;

& non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en vn tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais taschoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celui qui m'a le plus touché est la Centaure, dont j'ay veu vne copie à Athènes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grece. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'estonnement quelle me donna serui à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est vne Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est estenduë par terre, & celle qu'elle a de femme est releuée à demy & appuyée sur le coude. Elle allonge les pieds de derriere, & trouffe ceux de deuant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre comme font les cheuaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche vn peu sur le costé pour donner à tetter à ses petits, dont elle tient l'un entre ses bras, quelle alaitte avec ses mamelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cauale. Au haut du tableau, est le centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy & leur montre vn façon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble souffrire, il a neantmoins la mine farouche & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cauales de Thessalie, qui n'ont point encore esté domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde,

hors-

horfmis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme ont le peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en allaitant, le lionceau, que leur pere eleue par dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Le laisse aux Peintres à admirer le docte meslange des couleurs aussi bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein; mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouurier, d'auoir sceu mesler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre rauit d'abord tous ceux qui le veirent; mais comme Zeuxis apperceut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit plus considerable, il l'osta, en colere, du lieu où il l'auoit mis pour le faire voir. Auant que d'approprier cét exemple à mon sujet i'en veux encore rapporter vn autre d'Antiochus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se preparoit desia à la retraite, ou à faire quelque meichant accommodement, lors que l'un de ses Capitaines * le rassura. Voyant donc la Caualerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouuroit pour donner passage aux chariots, il lascha si à propos les Elephans qu'il auoit cachez expres derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Caualerie & les chariots espouuantez, se renuerserent sur leur gens de pied; si bien que donnant là dessus on en fit vn carnage effroyable. Mais comme les Mace-

V s

do-

* Theodotas le Rhodien.

doniens vouloient feliciter Antiochus de sa victoire, & pouffoient en l'air des cris de ioye: N'auyez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une bataille, que vous devez plustost à la fortune qu'à vostre valeur? de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'auantage, est ce dont ie faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venue des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Ie ne le dis pas pour vous qui sçavez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accomply dans un ouurage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouueauté, sans se soucier du reste.

H A R M O N I D E.

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour auoir son approbation.

VN grand ioüeur de flûte demandoit un iour à son maistre, apres auoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il seroit pour se rendre illustre: Car ie ne desirerois pas, dit il, ioüer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y auoit point de gloire à acquerir; & ie dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timothée respondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le maistre &

le disciple, Qu'il ne luy faisoit pas vne petite demande, & qu'estant impossible de iouer deuant tout le monde, il falloit tascher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu adjugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet auis; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'auoir voulu rendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoistre, comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'auoient que deux voix dans le conseil, mais vous les auez toutes, & vos responses sont autant d'oracles, qu'on en réuere d'autant plus qu'ils sont tousiours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que ie pense estre à vous en quelque sorte, puis-que ie suis d'une ville dont vous auez pris la protection, & que vous auez comblée de vos faueurs tant publiques que particulieres. S'il arriue donc que ie n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoustez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerue; Aussi bien, si ie n'auois vostre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas; & sans elle, ie compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui deuez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouurages, & ie m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donné, afin que j'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public; car il

n'y

n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux jeux Olympiques.

LE SCYTHE, OV LE STRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent ; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacharsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour auoir le suffrage public.

ANACHARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y auoit esté auant luy ; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chappeaux, qui est parmy eux vne marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pais, mais s'habituua à Athènes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à vn Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouuoir de deifier, aussi bien que les Scythes, qui depeschent tous les ans vn Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis.* Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'vn Senateur de l'Arcopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athe-

* C'est qu'ils luy sacrifioient tous les ans vn homme.

theniens, que pour faire cesser la peste il falloit ar-
ser de vin l'entrée des maisons; ce qu'on fit, &
peste cessa. Soit que la vertu de cette liqueur eust
force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit
uant dans la Medicine, eust quelque secret là des-
s qui n'est pas cõnu de tout le monde: Tant y a que
r forme de reconnoissance, on immole depuis, tous
sans, vn cheual blanc sur son sepulcre, d'où cette
me le vit monter; car son nom fut reconnu par
pitaphe, quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit
Scythe' graué sur la colombe, avec vn arc tendu
vne main, & vn liure en l'autre, & le liure & l'arc
voyent encore avec plus de la moitié du corps; le
ste a esté consumé par le temps. Ce tombeau est
sez près du Dipyle à main gauche en allant à l'A-
demie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste
manque iamais ni de fleurs ni de couronnes; Car
dit que ce Heros guerit encore de la fièvre, ce qui
est pas estrange, apres auoir guery toute vne ville
la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel ie
y allegué, Toxaris viuoit encore lors qu'Anachar-
s vint à Athenes, & le rencontra vn iour par la rue
out interdit, comme vn estrange qui ne sçait pas
s mœurs du pais, & n'en entend pas la langue; de
orte qu'il se repentait d'estre venu, & se preparoit
esia au retour. Il ne luy fut pas difficile de le re-
onnoistre, tant à son habit que parce que c'estoit vn
es grands Seigneurs d'entre les Scythes; si bien
u'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit pas Ana-
harsis, ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler
es larmes de ioye, de trouuer vn homme de con-
oissance en vn pais estrange. Il luy demanda donc
on nom ne le pouuant reconnoistre à cause de sa
ongue absence, outre qu'il estoit vestu à la Grecque,
barbe rase, & sans espée, & qu'à son discours & à
ia

sa façon, on l'eût pris pour vn Athenien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nômé, Anacharis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui auoit quitté son pais & sa famille pour se venir establir en Grece, ou l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime; & sur sa responce, sçache, luy dit-il, que ie suis l'vn de tes adorateurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Prouince, où i'ay beaucoup souffert depuis ma venue, seruant de iouët aux petits enfans par la nouveauté de mon habit; sans parler des traux que i'ay endurez par le chemin. Ie te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'apprendre les loix & les coustumes du pais, & de me donner la connoissance des grands hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est auoir bien peu de courage, lui dit Toxaris, de vouloir si tost quitter la Grece, après auoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoistre; Ie te donnerai seulement vn secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçauoir. Il y a vn illustre vieillard en cette ville qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conuersé avec les Sages du pais; si bien que les Atheniens l'ont choisi pour leur Legislatteur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux auoir sa connoissance, tu verras en lui toute la Grece, puis que c'est comme vn abrégé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas dauantage, dit Anacharis, à me le faire connoistre, & me mène de ce pas chez lui; mais ie crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, ie t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aise d'obliger vn
estran-

estranger comme toy; sui-moy seulement, & vien faire preuue en sa personne, de la courtoisie & de la generosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'auance tout resueur, abordons-le. Reçoi ce present de ma main, Solon, Voici l'vn des plus grands Seigneurs de mon pais, qui l'a quitté pour te venir voir, & apprendre de toy les loix & les coustumes de la Grece. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point son attente ni la mienne, & d'vn honneste Scythe tu en feras vn honneste Athenien. Sçache, Anarcharis, que tu as en Solon Athenes & toute la Grece, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne feras plus estranger, mais connu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conuersation te fera oublier ta patric, & si tu cherches vn amy comme tu dis, tu trouueras icy le but & l'accomplissement de ton dessein; car c'est vn modele de vertu, & l'image viuante de la Philosophie. Rend graces aux Dieux de ce que tu as trouué vn si grand thresor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regrettes les maux que tu as endurez en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce present pleut à Solon, & ce qu'il respondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vescurent depuis dans vne parfaite intelligence, & qu'il apprit à Anarcharis tout ce qu'il sçauoit, & luy donna la connoissance des plus grands personnages de la Grece. D'autre costé, Anarcharis ne le pouuoit quitter vn moment, tant il estoit charmé de son sçauoir & de sa vertu; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le

scul

seul des Barbares qui a esté initié dans les mystères, & fait citoyen d'Athènes, si l'on en veut croire Theoxéne. Aussi ne retourna-t-il en son pais, comme ie croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacharsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arriué la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que ie le die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur qui ie ne veux comparer à Anacharsis; mais en ce que ie me trouuay tout surpris, en arriuant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habitans, de mesme Telemaque fut remply d'estonnement & d'admiration en voyant le palais de Menelaüs. Car comme i'auois enuie de me faire connoistre par quelque ouurage; (car où pouuois-je mieux faire paroître mon esprit qu'en ce lieu?) & que ie m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à eux & implorer leur protection; ie ne trouuay pas seulement vn Toxaris, mais plusieurs, qui après m'auoir dit le grand nombre d'honestes gens dont cette ville estoit remplie, ajousterent, qu'il y en auoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit, qui pouuoient disputer de sçauoir & d'eloquence avec les plus grands personnages de la Grece, & estoient également chers & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est point besoin, dirent ils, de vous en parler; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'vn est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitimement à Solon, à Pericles, ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade; puis-qu'il a comme luy les façons aimables & attrayantes, fin

Parler des auantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Grece se repentit d'auoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les iours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son país, & les delices de tout le monde. Si-tost qu'il ouure la bouche pour parler, il rait chacun en admiration; si bien que vous n'avez rien à désirer si son pere & lui viennent vne fois à vous receuoir dans leur amitié. L'atteste les Dieux que voila quel estoit le sentiment general; mais ie n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'auoir reconnu moy-mesme, & ie trouue seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder dauantage à gagner leurs bonnes graces, puis-que leur amitié nous doit seruir d'abry contre la tempeste, comme les estoilles de Castor & de Pollux si fauorables aux Nautonniers.

COMMENT IL FAVT ESCRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sus le regne de Lyfimachus, les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fièvre chaude tres-violente, qui finissoit le septiesme iour par vne perte de sang ou vne suer. Mais ce qu'il y auoit de plus estrange, c'est

X

que

que tous ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particulièrement l'Andromede d'Euripide, d'un air graue & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâues & défigurez, s'escrioient, *O Amour, Tyran des Dieux & des hommes!* & iouïoient le reste du rôle de Persée fort melancoliquement; ce qui dura iusqu'à la venuë de l'Hiuer qu'un grand froid emporta toute cette frenesie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, auoit ioué cette Tragedie avec applaudissement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au liët, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Vne maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la deffaite d'Armenie, & les victoires remportées en suite sur les Barbares, ne se peuuent tenir, non pas de iouër des Tragedies, car il ne seroit pas desagreable d'ouïr reciter de beaux vers, mais d'ecrire l'Histoire; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui iustifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere de tout,* * puis-qu'elle produit mesme des Historiens. A l'exemple donc de Diogene, qui à la venuë de Philippe voyant les Corinthiens employez, les vns à reparer leurs bresches, les autres à nettoyer leurs armes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'estre pas le seul oisif dans vne ville si occupée. J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie vn personnage muët, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que

d'en-

* Il vouloit dire la discorde des Elemens.

d'entreprendre d'escrite l'Histoire, ie craindrois trop de donner à trauers quelque banc ou quelque escueil caché sous les ondes, qui brisast mon frelle vaisseau. Ie veux seulement donner quelques auis à ces nouueaux Escriuains, quoy que la pluspart ne croient pas en auoir besoin, & se figurent qu'il n'y a qu'à sçauoir s'expliquer passablement pour deuenir bon Historien. Mais tu sçais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de chose plus difficile, si l'on veut trauailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Ie sçay bien que ie ne feray pas plaisir à ceux qui ont desia publié leurs ourages, avec les acclamations accoustumées ; mais cela leur pourra seruir vne autrefois à descrire les guerres estrangeres, puisqu'en l'estat qu'est maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'ose chocquer. Que s'ils ne veulent pas receuoir instruction, ie ne m'en soucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éuiter, ie commenceray par ceux-cy, sans m'estendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression ; mais ie me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces nouueaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'estendent dans le blasme ou la loüange des Chefs, & font vne Satyre ou vn Panegyrique au lieu d'vne Histoire ; sans considerer que ces choses sont esloignées l'vne de l'autre, comme le ciel l'est de la terre. Car celuy qui louë n'a autre but que de resiouir, & ne se soucie pas de le faire au prejudice de la verité ; mais le moindre

mensonge corrompt la nature de l'Histoire, & fait d'une verité vne fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poësie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poësie, non plus qu'une honneste femme ceux d'une Courtisane; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouuemens qui transportent l'ame & la mettent hors de son siege. Si vous y meslez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits d'Omphale, qui est la derniere extravagance. Ce n'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les loüanges avec grace; mais elle y doit estre fort retenue, & se souuenir tousiours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne traueille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui diuisent l'Histoire en deux parties, l'vtile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit auoir pour but que l'vtilité qui se tire d'une narration veritable, & s'il mesle quelque agrément dans son ourage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flatterie degoust vn honneste homme au lieu de le resioir; & c'est celuy-là qu'on se doit proposer de contenter sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-vns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils scauent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites vn monstre, au lieu d'un miracle. Je laisse à part que les loüanges ne sont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates; mais elles sont insu-

portables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles excessives & des flatteries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les sçavent pas apprêter, & n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien-loin de plaire ils font enrager mesmes ceux qu'ils cajolent, s'il ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant un iour à ce grand Prince de qui il a escrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flatteries extraordinaires, Alexandre qui nauigeoit alors sur l'Hydaspe, ietta le liure dans la riuere, & luy dit qu'on luy en deuroit faire autant, d'estre si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en auoit pas assez fait de veritables. Colere bien iuste & bien conforme à vne autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tinst vne ville, & de l'autre il versast un fleuve. Aussi depuis ne se seruit-il plus d'Aristobule, apres auoir reconnu sa flatterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses louanges, si l'on n'est de l'humour des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour auoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluspart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce defaut. Si l'on doit donc y mesler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit de celui que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens; &

ie te prie de ne point estimer ce que ie diray incroya-
 ble, pour estre ridicule; car ie t'en ferois serment
 à vn besoin, s'il estoit honneste de iurer dans vn
 liure. L'vn commence son Histoires par l'inuoca-
 tion des Muses, & les prie de fauoriser son des-
 sein; & pour acheuer comme il a commen. é, il
 compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse
 à Therfite, sans considerer qu'il luy feroit beau-
 coup plus d'honneur de comparer son ennemy
 à Hector, pour rendre sa deffaitte plus illustre Il
 ajoute à cela vne loüange de soy-mesme & de sa pa-
 trie, pour monstrier qu'il est digne d'escrire l'Hi-
 stoire, & marque en passant que si Homere l'eust fait,
 il eust sauué vn grand procès aux Grammairiens, qui
 s'entrebattent maintenant sur ce sujet Il finit son
 exorde par vne protestation de raualler les auantages
 des ennemis, & de releuer les nostres, & entre ainsi
 en matiere: *Car ce malheureux Vologeses fit la guerre
 à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit. Vn autre grand
 imitateur de Thucydide commence ainsi son Histo-
 ire, à son exemple, Crepereius Calpurnianus citoyen de
 la ville de Pompée, a escrit la guerre des Parthes & des
 Romains, commençant des son origine.* Après vn si beau
 commencement, il est facile de iuger du reste. Car il
 fait dire mille extrauagances à vn certain Orateur
 de Corfou, & enuoye la peste à ceux de Nisibe, pour
 n'auoir pas voulu embrasser nostre party; emprun-
 tant tout de l'histoire de Thucydide, horsmis les
 longs murs d'Athenes. Il passe d'Ethiopie en Egypte
 & aux estats du Roy de Perse, où ie le laissay tout à
 propos qui enterroit les Atheniens à Nisibe, iugeant
 assez ce qu'il pourroit dire après vn si beau com-
 mencement. N'est-ce pas là vne belle façon d'i-
 miter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'ap-
 pliquer à vn sujet tout different? Non content de

celui, il mesle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le fossé*, comme on fait en cette Langue, qui est vne chose bien agreable aux oreilles Grecques. Vn autre a fait la sienne comme vn Journal de quelque Soldat ou de quelque Viuandier d'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut tousiours seruir de memoire à vn Historien. Mais son inscription est trop superbe pour vn si maigre escriuain: *L'Histoire Parthique de Callimarphe, Medecin des Hastaires de la sixiesme legion*. Sa preface n'est pas moins extrauagante. Car il soustient que c'est au Medecin à escrire l'histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremesse parmy les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes, vn d'entr'eux dont ie tais le nom par respect, passe tous les autres en extrauagance. Car il soustient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'escrire l'histoire, & pour le prouuer, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremeslant parmy des propositions ridicules, des flatteries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement que l'Empereur aura cet auantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens; ce qu'il eut esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perses & des Romains*. Et en suite, *Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceuxlà*. Et aussi-tost, *Osroés que les Grecs appellent Oxyroés*, & autres sottises semblables. Vn autre, illustre par son elo-

quence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse meisme, se plaist à descrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clairté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace de Septentrion. A peine vn liure luy suffit à descrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de trauers. Il compare son baudrier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veste de Vologésés, avec la bride de son cheual, & la cheu-lure ondoyante d'Osroés au passage du Tygre, d'où il le fait sauuer dans vn antre ombragé de myrtes, de lauriers, & de lierre, qui font vn couuert à l'épreuue des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien nécessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçauent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les descrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne sçauent pas encore comme il faut porter vn manteau, & se creuent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes delicates. Celly-cy se plaist aussi à descrire des blessures incroyables, ou des morts estranges; Car il dit qu'vn homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse meisme ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du costé des Romains, & neuf de blesez, ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus elegant, & ne
point

point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & estrangers; il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanus* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de *Seuerian*, il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non pas d'un coup d'espée, comme on a creu; sans considerer que plusieurs demeurent iusqu'au septieme iour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'*Osroes* fust demeuré exprés sept iours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se seruent de termes poëtiques dans leur Histoire, comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour iouër ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur oufrage, comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merueilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souuenir de ces tableaux où l'on peint *Cupidon* avec un masque d'*Hercule*, ou de quelqu'un des *Titans*, & du Prouerbe qui dit, *Qu'un iour les montagnes furent enceintes, & n'acoucherent que d'une souris*. Car il faut garder par tout l'vnité du caractere, & ne pas mesler des haillons parmy la pourpre, ni mettre sur un main une teste de geant. Quelques-uns font un corps sans teste, & pensent se sauuer par l'exemple de *Xenophon*, qui commence ainsi sa *Retraite des dix mille*, *Darius & Parisatis auoient deux fils*; mais ils ne sçauent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie le monstreray tantost. Encore peut-on excuser les defauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieuës, mais de iournées entieres; cela

n'est pas parloñable, comme celuy qui dit qu'Europus est vne colonie des Edefféens dans la Melopotamie, à deux iournées de l'Euphrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte ma patrie avec ses tours & ses remparts, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles, quoy qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que ie ne suis ni Parthe ni Caldeen. Enfin, il travaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoute vne plaisante particularité de Seuerian, quoy qu'il die l'auoir apprise de ceux qui s'estoient sauuez de la bataille, qu'il cassa des crystaux * qu'on luy auoit donnez, & d'vn morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'vne fin tragique, sans auoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. En suite, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnésé. Car ie ne scay comment ils en veulent tous à cét Auteur, quoy qu'il n'ait iamais pensé à eux ni à la deffaitte d'Armenie. Apres auoir donc enseuely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulcre vn riuail de Periclés en éloquence, c'est à dire vn Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se lamente amèrement à la fin de sa harangue, au souuenir des bons morceaux qu'il auoit mangez à sa table, & des grands coups qu'il y auoit beus. Et pour finir comme Ajax, il tire son espée apres toutes ses lamentations, & s'en donne à trauers le corps; à grand tort véritablement, car il deuoit mourir par la main du bour-

* *On, verres.*

eau, après vne si meschante harangue. Cependant
 l'Auteur dit, que toute l'assistance estonnée d'vne
 si belle action, commença à battre des mains & à
 éleuer iusqu'au ciel cet Afranius par ses loüanges. Et
 veritablement, il est loüable de s'estre souuenu de la
 bonne chere qu'on luy auoit faite, & de n'en auoir
 point esté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'apara-
 rauant pour nous espargner la peine de lire tant de
 sottises, il eust estranglé son Historien. Quelques-vns,
 sans s'arrester aux choses essentielles, s'amüsent à
 nous conter des particularitez ridicules ou inutiles.
 Comme si quelqu'vn ayant entrepris de deſcrire la
 ſtatüe de Iupiter Olympien, commençoit par ces
 brolequins, ou s'amüſoit à nous deſpeindre ſa ba-
 ſe, ſans toucher au reſte. Car l'vn d'eux ni dit que
 trois mors de la bataille, & s'eſtend ſur le recit
 d'vn caualier Maure, qui s'eſcarta par des rochers
 pour trouuer de l'eau, & ayant rencontré des païſans
 qui diſnoient, ſe mit à table avec eux, apres auoir
 eſté reconnu par vn de ces villageois qui auoit eſté
 en Mauritanie, où il auoit vn frere qui portoit les ar-
 mes. Il ajoute à cela des contes à dormir debout.
 Que ce païſan fut à la chaffe en ce pais-là, où il vit
 des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre deſchiré
 par vn lion; Qu'il achetta de grands poiſſons à Ce-
 ſarée; de ſorte que ce bel Historien laiſſant à part
 le recit d'vne ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit
 de memorable de part & d'autre, s'amüſe à contem-
 pler vn villageois qui achette du poiſſon dans vn
 marché, & ſi la nuit ne fuſt ſuruenuë, ie penſe
 qu'il euſt ſoupé avec luy; car le ſouper eſtoit
 preſt. Regardez vn peu quelle perte nous euſſions
 faite, ſi l'on euſt perdu ces beaux memoires, &
 que ce caualier Maure n'eſt pas eu ſoiſ à la bataille,
 où s'en fuſt retourné ſans boire. Le paſſe pluſieurs
 belles

belles circonstances, Qu'une bateleuse les vint trouver, d'un village voisin; Qu'ils se firent des presens les vns aux autres, & que le caualier donna au païsan sa lance, & le païsan au caualier l'agraphe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cét Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se picquer aux espines, mais qu'ils se sont picquez aux espines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans iamais auoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, * & partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï mais ce qu'il a veu. Mais il a si bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux vn signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille, Que ces dragons disje, sont fort grands, & naissent en Perse vn peu au dessus de l'Iberie, & qu'on les attache au bout d'une pique, d'où l'on sème par tout l'espouuante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les iette à la teste des ennemis, de quoy plusieurs des nostres furent deuorez ou estouffez. Il ajouste, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauué de bonne heure, dont bien nous en prie; Car sans cela nous aurions perdu vn bel Historien, qui est tesmoin oculaire de tant de merueilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté mesme blessé; mais ie pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinthe d'où il estoit. Cependant il lisoit toutes ces choses en la presence des Corinthiens qui fçauoient qu'il n'auoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Vn autre décrit en moins de cinq

ceci

* *mos d'Herodotei*

Ecrire l'HISTOIRE. 337

ens. vers * tout ce qui s'est passé en tant de Prouin-
 es, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien,
 avec vn titre presque aussi grand que son liure, *Les*
viâtoires remportées nouvellement sur les Parthes, par les
Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie,
Par Antiochianus qui a gagné le prix aux ieux consa-
rez à Apollon; car ie croy qu'il vainquit à la course
en sa ieunesse. Vn autre a fait l'Histoire par forme
de Prophetie, où il décrit la prise de Vologésés, & la
mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, & narre
en suite nostre triomphe. Non content de cela, il ba-
ffit vne ville dans la Mesopotamie, d'vne beauté &
d'vne grandeur extraordinaire; mais il est en peine
s'il la nommera Iréne ou Nicée, en signe de la paix
ou de la victoire. Il promet d'escire en suite l'hi-
stoire des Indes, & la nauigation de l'Ocean, & ce
n'est pas vne simple promesse; car il a desia fait passer
le fleuve Indus à la troisieme legion, avec vne trou-
pe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de
Cassius. Mais de sçauoir ce qu'ils feront, & com-
ment ils soustiendront le choc des Elephans, cela est
encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le
mande du Royaume de Musican, ou de la Republi-*
que des Oxidraques. Ils font, comme i'ay dit, plusi-
eurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui
est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne
le pouuant exprimer dignement; mais mettant tout
ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des
*titres superbes: *Des viâtoires Parthiques, tant de liures.**
*Vn autre plus plaisamment, *Les Parthoniques de De-**
metrius de Sagalasse; Ce que ie n'allegue pas tant par
raillerie que pour seruir d'instruction. Car celuy qui
esuitera ces escueils & autres semblables, sera en
estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le

* Ou, mots.

droit

* Ou, Muziris,

droit chemin, parce que de deux contraires qui ôtent l'un pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ est desfriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que tu es capable d'instruire, aussi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matière, que celui qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premièrement vne adresse naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'avec la vérité, qualités qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui sont comme des présens du Ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'estude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne sçauroit donner de l'esprit à celui qui n'en a point. Ce seroit vn secret plus grand que la pierre Philosophale, de pouuoir transformer les esprits, & faire d'un lourdaut vn habile homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'esgarer. Car pour auoir de l'esprit, on ne laisse pas d'auoir besoin d'art & de preceptes, comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'auoir bonne voix, si l'on ne la sçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, auoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne sçauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veu, & qui est obligé d'en croire les autres; Mais sur tout, il ne faut estre attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit vn Monarque, de profil, parce qu'il n'auoit qu'un œil, mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de sa patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a faites; car l'Histo-

rien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il represente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouvoit reparrer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de restablir les affaires de sa ville; mais les Dieux mesme n'ont pas le pouuoir de changer les choses passées. Le deuoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont auenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit auoir tousiours pour but le iugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flatteur, plustost que d'Historien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit un iour à Onesicrite, qu'il voudroit bien apres sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choses qu'il auoit faites. Car ie ne m'estonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les vns m'apprehendent, & que les autres taschent de gagner mes bonnes graces. C'est pour cela que quelques-vns tiennent qu'on doit ajouster foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres sa mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes & ne releuent que de leur fantaisie. Je veux donc que mon Historien aime à dire la verité, & n'ait point sujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, si à l'esperance, à l'amitié, ni à la haine; ne soit d'aucun país, ni d'aucun party; & appelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est

ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vist Herodote et si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Liures; Car j'aime mieux, dit-il, desplaire en disant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en desplaisant ie profiteray, & nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son style, il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas: Car comme nous luy proposons la liberte & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; *aussi faisons-nous la clairté & l'intelligéce pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées; si ce n'est lors qu'il veut descrire vne bataille, ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler son style, & desplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'eleue qu'à la mesure des choses dont il parle, & son style doit estre exempt d'enthousiasme, & de toute fureur poétique. Car il y a danger, en s'esleuant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'efgare en des fictions; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excés & le mensonge sont les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'esleuer, que ce soit par les choses plustost que par les paroles; car il vaut mieux que son style soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que de rendre sa pensée foible, & son style trop esleué, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. Que ses periodes ne soient ni trop longues, ni trop estudiées; son style ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectatió. Il faut aussi que ses pensées ayét plus de solidité que d'esclat,

* Que le peuple entende, & les doctes loient,

d'esclat, & approchent plus du raisonnement d'un sage politique, que de la pointe d'un déclamateur; Que les sentences ne soient ni trop fréquentes, ni trop détachées, mais se trouvent comme enchaînées dans le corps de son ouvrage. Qu'à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires; sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent les moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'être. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité ou de la taire. Lors qu'il aura ses mémoires prêts, ou la plus grande partie, il bastira le corps de son Histoire, & l'agencera en suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera, comme le Jupiter d'Homere, que jette tantost la veüe sur le camp des Grecs, & tantost sur celui des Troyens, & descrira séparément les actions des deux partis, si ce n'est dans le récit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à descrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'attache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considère d'abord les Généraux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre, & n'oublie pas le vaincu pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses il garde la modicité & la bien-seance, & ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse la narration, pour vouloir tout dire. Il peut quel-

quefois laisser vne chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y reuienne apres, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suiue le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à vn miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suiue simplement ses memoires; semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'iuoie de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'auoit point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien mettre en œuvre sa matiere; & il a remply parfaitement son caractere, & satisfait à son deuoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra seruir d'exorde il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que l'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'interest de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conseruer le souuenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucydide; Que la guerre qu'il entreprend de descrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables éuenemens. Il seruira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, & l'on iugera que

son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à descrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhetorique, la clairté, la netteté, la briéueté, la facilité, l'égalité, se souvenant tousiours que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations consuës ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent, mais qu'elles se tiennent. Que l'agencement des choses & des paroles en releue l'esclat, sans affectation. Pour la briéueté, elle est vtile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choses à dire, & ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre estendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout, car chacun est curieux de sçauoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sçauroit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on enuye. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien appresté, où l'on ne sert pas indifferemmét toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conseruer la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas par un vain desir de faire paroistre son esprit, mais pour éclaircir & embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clairté; de sorte qu'elles ne doiuent pas estre estenduës au delà de ce qu'on

traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut servir de regle; car en la descente d'Vlyffe aux Enfers, il ne s'amuse point à descouvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauuais Historien en eust remply son ouurage, approchant l'eau iusqu'aux lévres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il descriue la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins estendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arreste, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est conuenable tant à sa personne qu'à la chose dont il s'agit: Et quoy qu'il soit permis en cét endroit d'estaler son éloquence, il faut tousiours que ce soit avec iugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blasme & de la loüange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour vne Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blasmer ni louer qu'en passant, & se souuenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & ne sçauroit conuenir aux autres. Lors qu'il se presentera quelque chose d'incroyable, ie suis d'avis qu'on le die, mais sans l'asseurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il le faut tousiours représenter ce que j'ay dit, qu'on escrit pour la posterité, & faire comme cet Architecte qui bastit la tour du Phare.* Car apres auoir acheué son ouurage, qui est

vne

* *Softrate Cnidien.*

vne des merueilles du monde, il graua son nom sur vne pierre, qu'il enduit de mortier, & escriuit dessus celuy du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroître le sien qui dureroit autant que les Siecles. Voila la regle qu'on doit suiure pour bien escrire l'Histoire, si on le fait, ie n'auray pas perdu mon temps; sinon, i'auray roulé en vain mon tonneau. *

* *Il fait allusion à ce qu'il a dit de Diogene.*

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. *Dessain de l'Auteur.* II. *Son embarquement suy de son arriuée dans vne Isle del'Ocean.* III. *Son voyage au globe de la Lune.* IV. *Sa venuë en l'Isle des Lampes.* V. *Son engloutissement & son séjour dans la baleine.* VI. *Combat des Isles flottantes.*

Comme les Athlètes n'ont pas seulement soyn du trauail mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doiuent quelquefois donner du relasche, pour reuenir apres plus
I. Dessain de l'Artheur.
 frais

frais à l'estude. Cela ne se peut mieux faire, à moins
 suis, qu'en le délassant sur quelque sujet agreable,
 & où l'instruction soit meslée avec le plaisir; c'est
 ce que j'ay tasché de pratiquer en cet ouvrage, où
 parmi plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay meslé
 quelques doctes railleries des anciens Poètes & Hi-
 storiens, sans espargner mesme les Philosophes, qui
 n'ont pû s'empescher de nous debiter pour bons, plu-
 sieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par
 exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des cho-
 ses qu'il n'auoit iamais ni veuës ni ouïes; & Iam-
 bule a composé vne Histoire assez ingenieuse des
 merueilles de l'Ocean, sans auoir guerre plus d'é-
 gard à la verité. Plusieurs en ont fait de mesme, &
 conté diuerses auentures qu'ils disoient leur estre ar-
 riuées dans leurs voyages, parmi lesquelles ils ont
 entremeslé la description de diuers animaux mon-
 strueux, des cruautez inouïes, des mœurs tout à
 fait barbares & sauages; à l'exemple d'Homere,
 qui fait descrire à Vlyse chez Alcinoüs, la captiui-
 té des vents, la figure enorme des Cyclopes, la cruau-
 té des Antropophages, avec des bestes à plusieurs
 testes, & la metamorphose de ses compagnons par
 les charmes d'vne sorciere, & autres semblables res-
 ueries qu'il debitoit au peuple grossier des Pheaques.
 Mais ie ne le trouue pas estrange à vn Poète accou-
 stumé à dire des fables, puis-que nous voyons tous
 les iours la mesme chose arriuer aux Philosophes; ie
 m'estonne seulement que les Historiens ayent pre-
 tendu par là nous en faire accroire. Cependant il
 m'a pris enuie, pour n'estre pas le seul au monde
 qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer
 quelque Roman à leur exemple; mais ie veux en
 l'auoiant me montrer plus iuste qu'eux; & cet auen-
 me seruira de iustification. Je vais donc dire des cho-
 ses

les que ie n'ay iamais ni veuës, ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuuent estre, c'est pourquoy qu'on le garde bien de les croire.

Vn iour touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquasmes cinquante que nous estions, dans vn vaisseau bien équipé, &ourny d'un bon Pilote; & cinglasmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour descouurer la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y auoit quelques peuples au delà. Après auoir vogué vn iour & vne nuit sans perdre la terre de veuë, tout à coup au leuer du Soleil il s'esleua vne si furieuse tempeste, qu'on ne pouuoit pas seulement baisser les voiles; si-bien qu'il fallut se laisser aller au gré du vent, qui après nous auoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf iours, nous ietta à la fin dans vne Isle fort haute, & couuerte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendismes pour nous remettre du trauail de la mer, & nous estant reposez quelque temps sur le riuage, nous entraimes plus auant dans le pais pour le reconnoistre, après auoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du nauire. Nous n'eusmes pas fait quatre cens pas à trauers vne forest, que nous trouuâmes vne colonne d'airain, sur laquelle estoit escrit en caracteres Grecs, que le temps auoit à demy effacez, *Hercule & Bacchus ont esté jusques icy.* On voyoit encore deux pas imprimez sur le roc, dont le premier qui estoit le plus grand, auoit près d'un arpent de longueur, ce qui nous fit iuger que c'estoit celuy d'Hercule. Après auoir reueré des lieux si fameux par la venue de ces Heros, nous continuasmes nostre route, & n'eusmes pas fait beaucoup de chemin, que nous ar-

II.
Embarquement de l'Auteur, & son arrivée dans vne Isle de l'Ocean.

riuaſmes à vn ruiſſeau, dont la liqueur eſtoit comme d'vn excellent vin Grec, & qui eſtoit ſi large en quelques endroits qu'il pouuoit porter bateau. Ce nous fut vn nouveau gage de la venuë de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour deſcouvrir la cauſe d'vne ſi grande merueille, nous trouuaſmes des vignes chargées de raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui auoient tous la couleur & le gouſt de vin, & en les ouurant, on les trouuoit pleins de vendange. Ils enyuroient meſme ceux qui en gouſtoient, & nous fuimes contrains de les temperer avec des poiſſons d'eau douce pris dans vne riuieꝛe voisine. Lors que nous euſmes trauerſé la premiere, nous deſcouvrimus d'autres vignes d'vne nature bien plus eſtrange. C'eſtoient de belles femmes depuis la teſte juſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en vn gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné ſur le point qu'Apollō la voulut rauir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raiſins, & leurs coëffures eſtoient faites de pampres & de grappes entrelaſſées. Elles nous firent mille careſſes, nous parlant l'vne Grec, l'autre Indien ou Perſan; mais elles ne vouloient pas ſouffrir que l'on cueilliſt de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles iettoient des cris, comme ſi cela leur euſt fait grand mal. Elles ne laiſſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main; mais leurs baiſers enyuroient, & deux de nos compagnons s'eſtant laiſſez ſurprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties naturelles; & comme s'ils euſſent eſté entez enſemble commencèrent à prendre racine, & à pouſſer des rejettons. Effrayez d'vn ſi grand prodige, nous courûmes à noſtre vaiſſeau conter à nos compagnons eſtonnez, vne ſi pitoyable auenture.

Après

Après nous estre donc pourueus d'eau & de vin III. dans les deux fleues, nous passasmes la nuit sur *Voyage* leurs bords; & le lendemain dès la pointe du iour, *au globe* nous fismes voile par vn doux vent, qui se changea *de la Lu-* sur le midy en vne bourrasque si violente, que nostre *ne.* vaisseau fut enleué par vn tourbillon iusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept iours & de sept nuits, tant que nous abordasmes au huitiesme en vne grand Isle ronde & luisante qui estoit suspenduë en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. De iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres Isles brillantes, de diuerse grandeur, & lumiere, & vne terre au dessous couuerte de fleues, de mers, de forests, & de montagnes; ce qui nous fit iuger que c'estoit la nostre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmilleres. Lors que nous fusmes plus auant dans le pais, nous fusmes pris par les Hippogryphes. C'estoient des hommes, montez sur des Gryffons aillez, qui auoient trois testes. Je ne scaurois mieux despeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs ailles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'vn grand nauire. Ils auoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & sortoient, & lors qu'ils trouuoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fusmes en sa presence, il iugea que nous estions Grecs, à nostre habit, & demanda comme nous auions fait pour venir en son pais, & trauerfer vne si vaste estenduë. Nous luy fismes le recit de nostre auenture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion, & qu'il auoit esté enleué la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le pais où nous estions. Il ajouta, que nous n'auions rien à craindre, & qu'il nous seroit bonne chere, & ne

*A che-
ual sur
des Gryf-
fons.*

nous laisseroit manquer de rien ; Que s'il pouuoit retourner victorieux de la guerre qu'il auoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix avec luy en iouir de sa felicité. Nous luy demandasmes qui estoient ces peuples, & le sujet de leur différent? Il nous dit que c'estoit vn pais habité, comme la Lune, & que Phaëton en estoit Roy, & le vouloit empescher par enuie, d'enuoyer vne colonie dans l'estoile du iour, qui estoit vne Isle deserte & inhabité. Mais ie veux, dit-il, l'aller planter sur sa moultache, & si vous voulez estre de la partie,

Qui ont les ailles d'herbes. & venir avec moy, ie vous donneray à chacun vn des Gryffons de mon escurie, & vous équiperay de toutes choses necessaires, pour demain qui est le iour du départ. Comme nous eumes accepté le party,

Qui combattent avec des aulx. il nous retint à souper, & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs rapportoient que l'ennemy paroissoit. Il auoit bien cent

Qui iettent des grains de mil. mille hommes de cheual, dont il y auoit quatre-vingts mille Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, sans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres sont de grands oiseaux tout couuerts d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montez

Archers montez sur des puces. les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y auoit trente mille Pphyllotoxotes de l'estoile de l'ourse, & cinquante mille Anémodromes : Les

Que le vent fait courir. premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les ailles du vent. Car retrouffant leurs robes qui leur pendent iusqu'aux talons, ils en vsent comme de voiles, & seruent ordinairement d'Infanterie legere dans le

Passereaux glans. combat. On attendoit soixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogeranes,

Montez sur des gruis. des Astres qui sont au dessus de la Cappadoce, & l'on

On en contoit des choses estranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voila quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun auoit vn habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon, & vne cuirasse à escaille d'escoffe de féue, qui sont dures & fortes en ce pais-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs espées estoient semblables aux nostres. Quand les armées furent en presence, Endymion se placa à l'aïsse droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptères eurent l'aïsse gauche, les Alliez furent au milieu. L'Infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce pais-là comme les Isles Cyclades, de faire vn tissu depuis le globe de la Lune iusqu'à l'estoile du iour, ce qui fut fait en vn instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nyctéron fils d'Eudianaeté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aïsse gauche, avec les Hyppomyrméques, qui sont des hommes montez sur de grandes fourmis ailées qui courent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en auoit bien cinquante mille. A l'aïsse droite estoient les Aéroconopes, presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands mouchérons, & sont tous Archers. Derriere estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand seruice, quoy qu'ils ne lancent que des raues, mais elles sont grandes & forts, & trempées dans du jus de mauue, qui est parmy eux vn poison mortel, & qui engendre aussitost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient

*Ache-
ual sur
des four-
mis.*

*Mou-
cherons
Aériens.
Sautans
en l'air.*

Tige champignons. estoient dix mille Caulomicètes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'auoient enuoyez les habitans de la Canicule, tous avec vn museau de chien, & à cheual sur des glands aillez. On attendoit des froideurs de la voye de lait, mais *Chiens glands.* il n'y vint que des Nephelocentaures, & pleust à Dieu *Centau- res nuës.* qu'ils ne fussent pas venus, car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur pais à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après auoir leué les enseignes & fait braire les asnes, qui sont les trompettes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aïlle gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soustenir le choc de nos Hippogryphes, qui les poursuiuirent viuement, & en firent vn grand carnage; mais leur aïlle droite eut l'auantage, & les Aëroconopes poussèrent nos gens iusqu'à nostre Infanterie, qui reestablishit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la deffaitte de leur aïlle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruiselloit de tous côtez dans les nuës, qui en furent teintes, & deuinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba mesme à terre, & ce fut peut-estre par vne semblable auenture, qu'Homere dit qu'il plût du sang à la mort de Sarpedion, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Iupiter. Nos gens de retour de la poursuite, erigerent deux trophées, l'vn dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la deffaitte de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rapporterent qu'on voyoit paroistre les Nephelocentaures, qui estoient des monstres aillez moitié che-

chevaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme un gros navire. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en estoit si grand, qu'il surpassoit la creance. Lors qu'ils eurent appris la defaite de leurs gens, ils enuoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nostres qui estoient en desordre, & espars çà & là dans la poursuite, ou parmy le bagage, & les ayant déconfits poursuivirent Endymion iusqu'au globe de la Lune, sans avoir pu sauver qu'une partie de ses Hippogryphes. Ils renverserent en suite nos trophées, & coururent tout ce grand espace qui s'estend depuis le globe de la Lune iusqu'à l'estoile du iour. C'est là que ie fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas assieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circumvallation, un double mur fait de nuées espaisies; de sorte qu'elle ne recevoit plus la lumiere du Soleil, & estoit dans une éclipse perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy enuoya offrir tribut & des ostages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais apres avoir mis l'affaire en deliberation, il se relâcha, & la paix fut conclue aux conditions, Que le mur seroit demoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ces successeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muids de rosée,

*Ou un
morceau
de jambe.*

& donneroient autant de leurs suiets pour ostages. Que l'estoile du iour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le seroient. Ces articles furent grauez sur vne colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signerent Pyronide, Therite, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fusmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais ie ne m'y pûs refoudre; quoy qu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que ie diray tantost; & comme il nous vit opiniastrer au retour, il nous traitta splendidement l'espace de sept iours, & nous congedia. Mais auant que passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter icy les merueilles du pais. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en scait pas mesme le nom. On se fert au lieu d'elles de ieunes garçons iusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la iambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent accoucher on y fait vne incision. Ie croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la iambe fert de ventre. L'enfant est mort en venant au monde, mais en l'exposant à l'air il commence à respirer. Il y a vne autre espece d'hommes qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naist vn grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coude de hauteur, lesquels on ouure lors qu'ils sont meurs, & l'on en tire vn enfant. Mais ceux-là n'ont point

point de parties naturelles, & s'en attachent lors qu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yuoire. Lors qu'un homme devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vsent tous de mesmes viandes, qui sont des grenouilles rosties sur les charbons; car l'air en est tout remply; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en aualer la vapeur, & pour cela ils s'approchent des tisons, lors qu'elles rotissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuage est de l'air pressé dans vn verre, dont il sort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouuerture en ces lieux-là; mais ils ont vn trou sous le jaret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauues, au contraire du pays des Comètes, où ils ayment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais vn peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naist à tous sur le croupion, comme vne espece de chou cabus, toujours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont vne estrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend apres comme du fromage, en y meslant vn peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresle; si bien que lors qu'il gresle parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce pais-là. Le ventre leur sert de poche; & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ou-

*C'est
qu'il est
sans
boyaux,*

ure & se referme comme vne gibeciere, & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les

pau:

pauvres de cuire; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si ie parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des thresors comme d'escus, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merueilles dans le palais du Roy; vn puit qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & vn miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souuent mes amis & ceux de ma connoissance; mais ie ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

IV.
*Arriuee
en l'Isle
des Lam-
pes.*

Après auoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fismes voile à trauers les vastes plaines de l'air; mais auant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de letton, avec vne armeure toute complete de cosse de féues; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fumes escortez par vn regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de pais; mais nous n'abordasmes nulle part, qu'à l'estoile du iour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entraimes après dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençasmes à raser la terre, sans y descen-ire, parce que le vent estoit contraire; quoy que nous l'eussions bien desiré, à cause que le pays que nous voyions estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleues. Les Néphélocentaures qui estoient à la soldé de Phaëton, vinrent fondre sur nous en cet endroit,

endroit, pensant que nous fussions encore ennemis ; mais ils se retirèrent lors qu'ils sceurent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'auoir grand peur parce que nous auions renuoyé desia nostre escorte. Apres auoir vogué toute la nuit, & le iour suiuant, nous arriuasmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleiades, vn peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fusmes descendus, nous ne trouuasmes que des Lampes, qui alloient & venoient cōme les habitans d'vne ville, tantost à la place, tantost sur le port, les vnes petites & chetiues comme le menu peuple ; les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles auoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'vne Republiq; , parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-vnes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraichir ; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville où il rend iustice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouuer, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly ne souffrent point d'autre peine, sinō qu'on les esteint, qui est vne espece de mort. Nous nous approchasmes pour entēdre leurs raisons, & leurs excuses, & y vismes iusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Comme nous eusmes demeuré là toute la nuit *V. Englou-*
 nous en partîmes le lendemain, & voguant près *tissement*
 des nuës, vismes la ville de Nephelococcygie *de l'Au-*
 qui nous donna de l'admiration, mais nous *teur, &*
 n'y descendîmes point, parce que le vent estoit *son seious*
 contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit *dans la*
 Roy, ce qui nous fit souuenir du Poëte Aristophane, *Baleme.*

qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours apres nous decouvrimus clairement l'Ocean; mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous auions laiffées dans le Ciel, que nous paroiffoient claires & luifantes comme des aftres. Le quatriefme, fur le midy, le vent s'estant appaisé, nous descendifmes tout doucement dans la mer, où nous ne fufmes pas pluftoft, que nous commençafmes à faire bonne chere de ce que nous auions, & parce qu'il faisoit vn grand calme, nous nous baignafmes mefme dans l'Ocean. Mais comme fouuent vn petit rayon de bonne fortune est le presage d'vn grand malheur, nous n'eufmes pas vogueé deux iours, qu'au troiefme, au leuer du Soleil, nous vifmes nager force poiffons & quantité de baleines; dont il y en auoit vne d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle auoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yuoire. Lors que nous la vifmes venir à nous la gueule ouuerte, nous nous recommandafmes aux Dieux, & nous embrassafmes l'vn l'autre, pour n'estre pas separez mefme en la mort. Elle nous engloutit tous ensemble avec nostre nauire; mais de bonne fortune auant qu'elle pust nous escrafer, nostre vaisseau coula heureufemēt dans l'interuale de ses dents. Comme nous fufmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vifmes vn grand & large monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y auoit dedans quantité d'autres poiffons qu'elle auoit aualez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des anchres & des masts de nauire; & vers le milieu vne terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon auis, de la quantité de limon qu'elle

*Ce mot
n'est pas
au Grec,
mais ie
m'en fers
pour la
commodi-
té de
l'expres-
sion.*

qu'elle aualoit. Il y auoit mesme vne forest, & toutes fortes d'arbres & de plantes comme en vn pays cultiué qui pouuoit auoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons, & autres oiseaux de riuere, qui auoient fait leurs nids dans le bois. Après auoir respandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons & fis soutenir le vaisseau, qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous uisimes à table; car nous auions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous auions emportée de l'estoile du iour. Le lendemain estant esucillez, comme la baleine ouuroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Isles; car nous la sentions remuer de tous costez en vn instant. Lors que nous fumes accoustumez à vn si triste sejour, ie pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forest pour descouurir le pais. Nous n'eusmes pas fait sept cents pas, que nous trouuasmes vn petit Temple dedié à Neptune, comme le tesmoignoit l'inscription, & en suite, plusieurs sepulchres, & vne fontaine tres-claire assez proche. Nous ouismes mesme l'aboy d'vn chien, & vismes de loin de la fumée, ce qui nous fit iuger que le pais estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouuons vn vieillard & vn ieune homme, qui dressoient vn petit iardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Ioyeux & estonnez tout ensemble, nous-nous arrestasmes assez long temps à les regarder, & vismes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Apres quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes? pour nous, dit-il, nous auons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans scauoir au vray ce que

nous sommes ; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous viuons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauures estrangers qui fumes hier englouttis avec nostre nauire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'vn l'autre, & nous apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misere. Faites-nous donc, s'il vous plaist, le recit de vostre auanture, & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne sera pas, dit-il, sans auoir mangé auparauant, & en disant cela, il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il auoit. Lors que nous fumes rassassiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous auions esté engloutis. Nous luy contasmes donc tout ce qui nous estoit arriué depuis nostre embarquement, dequoy il parut fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour traffiquer en Italie, ils auoient nauigé heureusement iusqu'en Sicile, d'où ils auoient esté emportez par la tempeste dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous auions pû voir le debris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserue de son fils & de luy, & qu'apres leur auoir rendu les derniers deuoirs, ils auoient basti la chapelle que nous auions veüe, & cultiuoient ensemble ce petit jardin qui leur furnissoit des legumes, dont ils viuoient avec des fruits sauuages & du poisson. Qu'il y auoit des vignes au pais dont le vin estoit tres-excellent, & que nous auions pû voir vne fontaine dont l'eau estoit tres-fraiche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun vn list de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles necessaires ; auoient allumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelquefois à la pesche,

à trauers les oüies de la baleine. Qu'il n'y auoit pas fort loin de là vn estang salé qui auoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelquefois, & y peschoient aussi, parce qu'il y auoit force poisson. Qu'il y auoit vingt-sept ans qu'ils viuoient dans cette misere, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du pays qui estoient sauuages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous? Oüy, dit il, & qui sont faits d'une façon effroyable; Car à l'extremité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'escreuice & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé à main droite, sont les Tritonomedetes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si meschans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquires & les Cynocephales qui sont allez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'emboucheure du monstre, le pays est presque desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins, i'y ay estably ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huistres que ie paye de tribut aux Psittopodes. Voila l'estat du pays. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y viure, & pour nous deffendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je? Plus de mille respondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puisqu'il sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & apres les auoir deffaits nous habiterons le pays sans crainte. Nous resolusmes donc de les combatre, & retournasmes à nostre nauire, pour faire les apprests necessaires. Nous commen-

*Comme
qui diroit
salez ou
confits.*

*Il fait
allusion
aux Tri-
tons.*

*Mains de
Cancres.
Testes de
Chien.*

*Pié-le-
gers.*

mençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous estions nez libres, & maltrairâmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit ; mais nous nous estîmes préparez à les recevoir, & auis mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point leuer que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queue ; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniastre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outré en outré d'une arreste de poisson. Nous poursuivîmes les autres iusqu'à leurs cauernes, & tout le reste du iour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette deffaitte, le reste des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Tarricanes auoient l'aïsse droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquies estoient au milieu ; il n'y eut que les Tritonomédètes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinsmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entraâmes au combat avec de grands cris, qui resonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent deffaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes ; de sorte que nous les poursuivîmes iusqu'à la forest. Aussi-tost ils enuoyèrent rechercher nostre alliance, & sur nostre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces, les Tritonomédètes ayant appris cette nouvelle, se sauuerent dans la mer à trauers les ouies de la

*Sous la
conduite
de Pé-
lame.*

baleine. Apres cette victoire, nous demeurâmes maîtres du país, nous occupant à la chasse, & aux exercices du corps, cultivant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans vne prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se resjouir. Comme nous eufmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquiesme iour du neuvieme mois, enuiron le second baïllement du monstre, qui ne baïlloit qu'une fois par heure, ce qui seruoit à les conter, nous entendîmes vn grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couuert dans l'interualle de ses dents, nous veîmes des Géans, grands comme des Colosses, qui conduisoient des Isles, comme l'on fait des nauires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est veritable. C'estoient des Isles longues & estroites, qui n'estoient pas fort hautes, & pouuoient auoir cent stades de tour. Il y auoit enuiron trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui estoient employez pour la deffence; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere, & ramoient avec des grands pins feüillus. Derriere, sur vne eminence, estoit le Pilote, qui tenoit vn gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé, la prouë, il y auoit enuiron quarante hommes tous armez, semblables à nous, horsmis que leur cheuelure estoit de feu, ce qui les deffendoit comme vn casque. Les arbres de l'Isle seruoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le sifflet du Comite qui faisoit mouoir les rames tout d'un temps, comme dans vne galere. On ne voyoit

que deux ou trois de ces Isles d'abord , mais sur la fin il en parut environ six cens , qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre , pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées , & d'autres coulées à fons , mais plusieurs se maintinrent brauement iusqu'à la fin , & ceux qui combatoient à la prouë faisoient merueilles de bien attaquer & de bien deffendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus , pour les empescher de se detacher & de prendre la fuite , & l'on faisoit main basse , sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer , ils iettoient de grands polypes attachez les vns aux autres , qui s'acrochoient aux arbres de la forest ; de sorte que l'on combattoit de pied ferme , comme si ce n'eust pas esté vn combat naval. On se lançoit aussi à la teste , au lieu de pierres , des huïstres & des tortuës , grosses comme des pieces de rocher. L'vn des Generaux s'appelloit Eolocentaure & l'autre Thalassopotés ; car on les entendoit souuent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy auoit enleué plusieurs troupeaux de dauphins , qui estoit le sujet de leur different. Aussi demeura-t-il victorieux , & coula à fons cent cinquante Isles des ennemis , en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans , & pourfuiuit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir , comme il fut de retour de la poursuite , il recueillit tout le butin qui flottoit , tant du sien que des ennemis , car il auoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Apres , il dressa vn trophée sur la teste de la Balaine , qui estoit elle-mesme comme vne grande Isle , ou plustost comme le continent , & appendit à Neptune vne des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre autour du monstre , auquel ils auoient attaché leurs cordages. Le lendemain , ils firent des sacrifices

*Centau-
re vent,
beuueur
de mer.*

d'action de graces , & ayant enseuely leurs morts, partirent avec de cris de ioye, & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

- I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. L'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravaugantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arriuée aux Antipodes.

A P R E S ces choses, ne pouuant endurer vn plus long sejour dans la Baleine, il nous prit enuie de faire vn trou au costé droit pour nous éua-
 der; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouuer le fons, nous abandonnâmes l'entre-
 prise, & iugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept iours entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septiesme, elle baïlloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tost, ce qui nous fit iuger, qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième iour, nous apperceumes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort
 Continuation du voyage de l'Auteur.
 mau-

162 L'HISTOIRE VERITABLE,

mauvais; si bien que le lendemain nous-luy trauserâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empescher de la refermer, sans quoy nous estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nostre départ, & fîmes nos prouisions, prenant l'estranger pour nostre Pilote. Le troisieme iour nous tirâmes nostre vaisseau par l'interuale de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifîmes à Neptune, près du trophée des Isles flotantes, & ayant demeuré là trois iours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrieme. Nous rencontraîmes d'abord quantité de corps morts de la dernière deffaitte, contre lesquels nostre vaisseau alloit heurter comme contre des escueils, & nous demeurâmes estonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit vn froid si importable, que la mer se glaca à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de descendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes vn trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouuions en creusant. A la fin, comme les viures commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquieme iour elle se fonda, & nous voguâmes sur l'eau comme auparauant, tant que nous abordâmes en vne petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauuages, qui auoient les cornes sous les yeux, corame vouloit Momus, afin de mieux voir où ils
frap-

frappent. Plus loin nous trouuâmes vne mer de laict, qui auoit au milieu vne petite Isle de fromage, Tyro, si-
 où nous seiournâmes quelq; temps, mangeant de la *gnisie fro-*
 terre de l'Isle, & beuuant du laict des raisins; car ils *mage, au*
 ne portent point de vin. La Princesse Tyro fille de *Grec.*
 Salmonée, en estoit Reine, & auoit receu cette fa- *Galatée,*
 ueur de Neptune pour recompense de sa chasteté. Il *veut dire*
 y auoit aussi vn temple dedié à Galatée, comme il *laict.*
 paroissoit par l'inscription.

Comme nous eûmes demeuré là cinq iours, nous *I I.*
 en partîmes le sixiesme par vn bon vent, & deux *Venu de*
 iours après passâmes de cette mer blanche dans vne *P'Auteur*
 autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hom- *aux Isles*
 mes semblables à nous, horsmis qu'ils auoient les *Fortu-*
 pieds de liege, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'ap- *nées.*
 procherent de nostre nauire, & nous saluant en nostre
 langue, nous dirent qu'ils alloient au Liège qui estoit
 leur patrie; Si bien qu'après auoir couru quelque
 temps autour de nostre vaisseau, ils s'en allerent en
 nous souhaittant vne heureuse navigation. Ils ne
 nous eurent pas plustost quittez, que nous descou-
 urîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la
 leur sur vn grand liège tout rond. Plus loin, sur la
 droite il y en auoit cinq autres fort hautes & fort
 grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux;
 & deuant nous vne petite, large & basse, d'où s'exha-
 loit vn doux parfum, comme Herodote dit qu'il en *De roses,*
 sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé *violettes,*
 là, & trouuons en arriuant de grands ports, larges & *&c.*
 tranquilles, & des fleues d'vne eau claire & argen-
 tine qui couloit doucement dans la mer. Les bords
 estoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit
 retenir la musique des oiseaux, qui faisoient vn con-
 cert avec les Zephirs. Car les feuilles agitées par vn
 doux vent, rendoient vn son comme de flûtes douces.

On

On entendoit parmy cela, des voix, ou plustost des cris de resiouissance, comme dans vn festin, où les vns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Dechargez de tant de merueilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, ou nous ne fûmes pas plustost, que les gardes nous lierēt avec des chaines de roses & nous menerent vers le Prince, après nous auoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'isle des bien-heureux qui estoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouuâmes en arriuant qu'il y auoit trois causes à plaider auant la nostre. La premiere estoit celle d'Ajax fils de Télémon, pour sçauoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, après s'estre tué luy-mesme en fureur. La seconde estoit vn different amoureux de Thesée & de Menelaüs à qui demeureroit Heleine. Et la troisieme, vne dispute de presceance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestation, Ajax fut receu, moyennant quelques prises d'ellobore, pour lesquelles on le renuoya à Hippocrate. Heleine fut adjudgée à Menelaüs, à cause des longs trauaux qu'il auoit soufferts pour elle, outre que Thesée auoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy donna vn siege à costé du vieux Cyrus. Apres cela, nous fusmes ouis, & l'on nous demanda d'abord pourquoy nous auions osé profaner ces lieux sacrez de nostre presence mortelle? Sur nostre responce, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nostre curiosité, apres nostre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du pais, & de nous entretenir avec les bien-heureux. Aussi-tost, nos chaines tomberent d'elles mesmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fusmes

rauis

*Parce
qu'elle
auoit esté
femme de
l'un & de
l'autre.*

rauis en entrant de voir que la ville estoit d'or, & les murailles d'esmeraude; le pavé marqueté d'ébene & d'yvoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brusloit que des fagots de canelle. L'edifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lauoit de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bienheureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestue de la semblance du corps; car si on ne les touche, on ne scauroit descouvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais demeurent toujours à l'âge où ils meurent, horsmis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur viguer. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le iour n'y est pas fort éclattant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vents que les Zéphirs; mais la terre est couverte de fleurs & fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les espis au lieu de bled sont chargés de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni

ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel ; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites ; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraicheur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vens portent les viandes. Sur les testes pendent de grâds arbres de crystal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plustost pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, respandent sur vous des fleurs, qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant de sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte ; lesquelles s'espreignent à l'aide des vens, & versent sur l'assistance vne liqueur tres-precieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulièrement ceux d'Homere, qui est assis parmy les Heros au-dessus d'Ulyse. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maistres de Musique sont Eunome, Arion, Anacreon & Stesicore, dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroist vn second cœur de Musiciens, composé de serins & de rossignols, qui avec les Zephirs, font vn concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des bienheureux, c'est qu'il y a deux sources, l'une du ris, & l'autre de la joye, dont chacun boit vn grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gay le reste du iour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmy les Ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siege de Troye,

Troye, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacharis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus; les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe, & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait force careffes. Rhadamante l'a souuent menacé de le mal-traitter, s'il ne quittoit son ironie; mais il a de la peine à s'en desfaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme i'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa Republique, & viuoit luy-mesme selon les Loix qu'il auoit establies. Aristippe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut auoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas iusqu'à ce pauvre malotru d'Esope qu'il n'y soit, & ils s'en seruent comme de bouffon. Pour Diogene, on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est deuenu voluptueux, & a espousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danser, & faire mille extrauagances, sur tout quand il a beu. Les Stoiciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costau, & sont occupez à desfricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils delibrerent tousiours, & ne se peuvent resoudre; On doute mesme s'ils croyent des Enfers & des Champs Elysées. Mais, à mon auis, c'est qu'ils craignent le iugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte de iugemēt, & mettre l'Vniuers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde; mais on y reuere principalement Thesés & Achille. Les femmes y sont cōmunes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas
mesme

mesme de garçons; Il n'y auoit que Socrate qui iuroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après auoir esté deux ou trois iours en ce pais-là, i'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'estoit vne de plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'auoient tellement embrouillé sur ce sujet que luy mesme n'en sçauoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y auoit esté donné en ostage. Le luy demanday en suite, s'il auoit fait les Vers qu'on rebutte? Il me dit qu'oüy; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il auoit commencé son Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'auoit pas fait non plus l'Odyssée auant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son pretendu auement, ie ne luy en parlay point, parce que ie vis bien le contraire. Le luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me respondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Therfite, qui l'accusoit de calomnie; mais il fut renuoyé abîous à l'ayde d'Ulyssé qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriua Pythagore, après auoir acheué toutes ses reuolutions, & passé par diuerses metempsycofes; car il auoit esté metamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu, parce qu'il auoit tout vn costé d'or. Empedocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point receuoir, quelque instance qu'il en fist, de peur qu'il ne fust trauaillé de melancolie. Après quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trepassez*, où Achille & Thesée presiderent, celuy cy pour la sep-

*Zenodo-
re & A-
visarque.*

septiesme fois, & l'autre pour la cinquiesme. Il seroit long de rapporter tout ce qui s'y fit; mais Catus de la race des Heraclides, vainquit Vlysse à la lutte, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinthe, sans que pas vn eust l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace; Je ne sçay plus qui vainquit à la course; Homere remporta de bien loin le prix de la Poësie; mais Hesiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Pâon; & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvelle vint que les enfers s'estoient reuoltez sous la conduite de Phalaris & de Busire, accompagnez de Diomède, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des bien-heureux, apres avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thesée, d'Ajax & d'Achille; car le second estoit desia retourné en son bon sens. Apres vn grand combat, où Achille fit des merueilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aïsse droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Delie. Aussi eut il pour recompense vn beau iardin au faux-bourg où il tenoit Academie; qu'on appelloit l'*Academie des Morts*. Les vaincus furent renuoyez aux enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a descrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son liure en partant; mais ie le perdis avec le reste de mon equipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *Je chante des Enfers les combats redoutables*. Apres la victoire on fit vn grand festin selon la coustume, où l'on ne seruit que des féues, c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouua point. En suite, il arriva de nouvelles aventures; Cinyre fils de Scintare nostre Pilote qui estoit vn grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur antour ne

*A pû
faire.*

*Anciens
brigands.*

peut estre long-temps caché ; car ils se faisoient mille careffes à table, & quelque-fois apres le repas s'esgaroient tout seuls dans la forest. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils scauoient bien que nous ne le trouuerions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur dessein, & cinglerent en haute mer, sans que personne s'en apperceût. Mais Menelaüs s'estant esueillé en sursaut, & ne trouuant plus près de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du lict, alla esveiller son frere Agamemnon, & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on auoit enuoyez à la decouuerte, rapporterent qu'on voyoit vn nauire fort éloigné ; & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur vn vaisseau d'Asphodelé fait tout d'une piece, & les enuoya apres. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirent sur le midy, auant qu'ils pussent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remorquant leur vaisseau avec des chaines de roses ; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desesperoit, s'arrachant les cheveux, & baissant la veuë de honte. Rhadamante, apres avoir interrogé les coupables, les renuoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, parce que l'Isle des bien-heureux est exempte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconueniens à l'avenir. Ie regrettois fort de quitter vn si agreable sejour, pour r'entrer dans de nouveaux malheurs ; mais les Heros me consolèrent en me montrant la place qu'ils me donneroient aupres d'eux apres ma mort. I'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que ie deuois tenir, & de me dire ce
qui

qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers; plus loin est celle des Songes, & en suite, Ogygie, où demeure Calypso; mais tu ne la sçauois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages; puis vous retournerez en vostre país; apres de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha vne racine de Mauue, & me la presentant, m'ordonna d'y auoir recours dans mon affliction. Il me cōmanda aussi quand i serois arriué aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec vne espée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'vn garçon qui eût plus de dix huit ans; & me dit qu'en obseruant bien ces choses, ie serois receu dans l'Isle des bien-heureux apres ma mort. Alors ie fis mes preparatifs pour mon départ, & allant dire Adieu à Homere, ie le priay de me faire vn quadrain, que ie grauay sur vne colonne prés du port; Il contenoit ces mots:

*Lucien fauory des Dieux
A veu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son país, joyeux.*

Aprés auoir demeuré là le reste du iour, & pris congé des Heros, ie partis le lendemain; & ils me vinrent conduire iusqu'à mon vaisseau, où Vlysse me tirant à part, me donna vne lettre pour Calypso, sans que sa femme en vist rien. Rhadamante enuoya avec nous le pilote Nauplion, pour empescher qu'on ne nous arrestast en quelqu'vne des Isles voisines, & tesmoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en vn puant & espais, qui distiloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin vne odeur de souffre & de bitume, avec une exhalaison comme de corps morts

*Raillerie
contro Py-
thagore.*

III.
*L'Isle des
Enfers;*

qu'on rostit. Parmi cela retentissoient les coups de fouët, & le bruit des chaisnes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à vne de ces Isles, qui estoit toute bordée d'escueils & de precipes, & par dedans n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous peûmes par vn sentier rude & espineux, nous arrivâmes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de pointes d'espées & de halebardes, & ceint de trois fleuves; l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisieme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardents, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes; On n'y pouvoit aborder que par vne porte fort estroite qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vismes tourmenter plusieurs Rois & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de nostre connoissance. Cinyre y estoit pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous monstroient tout pour de l'argent, & qui discourroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui avoient imposé à la posterité par leurs escrits fabuleux, comme Ctesias & Herodote, ce qui me donna quelque consolation; parce qu'il n'a guere de vice dont ie me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes, ne pouvant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide, nous retournâmes à nostre vaisseau.

IV.
*Isle de
 Songes.*

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous apparut, mais obscurément comme les songes ont accoustumé. Car elle sembloit s'esloigner à mesure que nous en approchions; mais enfin l'ayant
 attrapée,

attrapée, nous y entrâmes par le havre du Sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pavos & mandragore, qui estoit pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit vn fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel, Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux; Les deux premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & melancholiques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'yvoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Deesse qu'on y adore; & en suite, celui du Cocq. Le Sommeil a sous lui deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprete des songes est le Prophete, & a obtenu certe grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens, les uns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; Ceux cy riches à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie; Ceux-là gueux & mendiens, & tout couverts de haillons. Nous en veismes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux, & nous traitterent splendidement, & après la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre país, & nous ramenerent le mesme jour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne compte point autrement; & tout ce temps là

nous ne fîmes que manger & dormir ; mais à la fin, éveillez par vn coup de tonnerre, nous gagnons le navire, & quittons le port.

Trois iours après nous arriuasmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder ie descacheray la lettre d'Vlyffe, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, & n'y trouuay que ces mots, LETTRE D'VLYSSE A CALYPSO. *Je ne vous eus pas plustost quittée que ie fis naufrage, & ne me sauuay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheagues. Comme ie fus de retour chez moy, ie trouuay ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien ; & après les auoir tuez, ie fus assassiné par Telegone que i'auois eu de Circé. Maintenant, ie suis en l'Isle des Bien-heureux, où ie regrette les plaisirs quenous auons eus ensemble, & voudrois estre tousiours demeuré avec vous, & auoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'eschapper, soyez assureés de me reuoir. Adieu.* Il ajoutoit à cela quelque chose en nostre faueur. Nous n'eusmes pas esté fort loin que ie trouuay la grotte de Calypso, telle qu'Homere la décrit, où elle trauailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plustost leu la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traitta magnifiquement, & nous fit diuerses questions pendant le trepas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy respondîmes ce que nous iugeames qu'elle auroit de plus agreable, & après auoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nôtre vaisseau, & passâmes la nuit sur le riuage. Le lendemain dès le matin nous fîmes voile par vn grand vent, & après auoir esté battus de la tempeste deux iours entiers, au troiesime nous fusmes attaquez par des Barbares qui nauigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se seruent des

grains

V;
Aventu-
res extra-
uagantes.

Ou, en
laine.

grains au lieu de pierres dans le combat, & des feuilles au lieu de voile, avec vn mast de roseau. Après vn rude combat, nous veismes paroistre sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plustost apperceus, qu'ils nous quitterent, pour les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous meismes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçavoir qui remporta l'avantage; mais il y auoit apparence que les derniers seroient les maîtres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, estant faits de la moitié d'une cocque de noix, qui sont grosses & dures en ce pais-là, & longues à proportion. Comme nous les eusmes perdu de veüe, nous pensâmes nos blesez, & nous tinmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car auant le coucher du Soleil nous fusmes attaquez par quelque vingt hommes, qui estoient à cheval sur des Dauphins, lesquels sautoient & hennissoient comme des cheuaux. Lors qu'ils furent près de nous ils se separerent en deux bandes, & nous en fermant au milieu, nous lancerent des yeux de cancre, qui estoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoussâmes à coups de trait iusques dans leur Isle, qui estoit deserte & sterile, ce qui les contraignoit à faire le mestier de corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontrâmes vn nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la mere faillit à nous submerger, du seul vent de son aisle, & nous le prennions d'abord pour vn escueil. Après l'auoir reconnu nous y descendismes, & trouuâmes qu'il estoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bin cinq cens œufs, dont le moindre estoit plus gros qu'une pippe de maluoisie. Les petits estoient prests à esclore, & on les entendoit desia crier dans la cocque. Comme nous fusmes vn peu éloignez, il nous

arriva divers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre navire, commença à chanter, & à desployer les ailles; nostre Pilote, qui estoit chauue, deuint tout à coup chevelu, & l'arbre de nostre vaisseau jetta des fruits & des branches. Estonnez de tant de merueilles, & priant les Dieux de destourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes vne forest de Pins & de Cyprés qui flottoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouuâmes ce que i'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouuions descendre, ni passer à travers, à cause de l'espaïsseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire; nous tirâmes nostre navire en haut, à force de cables, puis haussant les voiles, coulâmes sur le faïste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souuenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocagere*. Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nostre navire comme nous l'auions monté, & navigeâmes sur vne mer claire & vnie iusqu'à ce que nous arriuâmes à vn precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu vn abyfme, où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en haste les voiles, & après auoir ietté la veuë de tous costez, nous apperceumes comme vn pont d'eau qui ioignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans vn autre Ocean.

VI. C'estoit vne mer douce & paisible, où nous décourimmes d'abord vne petite Isle qui estoit facile à aborder, & y descendîmes pour faire aiguade, & prendre des viures. Nous trouuâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des viures, nous ouïmes des mugissemens assez proches, & y accourûmes pensant que ce fust vn troupeau de vaches; mais en arriuant, nous

veimes

*Ou, en re-
hes.*

*Ou, la na-
uigation.*

*Autres
euentu-
res extra-
uagantes.*

veimes que c'estoient des Sauvages, qui auoient la teste de Taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuivirent de si près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste se sauua à la course. Lors que nous fûmes arriuez à nostre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette iniure, & r'avoit nos camarades, mais en arriuant nous trouuâmes qu'ils les mettoient en piéces, & se les distribuoié comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons cinquante, & en faisons deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs estoient d'avis de les traiter comme ils auoient fait nos gens, mais nous trouuâmes plus à propos de les garder, pour en auoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'auoient que trois pieds, parce que ceux de deuant s'vnissoient en vn. Apres avoir demeuré là vn jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par vn bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous veismes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconneumes à plusieurs autres signes. Nous veismes là de plaisans nageurs; C'estoient des gens couchez sur le dos avec vn baston entre les jambes, qui seruoit comme de mast, où estoit attachée vne petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & vogoient ainsi sur l'Océan. D'autres estoient assis sur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous admiroient nostre façon de nauiger autant que nous faisions la leur. Sur le soir nous abordâmes en vne petite Isle habitée par des femmes qui auoient le pied

d'afnon ; mais du reste estoient tres belles & vestuës en Courtisanes, avec de longues robes traïnantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empescha de le descourir d'abord. Elles nous receurent fort bien, & nous menerent chez elles ; mais ie n'y allois qu'en tremblant, & me desiois de leurs caresses. Et de fait, i'apperceus chez l'une en entrant des carcasses & des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauue selon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'assister en cette occasion. Apres mettant l'espée à la main, ie me saisis de mon hostesse, & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'auoua qu'elles estoient des femmes marines qui esgorgoient les estrangers apres avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Aussi-tost l'ayant liée ie montay sur le haut de la maison & appellay mes camarades, qui ne furent pas plustost venu, que ie leur contay ce qu'elle m'auoit dit. Comme elle les apperceut elle se changea en eau, mais trempant mon espee dedans, ie la retiray toute sanglante. Apres, nous nous en courumes à nostre navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous descourîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à deliberer de ce que nous auions à faire. Les vns estoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi tost pour tascher de regagner nostre patrie, puisque nous auions rencontré ce que nous cherchions : Les autres de laisser nostre vaisseau sur le riuage, & entrer plus auant en terre ferme pour descourir le pais & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'eleva tout à coup vne tempeste qui brisa nostre navire, & chacun se sauua comme il pût avec ses armes & ce qu'il auoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriua dans mon voyage du nouveau Monde ; le
descri-

descrieray aux liures suivans les merueilles que i'y ay veues.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du second Volume.

LE MEVRTRIER DV TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuër le Tyran, & ne le trouuant point, tuë son fils, & luy laisse son espée au trauers du corps. Le Tyran de retour arrache l'espée, & s'en tuë de desespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celui qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS, ie ne demande qu'une recompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que ie sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon espée qui a tué les Tyrans; ie n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moi-mesme celui qui se pouoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Cependant ie deurois donc remporter double recompense, voici qu'on m'en conteste vne, & ie suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la faulxie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que i'ay conseruées, & ce n'est pas tant pour l'amour du bien public, comme on le veut faire croire, que par eeluy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur

leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bien fait, & de vostre desliurance, repassez vn peu dans vostre esprit les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en auiez deux; l'un desia vieil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre ieune & vigoureux, & en estat de faire mille crimes. En vn mot, la domination du pere estoit beaucoup plus supportable que celle du fils; puis qu'il n'estoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses chastimens, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté, mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il ayroit vniquement, comme il l'a monstré à la mort. Aussi luy obeissoit-il en tout & par tout, & n'estoit que l'executeur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui ravissoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'estoit luy qui pilloit & qui saccageoit nos maisons; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous sçchoit le plus, c'estoit de voir qu'il estoit l'arcboutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle devenoit eternelle. Apres la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude; mais les plus sages desespoient à iamais de liberté, voyant vn successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point estonné mon courage, & sans considerer le peril, ie l'ay affronté tout seul, non pas tout seul neantmoins, puisque j'avois avec moy ma fidele épée. Le

N'ay point crainct d'acheter au prix de ma vie vostre liberté ; car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échapper. Apres avoir donc tué vne partie des Gardes, & repoussé l'autre ; apres avoir franchi tous les obstacles qui s'opposoient à mon passage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouuoit deffendre, & lors que ie vis par sa mort vostre desliurance acheuée, ie creus qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'attaquer vn vieillard foible & sans deffense, & luy laissay faire à luy-mesme vne action qui m'eust deshonoré en la faisant. Ie vient donc tout ensemble, vous annoncer & vous apporter la liberté. Goustez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez desormais selon vos loix, & administrez la iustice comme auparauant. Vous deuez tout ce que vous auez à mon courage & à mon espée, ne leur déniez pas vne iuste recompense. Ce n'est pas que ie ne sçache bien que la Vertu n'a point d'autre recompense qu'elle mesme ; mais vous ne deuez pas deshonorer vne si belle action par vne lâche ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'oppose à vn si iuste dessein ? Que ie n'ay pas tué le Tyran ? Ie luy demanderois volontiers, s'il reste encore quelque chose à faire ? si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon espée ? Ya t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, & qui tyrannise ? Quelqu'un de Tyrans est-il eschappé ? Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recoturée, les loix restablies, la Tyrannie abattuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville celebre sa desliurance.

Qui

Qui est cause de tout cela ? Que quelqu'un se montre
 le luy cede cet honneur ? Que si personne ne paroit
 pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix qu'elle
 mérite, tandis que l'on en jouit ? Mais quoy ? les loix
 promettent la recompense qu'à celuy qui a tué le Ty-
 ran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué ; c'est luy-mesme.
 Et qu'importe que ie l'aye tué de ma main ou de la
 sienne ? Cela ne revient-il pas à vn, & n'ay-je pas re-
 comply le dessein du Legislatteur, qui estoit d'abolir la
 Tyrannie, si i'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouvoit
 viure ? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort,
 mais qui est cause de sa mort ; car c'est ce qui a mérité
 la recompense. Et qui en est cause que moy ? Si ie
 l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on
 disputer le prix, sous ombre que ie ne l'aurois pas tué
 de ma main ? Faut-il s'attacher aux formes, quand on
 a l'effet qu'on desire ? & dans vne cause si favorable de-
 niera-t-on la reconnoissance à son bienfaiteur, par vne
 interpretation trop scrupuleuse ; Il me souvient que
 nos loix, si ie ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont
 plus en vusage, condamnent à la mort l'auteur, aussi
 bien que l'exécuteur du crime. Il s'ensuit donc par la
 regle des contraires, que celuy qui fait vne bonne ac-
 tion, soit par soy-mesme ou par l'entremise d'autroy,
 mérite vne esgale recompense. Car on ne peut pas at-
 tribuer ce que i'ay fait au hazard, ni dire que l'évène-
 ment n'a pas respondu à mon dessein. Eussé-je laissé
 là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, pou-
 vois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre,
 apres avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux ?
 Dira-t-on que celuy qui est mort n'estoit pas le Ty-
 ran, parce qu'il n'en portoit pas le nom ? Ne
 sçait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran,
 puis qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie ? D'ail-
 leurs, le Tyran luy-mesme est mort, de quoy vous
 pla-

blaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore
 quelque chose après le recourement de vostre liberté?
 Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans esplu-
 cher trop curieusement les moyens? Pourquoy vou-
 lez-vous estre plus habiles que le Legislatteur? Si quel-
 qu'un auoit chassé le Tyran, vous luy accorderiez la
 recompense comme à vostre Libérateur, quoy qu'e-
 stant chassé il pût encore reuenir? Maintenant non-seu-
 lement le Tyran est mort; mais la Tyrannie est estein-
 te. Considerez ie vous prie cette action, depuis le com-
 mencement iusqu'à la fin, pour voir si i'ay obmis quel-
 que chose de mon devoir. Vous m'auouerez qu'il fal-
 loit bien de la resolution & de l'amour de la patrie,
 pour se presenter à vne mort toute certaine, & entre-
 prendre seul de tuër vn Tyran au milieu de son Palais
 & de ses Gardes? Si ie ne l'auois qu'entrepris sans le
 mettre en execution, ie meriterois quelque recom-
 pense? Mais ie ne dis pas, ie l'ay entrepris; ie dis ie
 l'ay executé; l'ay affranchy mon pais, l'ay restably le
 gouvernement populaire. Tout ce qu'il y auoit de dif-
 ficile à l'entreprise, ie l'ay fait & accompli de ma
 main: Car la difficulté n'estoit pas à tuër vn vieillard,
 qui ne se pouuoit deffendre, mais à démolir les rem-
 parts de la Tyrannie; à forcer son Palais, à tuër ses Gar-
 des, à deffaire sa force, son tout, son soustien. Desire-
 t-on quelque chose de moy, apres cela? Ne suis-je pas
 tout sanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recou-
 rement de nostre liberté? Si dans ce glorieux dessein
 i'auois seulement tué vn des Ministres du Tyran, ie
 meriterois quelque salaire? Mais ce n'est pas son serui-
 teur que i'ay tué; c'est son fils; le plus insupportable de
 tous les Tyrans, la seule cause de tous nos maux, & ce-
 luy qui ne nous rauissoit pas seulement la liberté, mais
 l'esperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort,
 & que l'autre seroit encore en vie, si ie vous demandois

la recompense, vous auriez de la peine à me répondre, & vostre conscience me l'accorderoit, si vostre iustice me la vouloit dénier. Car si ie vous disois, voulez-vous que le pere soit mort, & que le fils soit vivant, vous répondriez que vous aimez mieux que ce soit le fils qui soit mort, parce que c'estoit le plus redoutable. C'est donc vne marque que i'ay plus fait, que si i'auois tué le Tyran, & cependant vous m'en refusez la recompense. Mais ie soustiens que i'ay fait ce que la loy desire, & que i'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la sienne; non d'un seul coup, comme il eût bien voulu apres tant de crimes, mais de mille morts; en voyant deuant ses yeux tout percé de coups, son fils, son espoir, son amour, celuy qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il souhaittoit seul de laisser en vie. Voilà les coups qui l'ont tué; voilà les coups que peut recevoir vn pere; voilà vne mort digne de sa vie. Car vn Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes; autrement ce luy seroit vne faueur plüstoit qu'un supplice. Mais celui-cy outre l'affection des peres, aymoit encore son fils par interest, comme celuy sans lequel il ne pouuoit subsister, estant exposé de tous costez aux embusches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuer, le desespoir l'eût fait mourir, n'estant plus en assurance apres sa mort. Voilà les forces que i'ay armées contre luy, & le fer avec lequel ie l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans appuy, sans esperance. Il a mené vn dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus iuste pour vn Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'espée qui a fait vn si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? O compagne de ma gloire, on te mesprise apres vne si belle action! on te croit indigne

digne de recompense ! Quand ie ne la demanderois que pour toy , apres avoir seruy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice ? mais combien est-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'vn & qui t'a prestée à l'autre pour se deffaire ? Vous la deuez donc conseruer dans vos Archiues comme le gage & l'instrument de vostre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme vne chose diuine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran auant sa mort. Comme ie perçois le fils de plusieurs coups, & que ie le bleissois à dessein aux endroits qui pouuoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son aide, car il ne le pouuoit plus secourir, mais à sa vengeance. Ie me retiray alors pour luy laisser acheuer le reste. Lors qu'il fut arriué & qu'il eut veu son fils vnique aux abois, Ha ! mon fils, s'escria-t-il, ie suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier ? Qu'il m'acheue. A qui me garde-t-il ? mesprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'vne longue mort ? Non, c'est qu'il sçait qu'il m'a desia tué en ta personne. En disant cela il demande vne espée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils seroit en vie, & trouuant la mienne, il l'arrache du cœur de son fils où ie l'auois laissée à dessein, & s'escrie, O espée, il est temps que tu me consoles apres m'auoir affligé. Vien tarir la source de mes larmes ; Vien m'enleuer à ma tristesse ; Vien ayder ma main tremblante à me desliurer des maux que i'endure. Pleût à Dieu que tu m'eusses trouué le premier ; ie fusse mort laissant vn heritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eust assure ma vengeance & la sienne. Mais maintenant ie meurs sans consolation. Apres auoir dit cela il se donna de mon espée à trauers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois.

Combien de coups grands Dieux ! combien de douleurs ! combien de morts ! combien de supplices ! combien de recompenses deüës & meritées ! Enfin , vous auez veu le fils estendu , tout robuste & vigoureux ; le pere veautré dans son sang ; victimes que mon bras a immolées à vostre salut. Mon espée est encore auprès pour seruir de tesmoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eût esté moindre, si la chose se fût passé autrement. Le danger a esté pour moy seul, la gloire & le profit pour vous tous. P'ay ioué le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le pere le troisiésme; mais mon espée a tout fait.

LE FILS DESHERITE. DECLAMATION.

Vn fils desherité par son pere apprend la Medecine, & le guerit comme il estoit deuenu furieux. Le pere rapelle à sa succession; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le desherité tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa deffense.

CE n'est pas vne chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut estendre son pouuoir sur la Medecine, la rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut pas executer tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus estrange, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice.

plustot

plustost que celle de mon Art, dans la cure des maladies ? Pleût à Dieu, Messieurs, que la Medicine pût guerir, non seulement la fureur, mais la colere, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & ie ne serois pas maintenant en peine de me deffendre. Mais depuis sa guerison sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rappelé que pour me chasser plus honteusement. N'est ce pas là vne belle recompense, pour l'avoir guery d'une maladie incurable ? Car, Messieurs, ie n'ay point attendu son commandement, ie le suis venu guerir volontairement lors que i'ay creû le pouvoir faire, quoy que i'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rappelé à sa succession que ie luy voulusse desobeïr, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir ? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour vn mal qui est sans remede ? Pour-quoy veut-il que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer vn crime, & me rendre responsable des événemens qui sont au pouvoir de la fortune ? Que ne fera-t-il point si ie ne reüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait ; Veritablement i'ay regret de voir malade vne personne qui luy est chere, & suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie ; Mais ie ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me semble que ie n'ay pas meritè qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter vne chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il est aisè de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la

premiere fois, puis-qu'il me desherite la seconde pour vn si foible sujet. La liberté avec laquelle ie suis accouru à son secours apres mon exheredation, fait assez voir que i'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il est temps de respondre à ses objections. Car ie ne veux pas qu'il me puisse appeller enfant perdu & desobeissant avec quelque couleur? Lors qu'il me chassa de chez luy ie creus que ie ne me pouvois mieux deffendre de ses reproches & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; si bien que ie ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honnestes. Car ie me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & desia plusieurs iugeoient par la violence de sa colere qu'il n'estoit pas esloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque iour vtilement, s'il avoit besoin de mon secours, i'appris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, ie trouuay ce que i'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoient pas la cause de son mal. En cette extremité, sans me souuenir de l'injure qu'il m'avoit fait, ni attendre qu'il me rappelaist en l'estat où il estoit, ie fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejeztay la cause de son mauvais traitement, plustost sur les principes de fureur qui estoient alors inconnus, que sur le defect d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede; pour ne point chocquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on descouvre la cause du mal avant que de travailler à le guerir, & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, & hazarder sa reputation. Comme i'eus donc remarqué qu'il re-

soit

estoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, i'entrepris sa guerison, contre l'advis de plusieurs qui craignoient que s'il en mes-arriuoit on ne m'imputast sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive, non qu'elle se desfiast de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle sçavoit toutes les causes & les symptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rappella à sa succession, sans prendre l'advis de personne, & me nommoit par tout son sauueur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de louanges, & ma belle-mere ne pouuoit dissimuler la ioye qu'elle auoit, de voir son mary guery contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'actiion de mon pere fut approuuée de tous les honnestes gens, ie remarquay quelque secret mescontentement dans le visage de quelquesvns, à qui mon exheredation estoit plus auantageuse que mon rappel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas vne simple fureur, mais vn mal qui paroissoit couue dès longte-mps, & qui ne la tourmentoit iamais plus qu'à la veüe du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fasché de voir que ie ne la pouuois secourir, & que tous mes remedes seroient inutiles. Mais mon pere sans s'enquerir de la grandeur du mal ni de son origine, veut contre les principes de mon Art que i'en entreprenne la guerison, & sur mon refus s'emporte contre moy, & impute mes excuses à malice; Comme ie me veux iustificier il s'irrite dauantage, ainsi que sont ceux qui

font bien en colere. Mais ie luy veulx respondre icy, tant pour ma deffence que pour celle de la Medicine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le meisme pouuoir qu'auparauant. Car comme le Legislatteur scauoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets, & sur le rapport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient apres tout à loisir, il n'a pas voulu donner aux peres vne puissance absoluë, & sans limites, mais a estably des Iuges pour examiner les causes de l'exheredation, & empescher qu'ils ne passent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les ouïr ni entendre leurs deffenses. Mais auant que de venir là, Confidez, Messieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & si cette faculté n'est point consommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouuoir de me desheriter qu'une fois, encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes, parce que son autorité n'est point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner vne fois au pere cette liberré; mais depuis que par un acte authentique il auoüe un enfant pour sien & approuue sa conduite, il est obligé de persister en son iugement, sans pouuoir changer à toute heure, ni abuser du pouuoir que les Loix luy donnent. Car le Legislatteur pourroit dire; s'il estoit meschant & digne d'estre desherité, pourquoy rappelliez-vous? faut-il se moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou absoluent vostre fils selon que bon vous semblera. Ne permettez donc pas, Messieurs, que celuy qui a condamné son premier iugement par mon rappel, me desherite vne seconde fois, & reprenne la puissance paternelle, dont il a desjà vne fois usé avec tant
d'inju-

d'injustice. Il est permis d'appeller des iugemens, où l'on tire au sort les Iuges ; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Iuge, il faut acquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou laisser le fils que la Nature luy a donné ; mais apres l'auoir iugé digne de son alliance & de sa succession, ie soustiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouuoir départir à sa fantaisie. Car ce n'est pas icy vne simple exheredation, mais vne abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter vn fils, mais on le desauoüe, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyez mon pere, puis vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouuoir que vous pretendez ; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes vne fois déterminé. Combien plus en celuy qui estant né vostre fils, l'est deuenu vne seconde fois par vostre iugement, Si i'estois né vostre esclau, & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rappeler à la seruitude. Car les Loix veulent que les choses vne fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à vne autre raison, considerez, ie vous prie, quel est le fils qu'il rebutte. Je ne diray pas que lors qu'il me desauoüa i'estois sans sçauoir, & que depuis ie me suis rendu considerable en ma profession. Que i'estois alors ieune, & que ie suis à cette heure en vn âge exempt des fautes de la ieunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'auoit receu de moy aucune faueur ; Maintenant il chasse son bienfaiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit re-

deuable de son salut. Quelle ingratitude de desherites celuy qui l'a guery, lors qu'il ne luy estoit plus rien, & l'a traitté de pere, lors qu'il n'estoit plus son fils ? D'ailleurs, le service que ie luy ay rendu n'est pas vn service vulgaire ; car encòre qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lors que ie le suis venu guerir ; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, ie l'ay mis en estat de se pouoir présenter en Iustice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en auoir desliuré ? & pourquoy ne tesmoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude ? Si tost qu'il est reuenu à soy, il me fait appeller en Iustice, & l'on diroit que ie ne l'ay sauué que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il auoit conceü contre moy. C'est vne belle reconnoissance, pour vn malade qui a recouuré sa santé, d'esprouuer ses forces contre son Medecin. Vous rendrez vous, Messieurs, complices d'vn si grand crime ? Luy permettez vous d'opprimer son bien-facteur, & de faire perir celuy qui l'a fait reuiure ? Si i'auois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy le deuroit faire oublier, & les faueurs passées contrebalancer les fautes presentes. Sur tout le service que ie lui ay fait, estant d'vne nature qui surpasse toutes les iniures que ie lui puis faire. Car ie croi auoir vn droit particulier sur celui que i'ay sauué, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puis-que la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'vn continuël supplice. Cecy sert encore à ma deffense, de voir que lors que ie n'estois plus son fils, & que rien

ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plustost à ne le pas faire, ie m'y suis offert volontairement, & ay si bien fait que i'en suis venu à bout. Par là i'ay effacé hautement toute la mauuaise opinion qu'il pouuoit auoir de moy, esteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes seruices, rompu son exheredation par ma pieté, & tesmoigné ma fidelité en vn danger si pressant & dans vne conioncture si delicate. Combien pensez vous que i'ay souffert de peines à estre tou-jours auprès de lui, à prendre le temps & les occasions fauorables à sa guerison, lors que le mal lui donnoit quelque relasche. Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arriue souuent que la violence du mal & le dégouft des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais i'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faueur, sans l'abandonner vn moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparauant le malade à le receuoir, le nourrir de viandes conuenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauuaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies; mais les furieux ne se peuuent traiter. Souuent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courre tant de dangers, combattre vn si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature? Pour moy, Messieurs, i'ay obeï à leurs iustes loix après auoir receu la plus grande iniure qu'un fils puisse receuoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui haïs injustement! O fils qui aime avec plus d'injustice! car ie me blâme moy mesme de ce que

i'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont accoustumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse, & comme l'Ouurier fait son ouurage. Il mesprise donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter vn fils sans sujet, & celles de la Nature qui luy donne vn amour aueugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-seulement il n'aime pas comme vn pere doit aimer son fils, il n'aime pas comme on doit aimer son bien-faiteur. Prodiges estrange! de haïr celuy qui nous aime, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauuais interprete de leurs maximes.

Je pense auoir assez bien montré que celuy qui a vne fois auoüé vn fils pour sien, ne le peut plus rejeter; & quand il le pourroit faire, qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bienfaiteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication, & considerons si elle est iuste: Car quand mesme il seroit permis de traiter vn fils de la sorte, & vn fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne pourroit pas tousiours faire sans sujet; autrement, les Loix n'auroient pas estably des iuges pour examiner les causes qu'on en peut auoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il auoit fait contre moy. P'estois alors son fils, son tout, son sauueur; Depuis cela qu'ay-ie fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay-ie manqué de respect? Ay-ie fait quelque folie, quelque desbauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de

ma faute ; Vous voulez que ie la guerisse ; Suis ie le Dieu de la Medecinè ? Mais si vous ne le faites , ie vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix, comme i'ay dit, ne vous donnent pas pouuoir de faire tout ce qu'il vous plaira , ni ne m'obligent à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choses où ie vous puis desobeir sans crime. Si ie vous abandonnois estant malade, si ie negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, si ie dissipois mon bien , & autres choses semblables, vous auriez juste sujet de vous plaindre. Mais vous n'avez aucun pouuoir sur les choses qui sont de ma profession, Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son mestier. I'ay appris la Medecine sans vous , ie l'ay exercée sans vous , & vous n'en sçauriez encore rien, si ie ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession, & ie le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que c'est un Art plus vtile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand ie vous aurois donc respondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-estre bien guerir ma belle-mere, mais ie ne le veux pas ; vous n'auriez point droit de m'y forcer. Ie n'ay pas estudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader, & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voilà ce que ie vous pourrois respondre quand ie tiendrois de vous mon sçavoir;

voir ; mais vous n'y avez rien contribué, & c'est vne injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay apprise, lors que ie n'estois plus vostre fils, & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est ce pas assez que ie l'aye employée pour vostre salut ? Où est l'argent que vous avez despensé pour me l'apprendre ? Où sont les Maistres que vous m'avez donnez ? Où sont les drogues que vous m'avez achetées ? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez iouir tyranniquement de ce que j'ay acquis, par mon travail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'averfion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en avez receuës, lors qu'un juste ressentiment me sollicitoit au contraire ; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous auoir guery ie devienne vostre esclave ?

Voilà ce que ie vous puorrais dire legitiment, quand ce que vous me commandez seroit en mon pouuoir ? Mais quel est vostre commandement ? Guerissez ma femme de la fureur. Pourquoi ? parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement, ie vous diray, Messieurs, que tous les malades ne se ressemblent pas, & ne doiuent pas estre traittez de mesme ; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes soient composez de mesme matiere, ils ne sont pas de mesme temperament, c'est pourquoy ils sont sujets à diuerses maladies, & dans vne mesme maladie à diuers symptômes. Les vns sont tres-faciles à guerir, les autres sont tout à fait incurables. Vn mesme grain de froment semé en diuerses terres rapportera diuersement ; Il en est de mesme des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas,

pas, croit qu'un Medecin qui a guery vn malade peut guerir tous les autres. Il ne sçait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diuersité, tant à cause du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles ne souffrent pas si bien les remedes, & sont plus sujettes aux maladies, & particulièrement à la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de foiblesse, & d'inconstance, elles sortent plustost des bornes de la raison. Quand vous dites donc, Guerissez de la fureur, ajoutez ma femme; sans confondre toutes sortes de fureurs, & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car après auoir considéré l'estat de la maladie, il faut considerer celui du malade. S'il est froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez semblables, & ne donner les remedes qu'après auoir examiné toutes ces choses, si l'on a enuie d'y reüssir. Il y a plusieurs especes de fureur, plusieurs choses la produisent, & particulièrement dans les femmes; la haine, l'enuie, la jalousie, la colere, le chagrin, le despit: car pour peu que ces passions ayent trop de violence ou de durée, elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arriué à ma belle-mere. Tous les Medecins trouuent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs, quand il seroit moindre ie n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnaist lieu à la calomnie. Mais elle est en vn estat que tous les Medecins du monde ne la sçauroient reestabli. Vous ne devez donc pas desirer que i'en entreprenne la guerison, si vous auez tant soit peu soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez, ie ne vous souhaite aucun mal;

mais

mais si le vostre vous reprend, comme la recherche est frequente & dangereuse dans ces maladies, que voulez vous que ie fasse? le n'attens point vostre response; car quoy que vous fassiez, ie vous seray toujours bon fils. Mais sans mentir, ie crains que vostre colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois iours que vous estes guery, & vous vous abandonnez aux passions qui ont causé vostre mal.

P H A L A R I S.

Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'Irin que ce Prince enuoyoit en offrande à Apollon. C'est une espee de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point iuger de luy sur le rapport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Asteurs du Dieu, & il croit que vostre sentiment sera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à tesmoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, auant que de vous parler de son offrande; Phalaris est né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illustre; & après avoir esté eslevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a in-

mais

mais eu aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secrettes embusches, & cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa seureté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les divisions, qui regnoient au grand prejudice de la Republique. Son dessein, quoy que hardy, fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouvoir, & ne fut suiuy d'aucun meurtre ni bannissement, & autres semblables violences qui ont coustume de se pratiquer à l'establissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui avoient conspiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, apres les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, apres avoir pris & donné la foy reciproquement. En suite, pour reformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'estat, il regla les revenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration, & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin apres, de l'instruction de la jeunesse, & donna ordre à ce que les vieillards goustassent en paix le repos & la tranquillité de la vie; retint le peuple en son deuoir, par des largesses & des spectacles, & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire & de rendre la liberté à ses Citoyens, lors qu'il apprit que ses ennemis & ses envieux conspiroient contre luy, faisoient amas d'hommes & d'argent, se fortifioient de l'alliance de leurs voisins, & avoient envoyé des Deputez jusques à Lacedemone & à Athenes. Comme la chose estoit sur le point de l'execution, il en fut averty en songe, par
l'assi-

l'assistance des Dieux , & descourit en suite la conspiration par plusieurs indices. Mettez-vous en sa place, Messieurs, & considerez ce qu'il deuoit faire dans vne si fatale conioncture. Deuoit-il pardonner vne seconde fois à des ingrats & à des traistres , & leur tendre , s'il faut ainsi dire , la gorge , ou bien asseurer sa vie & son Empire , comme il fit , par la punition des coupables. Il les enuoye donc querir , & apres les avoir convaincus par leur propre confession , il les chastie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté obligé de prendre des Gardes & d'asseurer sa vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects , & qui braffoient quelque trahison contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets , sans s'enquerir de la cause, appelle sa iustice, cruauté , comme si la punition des coupables n'estoit pas plustost vne action de clemence, puis qu'elle conferue les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on haït mesme les bons , tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de iustice. Ce n'est donc pas par la severité qu'il faut iuger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement , mais par la raison qu'on a d'estre seuer , autrement vous seriez injustes de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Legislatteurs employent de temps à parler des peines & des supplices , comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques vns , c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts , & qui commandent à des gens qui n'obeissent que par force. Car la rebellion est comme vne hydre dont on n'a pas plustost couppé vne teste qu'il en renaist plusieurs autres , si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En vn mot , depuis qu'on a commencé vne fois à exercer la

seuerité,

seuerité, il la faut continuer, si l'on ne le veut resoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extrémité, & ie ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaie à entendre des cris & des iniures, plustost que des benedictions & des loüanges. Combien de fois auons nous veu le nostre pleurer & gemir dans le supplice des criminels, & deplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les iours ce qu'il leur faisoit souffrir vne fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles apprehensions de la mort. Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre des innocens; qu'il aymeroit mieux perir luy mesme en laissant viuere les coupables. D'ailleurs, il n'y a guere moins de desplaisir à vn homme bien né de faire le mal que de le souffrir; & ie ne scay s'il ne vaut point mieux mourir mesme injustement, que d'estre tous les iours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'ayme mieux conseruer sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conseruer qu'à sa ruine & contre soy mesme. Cependant, Phalaris en a conserué plusieurs, apres les auoir conuaincus manifestement. l'en appelle à tesmoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauuez les pouuant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de maltraiter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la costé, qui l'auertissent de ceux qui arriuent, afin qu'ils les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas desdaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Tesmoin Pytagore qui s'est retiré d'aupres de luy avec autant d'estime de sa vertu, qu'il auoit ouï de blâme de sa cruauté, & a eu pitié de le voir contraint d'exercer la iustice si seuerement. Pensez vous qu'un homme qui traite si bien les estrangers,

se pleût à mal-traitter ses Citoyens sans suiet. Voila ce que nous auions à représenter pour sa iustification. Quant à ce qui concerne son offrande, vous deuez sçavoir que Perilaüs qui ne le connoissoit comme vous que par le rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouuoit faire vn plus grand plaisir que d'inuenter quelque nouveau supplice, & comme il estoit excellent Sculpteur, il fit vn Taureau d'airain d'vn artifice admirable, si bien que le Prince s'escria si tost qu'il le vit, que c'estoit vne offrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole, Si tu sçauois, dit-il, pourquoy ie l'ay fait, tu ne parleroies pas de la sorte. Enferme dedans vn coupable, & mettant le feu dessus, tu entendras mugir le Taureau, *qui est la seule chose qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui auoit en horreur vne si detestable inuention, le fit enfermer luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'espreuue; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point souïller par sa mort vne offrande qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il la destina, & fit pour Apollon, grauer dessus cette histoire. Receuez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus apparent du Temple, pour monument de la pieté & de la iustice de nostre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserue long-temps en vie, & le desliure comme il a fait des embusches de ses ennemis; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'auenir de voir tant de peines & de supplices. Voila, Messieurs, ce que nous auions à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous attestons pour veritables. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous coniuurons, Messieurs, en vertu de nostre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mescontenter

vn

* On mettoit dedans quelque instrument pour cela.

SVITE DV DISCOVRS PRECEDENT. 403

Vn Souuerain qui recherche vostre amitié, apres vous en auoir donné divers tesmoignages tant en public qu'en particulier. Receuez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne le pouuez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.

SVITE DV DISCOVRS
PRECEDENT.

C'est la harangue d'un Prestre de Delphes, pour obliger les autres à recevoir le present de Phalaris.

MESSIEURS, Quoy que ie n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interests, ie ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est vn chef-d'œuvre de l'Art, & le tesmoignage de la pieté & de la iustice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Ie croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation seroit criminelle, & que ce n'est pas vn moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple; ie ne tiens pas qu'on doie ni qu'on puisse empescher les marques du zele & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En vn mot, si l'on refuse cette offrande, personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à vn refus,

C e z .

& courto

& courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté. C'est condamner tout à fait Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son present; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas iuger des Grands sur le rapport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé deuant moy s'est fort emporté contre les cruantez & les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut sçauoir luy-mesme que par des bruits, qui sont faüx ou incertains, puis qu'il n'a iamais veü celuy dont il parle, ni n'a esté en son país. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Iuges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouuernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour auoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alléguer Homere, pour prouuer que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce país seroit vn triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait iouïr sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitions vn país fertile, ou que nous fusions dans le siecle d'or des Poëtes. Conseruons à nos enfans vn thresor si precieux, comme nous l'auons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les reuenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait iamais refusé de presens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de iuger de la conscience des hommes, puis qu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les ressorts, & toutes les cachettes. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera
iamais

iamais dans tous les siècles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir ; l'ay peur qu'en voulant faire les Censeurs, vous n'ayez plus dequoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on reçoive cette offrande suivant la coutume de nos Ancêtres, qui est conforme à nostre interest & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, O V LE FAUX PROPHETE.

C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps de Lucien.

TV ne m'imposez pas vne petite charge, mon cher Celsus, * de vouloir que iet'escrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guere moins illustre que celle du Grand Alexandre, puis-que l'un ne s'est pas plus signalé, par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tascheray de m'en acquitter au moins mal qu'il me sera possible, pourveu que tu aye assez de bonté pour suppléer à mes deffauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie trauailleray à nettoyer l'estable d'Augie, & t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier, que trois mille bœufs auoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais i'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilénies, & toy de m'y conuier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre deschiré en plein theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'estre celebre dans l'histoire. Mais si l'on m'at-

C c 3

taque

* *C'est ainsi qu'il s'appelloit.*

taque ie me deffendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epiétete, qui n'a point estimé indigne de son sçauoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand,* & d'un brigand, non pas de forest ni de montagnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deserts, mais a rauagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, auoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouuoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans defect; mais pour son esprit, grands Dieux! il eust mieux valu tomber entre les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste plein de viuacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus meschans & les plus scelerats qui ayent iamais esté au monde. Cependant, escriuant un iour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un enfant auprès de luy. Nõ pas que ie le vueille comparer à un si meschant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit fausset de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire véritablement de celuy cy. Enfin; figure-toy un abrégé de toute sorte de fourbes, de mensonges, & d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couuert, qu'on ne sortoit iamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau en sa ieunesse & fort pauvre, il se prostituoit à tout le

* Tillibore.

monde, & particulièrement à vn Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & débitoit plusieurs secrets pour faire aymér ou haïr, descourir des thresors, atraper des successions, perdre ses ennemis, & autres semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cét Egyptien * dont parle le Poëte, sçauoit plusieurs secrets tant pernicious que salutaires, estant du pais d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'auoient frequenté, & qui sçauoient toute son histoire. Tu vois de quelle escole estoit fortly ce charlatan, & que ce n'estoit pas vn homme de peu. Comme il eut donc veu ce ieune garçon d'vn esprit vif & adroit, & capable de luy rendre seruiue, il prit plaisir à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçauoir, & fit apres son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut deuenu grand, & que son docteur fut mort & sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tascher de subsister. S'estant donc allié d'vn Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus meschant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrèrent vne vieille qui faisoit encore la belle, & estoit bien aise d'estre cajollée. Elle estoit de Pella autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suiurent iusques-là, de la Bithynie, viuant à ses despens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arriuez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens, qui sont si priuez qu'ils tettent les femmes, & se ioüent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias: * Ils en acheterent vn des plus grands & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les auantures que ie

* Thon. * Qui conçoit avec vn serpent.

vais descrire. Car ces deux meschans esprits pourvus des qualitez que i'ay dites, s'estant vnis ensemble pour mal faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la superstition, ils resolurent de les faire seruir à leurs ambitieux desseins, & dresserent vn Oracle, dont le succès surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diuerses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son pais, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'establissement d'vne nouvelle religion. Car la pluspart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par de là le Mur d'Abonus * d'où il estoit, courent apres le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour, ou les cymbales, & le prennent pour vn homme descendu du ciel. Cet auis ayant esté suiuy ils cachèrent des lames de cuiure dans vn vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & escriuirent dessus qu'Esculape viendroit bien-tost avec son pere, *establit sa demeure en la ville dont ie viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouuées, la nouvelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & la Bithynie, & particulièrement au lieu designé; de sorte que les habitans decernerent vn Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant, Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme ie croy, d'vne vipere, & in-

* Ville de la Paphlagonie. * Equipage des anciens Prophetes.

* Apollon.

& incontinent apres Alexandre prit sa place, avec
 vne longue chevelure bien peignée, vne laye de
 pourpre rayé de blanc, couuert d'un surplis par des-
 sus, & tenant en sa main vne faux comme Persée,
 de qui il se disoit descendu du costé de sa mere.
 Car ces miserables Paphlagoniens, quoy qu'ils euf-
 sent connu son pere & sa mere qui estoient de pau-
 ures gens, estoient si fots que de croire vn Oracle
 trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils
 de Podalyre, qui deuoit estre bien ardent pour venir
 de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de
 nostre imposteur. Il debitoit vn autre Oracle de
 la Sibyle, qui portoit, *Que sur les bords du Pons Eu-*
xin, près de Sinope, il viendrait un Libérateur d'Au-
sonie, & entremesloit cela de termes mystiques &
embroüillez. Alexandre donc venant en sa patrie
 apres toutes ces predinctions, estoit suiuy & reueré
 comme vn Dieu. Car il feignoit quelque-fois d'e-
 stre elpris de fureur diuine, & par le moyen de la
 racine d'une herbe qu'il maschoit, qu'on nomme
 l'herbe au foulon, escumoit extraordinairement; ce
 que les fots attribuoient à la force du Dieu qui le pos-
 sedoit. Il auoit préparé long-temps auparauant vne
 teste de Dragon faite de linge, qui ouuroit & fermoit
 la bouche par le moyen d'un crin de cheual, pour
 s'en seruir avec le serpent dont i'ay parlé, qui deuoit
 faire le principal personnage de la Comedie. Lors
 qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'en-
 droit où l'on creusoit les fondemens du Temple, & y
 ayant trouué de l'eau, soit de source ou bien de pluy, il
 y cacha vn œuf d'Oye, où il auoit enfermé vn petit
 serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain
 il vint tout nud de grand matin dans la place pu-
 blique,

*Ou, d'un manteau blanc.

blique, ceint d'une escharpe dorée, pour couvrir sa nudité, & tenant en sa main sa faux & branlant sa longue chevelure comme font les Prestres de Cybelle. Puis montant sur vn Autel esleué, il commença à dire que ce lieu estoit heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui estoit accourü à ce spectacle dressa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Iuifue ou Phenicienne, ce qui les estonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il auoit caché son œuf d'Oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape, & à inuiter celui-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce vne coupe dans l'eau, & en retire cet œuf mysterieux, qui tenoit vn Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On poussa en l'air des cris de ioye, entremeslez de benedictions & de loüanges; L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille* comme autre fois, & suiuy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy iusques à ce que le Dieu fût deuenü grand, & vn iour que toute la Paphlagonie y estoit accourü, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut iusqu'en bas, il s'assit sur vn liët en son habit prophetique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il auoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & traissant, vne longue queuë, tant il estoit grand;

* C'est qu'il estoit fils de Coronis, qui signifie Corneille.

grand ; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui avoit la figure humaine ; ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres idiots, à qui il avoit desia osté la ceruelle & le cœur par ses prestiges ; outre que la Renommée & l'Espérance estoient capables seules de les aveugler. Ajoutez à cela qu'on n'y demeureroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par vne autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à la mort. Ce spectacle dura quelques iours, & se renouvelloit toutes les fois qu'il arriuoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'estonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veu que les plus fins ne scauoient que dire en voyant & touchant vn dragon qu'ils auoient veu naistre, & qui estoit creu en vn instant à vne si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eust fallu vn Epicure ou vn Democrite pour reconnoistre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient scauans dans la Nature, & auroient bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû decouvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y accouroient en foule sur le rapport de la Renommée. Ajoutez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des statues d'argent & de cuiure faites après le naturel. On publioit mesme vn Oracle qui predisoit son nom, & l'appelloit *Glycon le troiesime sang de Iupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes* : Car nostre imposteur voyant l'occasion fauorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui après la mort de son pere Amphiaraus, estant chassé de Thèbes, se retira en Asie, où il predisoit l'auenir aux Barbares, pour deux carolus.

lus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponses luy-mesme dans vn certain temps, & qu'on escriroit ce qu'on luy voudroit demander en vn billet cacheté. Alors s'enfermant dans le sanctuaire du Temple, qui estoit desia construit, il faisoit appeller d'ordre par vn Heraut tous ceux qui auoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à vn homme d'entendement; mais des sots ne s'apperceuoient pas qu'il descachetoit en particulier les billets, & après auoir respondu tout ce qu'il luy plaisoit, les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de leuer vn cachet sans rompre la cire, & i'en veux mettre icy quelques-vns, afin qu'on ne prenne pas vne subtilité pour vn miracle. Premièrement avec vne esguille chaude, on destache la cire qui ioint le filet à la lettre, sans rien desfaire du cachet: & après qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a vne autre inuention, qui se fait avec de la chaux & de la colle; ou avec vn mastic composé de * poix, de cire, & bitume, meslez avec de la poudre d'vne pierre fort transparente, dont on fait vne boule, sur laquelle quand elle est encore tendre on imprime la figure du cachet, après l'auoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas necessaire de t'escrire, puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est vn tres-bel ouvrage, & tres-vtile pour detromper les ignorans, & empescher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouuoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se
suyuant

* *Poix Berytienne.*

sauuant tousiours par quelque responce obscure ou
 ambiguë , suiuant la coustume des Oracles. Tantost il
 encourageoit les vns , tantost il destournoit les autres
 de leur entreprise , selon qu'il luy sembloit plus à pro-
 pos ; tantost il prescriuoit aux malades des regimes ou
 des remedes, car il sçauoit plusieurs beaux secrets de la
 Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des auan-
 cemens des successions, il differoit tousiours d'y respon-
 dre, & les remettoit à vne autre fois, ou quand son Pro-
 phete Pen prieroit ; car il parloit au nom du Dieu. Ce-
 pendant , il prenoit six ou sept sols pour chaque Ora-
 cle , ce qui montoit à vne somme tres-considerable,
 parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingts
 mille par an. Car le peuple estoit si friand de ces sot-
 tises , comme on est curieux de nouveauté , & de sça-
 uoir l'auenir , qu'vne mesme personne faisoit quel-
 quefois douze ou quinze demandes à sept sols piece,
 n'estant pas permis d'en mettre deux en vn mesme
 billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas
 à son profit ; Car il auoit sous luy plusieurs Offi-
 ciers , dont les vns mettoient les Oracles en vers,
 les autres les souscriuoient , les cachetoient , les in-
 terpretoient , ou les gardoient , & chacun tiroit pen-
 sion à proportion de son service. D'ailleurs , il auoit
 des espions & des emissaires dans les Prouinces plus
 estoignées , qui respendoient par tout la reputation
 de l'Oracle , assurant qu'il predisoit l'auenir , fai-
 soit retrouver ce qui estoit perdu , descouuroit les
 tresors , guerissoit les malades, & plusieurs autres cho-
 ses semblables. On y accouroit donc de toutes parts
 avec des victimes & des presens , tant pour le Dieu
 que pour le Prophete. Car il commandoit par vn Ora-
 cle de faire du bien à son Ministre , parce qu'il n'en
 auoit pas besoin pour luy. Lors que plusieurs gens
 d'esprit eurent reconnu la fourbe , & particulièrement

les Philosophes de la secte d'Epicure, il tascha de les intimider, en criant que tout le pais se remplissoit de * Chrestiens & d'Impies,* qui semoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il respondit qu'il estoit plongé dans vn borbier, & chargé de chaines car il luy en vouloit sur tout pour auoir mieux decouuert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures, qui se glissent dans le monde, sous pretexte de religion. Mais Platon, Chryssippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut iamais rendre aucun Oracle à pas vn des habitans. Mais vn iour qu'il en voulut rendre vn au frere de ce Proconsul, il se fit mocquer de luy, en luy ordonnant de prendre vn pied de pourceau avec de la mauue pour vne douleur d'estomac, en termes si ridicules, qu'on ne sçauoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeuist que respondre. Cependant, il monstroit souuent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulièrement la queue. Voulant raffiner sur son imposture, il dit qu'Esculape respondroit visiblement, & cela s'appelloit des *responses de la propre bouche du Dieu*; Ce qui se faisoit par le moyen de quelques arteres de grue qui aboutissoient à la teste du Dragon fait de linge, & seruoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre; mais cela ne se faisoit pas tous les iours, & estoit seulement pour les personnes de condi-

tion.

* C'est qu'ils passoient pour Impies, à cause qu'ils ne croyoient pas aux Dieux.

ion. Celuy qu'il rendit à Severian touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy pre-
 dit la victoire; mais après sa deffaitte il en substitua vn
 autre, qui le destournoit de cette entreprise. Car il
 estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui
 n'avoient mal reüssi; & s'il arriuoit qu'il eust promis la
 santé à vn malade, & qu'il vint à mourir, il en pu-
 bloit vn tout contraire. Mais pour gagner les bonnes
 graces de Malle, de Claros, & de Didyme, où l'on ren-
 doit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il com-
 mandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit
 pressé, & qu'il vouloit esquiver quelque demande.
 Voilà ce qui se passa dans les lieux proches de sa de-
 meure. Mais lors que la Renommée en fut respandue
 en Italie & à Rome, chacun y accourut ou y enuoya,
 & particulièrement les Grands & ceux qui auoient le
 plus de credit auprès du Prince, dont le principal estoit
 Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions,
 & estoit fort homme de bien, mais extraordinairement
 superstitieux, iusqu'à se mettre à genoux deuant
 toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin, sur
 lesquelles on auoit fait quelque effusion, ou ietté quel-
 que guirlande. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il
 commandoit, pour y accourir, & y despeschoit Cou-
 riers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il enuoyoit
 n'estoient que des valets, ils se laissoient tromper aisé-
 ment, & ajoustoient de nouveaux mensonges aux an-
 ciens, pour rendre leur rapport plus recommandable,
 ce qui ne faisoit qu'accroistre sa passion & redoubler sa
 fureur. Cependant, comme il estoit amy des plus
 grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy auoit
 rapporté, & y mesloit encore du sien, comme on a de
 coustume, pour faire la piece plus belle; de sorte qu'il
 remplit toute la ville de ces prestiges, & en engagea
 plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils fu-
 rent

rent fort bien receus du Prophete, qui leur fit diuers presens, afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy, & publiassent ses louanges. Il se seruoit d'une autre fourbe; c'est qu'après auoir leu leurs demandes, s'il en trouuoit quelqu'une trop hardie, il retenoit le billet, sans y faire responce, pour auoir comme vn gage de la fidelité de celuy qui l'auoit donné, qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un temps quelques-unes des responses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils, il respondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant estant mort quelque temps apres comme il estoit en peine de deffendre son Oracle, Rutilianus aydoit luy-mesme à se tromper, & asseuroit qu'il auoit predict la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs ces deux Grands hommes qui estoient morts il y auoit long-temps. Vne autre fois comme le mesme luy eut demandé, suiuant la doctrine de Pythagore, ce qu'il auoit esté auant que d'estre ce qu'il estoit, & ce qu'il seroit vn iour, il luy respondit qu'il auoit esté Achille, puis Menandre, & qu'il deuiendroit vn rayon du Soleil, apres auoir vescu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix contre la promesse de l'Oracle, quoy que c'en fût vn des plus authentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, qu'il disoit auoir eue de la Lune, deuenue amoureuse de luy aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'espouser. Alors Rutilianus sans deliberer dauantage la fit venir, & l'espousa, apres auoir immolé des Hécatombes à sa belle-mere, comme s'il eust desia esté de la troupe des immortels. Apres vn si grand succès, nostre imposteur médita de plus hauts desseins, & despeschoit par tout des Couriers avec des Oracles; predi-

sant

fant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur enuoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi vn Oracle de la propre bouche du Dieu, pour seruir de preservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente, & on le voyoit escrit sur les portes des maisons comme vn remede souuerain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furent les premieres attaquées, pour s'estre negligées peut-estre sur vne vaine confiance. Il auoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mandoient le sentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils deuoient demander en arriuant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa response. Il auoit estably aussi vne espece de societé ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diuerses ceremonies, qui duroient l'espace de trois iours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chrestiens,* & toute la troupe respondoit, *Hors d'icy Epicuriens,* puis on celebrait les couches de Latone avec la naissance d'Apollon, & le mariage de Coronis, suiuy de la venue d'Esculape. Le second iour on solennisoit la natiuité de * Glicon, & le troisieme, le mariage de Podalyre & de la mere de nostre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours du Prophete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme vn autre Endymion. Alors descendoit du plancher vne belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la fem-

D d

me d'vn*

* On le nomme *Dadis*, comme qui diroit les torches.

• On, *Intendant*;

me d'un des * Maistre p'HofTel du Prince, qui avoit l'insolence en la presence de son mary de venir baiser & embrasser nostre imposteur, & peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eust point eu tant de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il r'entroit vne autrefois avec ses habits Pontificaux, dans vn grand silence, puis crioit tout à coup *Io Gh. con*: A quoy respondoit vn excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, suiuis de Herauts Paphlagoniens; qui estoient de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui portoient des chauffeures de peaux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mystérieuses, il descouvroit de temps en temps vne cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme ie croy, d'un calleçon doré qui reluisoit à la clairté des flambeaux. Cela émeut vne grande question entre deux Philosophes, s'il n'auoit point l'ame de Pythagore comme il en auoit la cuisse; Mais elle fut remise à la decision de l'Oracle, qui respondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophete estoit immortelle; & de celeste origine. Quoy qu'il deffendit l'amour des garçons comme vn crime detestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en enuoyer, pour consulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy enuoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maison & des mieux faits de la ieunesse, dont il se seruoit à ses plaisirs, & auoit estably vne plaisante coustume, qu'on ne l'osoit baiser en le salüant lors qu'on auoit plus de dix-huit ans; de sorte qu'il ne baisoit que de ieunes garçons qu'on appelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faueur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-vnes se

vantoient tout haut d'auoir eu des enfans de luy, & prennoient leurs maris à tesmoin. le veux rapporter icy vn Dialogue du Dieu & d'vn Prestre de Tio, dont on reconnoitra l'esprit par celuy de ses demandes; car ie les ay leuës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dymoy, Glycon, qui és tu? *Response* le suis le nouuel Esculape. *D* Es tu Esculape luy-mesme, ou quelqu'autre qui luy ressemble? *R.* Il n'est pas permis de reueler ces mysteres. *D.* Combien seras tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras tu en suite? *R.* Dans la Baëtriane & les pais voisins, pour honorer aussi les Barbares de ma presence. *D.* Les Oracles de Claros, de Delphes, & de Didyme, sont-ils de vrais Oracles? *R.* Ne desire point de sçauoir les choses deffendues. *D.* Que feray je apres cette vie? *R.* Chameau, puis cheual, & enfin Philosophe, & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit amy de Lepidus, il le voulut persuader par vn Oracle de le quitter, comme Lepidus estant menacé de mort cruelle; Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit vn iour à perdre vn Epicurien qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il auoit fait mourir plusieurs innocens par vn faux Oracle; ce qui arriua de la sorte. Il auoit conseillé à vn homme du pais d'accuser ses esclaves deuant le Gouverneur de la Prouince, comme coupables de la mort de son fils, qui nauigeant sur le Nil, * en remontant vers sa source, se laissa persuader d'aller iusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il auoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient

D d 2

point

* Iusqu'à la ville de Clyfma ou Arfinoë, où il y a vn canal qui va dans la mer Rouge,

point de ses nouvelles, ils creurent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les accusa comme i'ay dit, deuant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entre-faites le fils reuint qui iustifia leur innocence, mais il n'y auoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouuant souffrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans vn certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauua. Pour moy, ie ne l'eusse pas trop plaint, car pourquoy hazarder sa vie, pour detromper des sots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses responses, il appelloit par ordre tous ceux qui auoient presenté leurs demandes, & vn Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles? Alors s'il respondoit du sanctuaire à quelqu'vn qu'il allast à la malheure, personne ne vouloit plus receuoir cet homme-là, ni communiquer avec luy, on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le pais. Il fit vne autre chose, c'est qu'ayant trouué le liure qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est vne des plus belles pieces de l'antiquité, & qui purge mieux vne ame de ses defauts, que toutes les ceremonies de la purification. Car non-seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous déliure de toute superstition, & des vains fantomes qui nous espouuarent. Ayant donc trouué ce liure, comme i'ay dit, il le brusla publiquement, apres auoir débité vn Oracle qui le commandoit, & ietta les cendres dans la mer. Escoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il enuoya vn Oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faisoit la

guerre

guerre en * Allemagne, par lequel il luy commandoit de jeter deux lions dans le Danube avec plusieurs ceremonies, sur l'assurance d'une paix prochaine qui seroit precedée par vne insigne victoire. Ces lions traufferant le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Romains furent deffaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée apres avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauver se seruit de l'artifice d'Apollon contre Cresus, & dit qu'il auoit bien predict la victoire; mais qu'il n'auoit pas ajoutté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous costez, & que la petitesse de la ville où il estoit, ne pouuoit pas contenir vne si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inuenta des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit; ce qui se faisoit en cette sorte. Apres auoir receu les demandes il se couchoit dessus, & estoit auerty la nuit en songe, à ce qu'il disoit, de la responce qu'il deuoit faire, qui estoit tousiours, ou ambiguë, ou obscure, particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de descourir sa fourbe en voulant lever le cachet. il respondoit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant que sa responce estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand reuenu. Car il auoit auprès de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, lui donnoient chacun tous les ans vn talent de recompense, au lieu de receuoir de luy quelque apointement. Quelque fois lors qu'il n'y auoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour estôner les sots, cômme celuy qui dit, *Gberche l'esclame en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il soille ta couche; & de peur que tu ne le descouures, sa femme & luy te preparent du poison, & l'oi caché sous ton cheuet, de quoy ta seruante Calypso est complice.*

Dd 3

Qui

* Aux Quades & aux Marcomans.

Qui est le Democrite qui n'y eut esté trompé, apres tant de circonstances? mais il s'en fût moqué iustitoft lors qu'il eût descouuert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue estrangere, il differoit sa réponse pour la pouuoir faire en la langue mesme; & quand il n'auoit personne en main pour cela, il respondoit en ha sienne, comme il fit vne fois lors qu'il dit, *Retourne en ton pais; car celuy qui t'a enuoyé a esté tué aujour d'uy par son voisin Dioclés, & les assassins sont pris.* Escoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme. Vn iour que ie m'estois enquis du Dieu par vne demande bien cachetée, si son Prophete estoit chauue, il me respondit par vn Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach estoit vn autre Asis.* Vne autre fois ayant escrit vne mesme demande en diuers billets, qu'on luy porta de diuers lieux afin qu'il ne se défiait de rien, il m'ordonna à l'vn de me froter de Cytmide & de la rolée de Latone; ayant esté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que ie cherchois vn remede pour le mal de costé. Cependant ie luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En vn autre sans auoir plus d'esgard à Homere ni à sa patrie, il me defendit d'aller par mer, pour auoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que ie m'enquerois du chemin que ie deuois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inuentions pour descouuir son imposture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'vne demande, & le payer comme s'il y en eust eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en auoit payé, qui n'auoient aucun rapport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eut appris la fourbe, & que i'auois essayé de destourner Rutilianus de son mariage, il conceut vne haine mortelle contre moy, & luy respondit par vn Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne.

Que i'aymois les beaux garçons & les plaisirs deffendus.
 Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Prouince, qui estoit de mes amis, m'auoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage; * si tost qu'il eust appris ma venue il m'enuoya prier de l'aller trouuer, & me receut tres ciuilement. Toutefois comme ie le haïssois à cause de ses impostures, ie luy mordis la main de despit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire estrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que ie le salüay par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit monstrer que son Dieu sçauoit appriuoiser les esprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'aduuis que i'auois donné à Rutilianus, & dit que i'auois tort de chocquer vn homme qui pouuoit faire ma fortune. Ie fis semblant de prester l'oreille à ce discours, pour me sauuer du danger qui me menaçoit, & partis assez bien d'avec luy, ce qui estonna encore plus toute l'assistance. En suite voulant m'embarquer, il m'enuoya diuers presens, & me fournit vne barque & des rameurs, ce que ie creus qu'il faisoit pour acheuer de me gagner par cette faueur; mais lors que ie fus en pleine mer, & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit avec les matelos, i'entray en quelque deffiance, d'autant plus que ie n'auois qu'vn de mes gens avec moy, ayant renuoyé les autres à Amastris avec mon pere. Ie m'enquis donc du sujet de leur different, & il me dit qu'estant desia vieil, & ayant tousiours vescu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses iours se souïller d'vne meschante action, & exposer sa femme & ses enfans apres sa mort à la vengeance diuine. Et comme ie le pressois dauantage, il auoua qu'il auoit

* On, pour m'accompagner iusqu'à la mer.

ordre de me jeter dans la mer. Sur cet avis ie mis pied à terre à Egiale, dont Homere fait mention dans son Poëme, & y trouuay des Ambassadeurs du Bosphore qui alloient en Bythinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon auanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela ie luy declaray vne guerre ouuerte, & estois sur le point de me porter pour dénonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Heraclée, mais le Gouverneur de la Prouince me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand i'aurois descouuert toutes ses impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour acheuer toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeast de nom à la ville, & la nommast Ionopolis, & qu'on fût des medailles où la figure du serpent fût empreinte d'vn costé, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée *, dont il se disoit descendu du costé de sa mere. Enfin, apres auoir predit qu'il mourroit d'vn coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il perit miserablement auant qu'il en eût soixante & dix, d'vn vlcere puant, à la iambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalyre. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauce, en luy appliquant quelques remedes sur la teste pour en appaiser la douleur. C'est la catastrophe du Charlatan, qui fût vn iuste supplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire vn Epitaphe & luy donner vn successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserua le don de predire quand il seroit mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y

quoit

* Ou, la hache,

avoit parmy eux vn vieux Medecin nommé Petus qui faisoit en cela vne chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cét imposteur, que i'ay entreprise pour contenter ta curiosité, & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra seruir à en détromper plusieurs à qui il auoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié, ni à l'estime que ie fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance, & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGVE

DE CRATON & DE LYCINVS.

*C'est vne Apologie de la Dance, & particuliere-
ment des Ballets.*

LYCINVS. **C**OMME tu-as condamné la Dance par vn long & grave discours, & as dit qu'elle estoit plus digne de la mollesse des femmes que du courage masle des hommes, nous accusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de neant; l'en veux entreprendre la deffense, & te faire voir combien tu és esloigné de la raison, de blâmer ainsi vne des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner, si faisant profession d'vne vertu morne & austere, tu ne sçais ce que c'est des diuertissemens qui relaschent l'esprit.

CRATON. Je m'estonne, Lycinus, de ce qu'estant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Sçauans, & les occupations des Sages, pour voir dancer vn Baladin, au

son de la flûte ou de la lyre, avec des postures lascives & des contenance deshonneftes, & représenter les amours & les auantures de quelque effeminé comme luy, ou de quelque desbauchée, qui sont des chofes indignes d'un honnefte homme. Cela me fit pitie les que j'appris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & quittois l'estude des Anciens & des Philosophes, pour demeurer assis tout le iour à contempler des chofes vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoûiller l'oreille avec vne plume. Car si tu symes les diuertiffemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou pustoft la Tragedie & la Comedie, qui relaschent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te deffendre deuant des Iuges graues & seueres, & ie te conseillerois plustost de le nier tout à plat que de t'embarasser dans vne honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te desliurer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embusches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enleuer comme Ulyse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINVS. Que tu és deuenu seuer, Craton! mais tes comparaisons ne sont pas bien iustes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que ie reçois de la douceur des spectacles, qui est comme vn festin qu'on fait à mes yeux, i'en reuiens tousiours au logis plus sage & plus sçauant.

CRATON. Tu és d'une estrange humeur de faire gloire d'une chose dont tu deurois rougir de honte. Ie te compare à ces malades desesperez, qui ne croyent pas seulement estre malades.

LYCINVS. Dy moy, Craton, condamne-tu ces chofes-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les

as veuës toy-mesme ? car il n'est pas iuste de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit avec ma mine graue & mes cheveux blancs, de demeurer assis tout le iour parmy de ieunes gens & des femmes, à voir dancer vn bouffon, & à loüer vn badadin.

LYCINVS. Je te pardonne de n'aymer pas vn plaisir dont tu n'as iamais gousté ; mais ie ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autrui. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures, & relascher vn peu de ta grauité, ie m'assieure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dancera point de ballets que tu n'aïlles long temps auparauant retenu place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que i'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. l'ay pitié certes de te voir dans vn si grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des choses infames & deshonnestes.

LYCINVS. Veux tu que laissant à part toutes ces injures, ie t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cet exercice, où l'esprit & les yeux trouuent de quoy se diuertir si agreablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique ?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir vn furieux qui fait vanité de sa fureur ; si tu veux toutefois ie demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourueu que tu vueilles parler comme si personne ne t'escoutoit.

LYCINVS. Je ne demande que cela ; ie te feray bien tost voir que la Dance n'est pas vne chose si extravagante que tu t'imagines. Premièrement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, &c

de, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. * Témoin le bal mesuré des Astres, & les diuerses conjonctions des Estoiles fixes & errantes. Car c'est du brank des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine cet Art diuin, qui s'est augmenté avec le temps, & a acquis maintenant sa perfection. On dit que Rhéa fut la première qui se pleut à cet exercice, & qu'elle l'enseigna à ses Prestres * tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette inuention ne luy fût pas inutile; car en sautant & dansant ils sauuerent la vie à Iupiter, que son pere vouloit deuorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance; mais c'estoit alors vn exercice militaire qui se faisoit en frappant des espées & des iavelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultiuerent en Crete, de sorte qu'elle deuint le passe-temps, non seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est ce par forme de louange qu'Homere appelle Merion bon danseur. Car il y tût si sçauant qu'il en estoit estimé non-seulement des Grecs, mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en auoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois alleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inuenta la Pyrrhique, qui est vne Dance qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, après auoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiuerent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doiuent vne partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur ieunesse ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous les exercices; Car alors vn iouieur de flûte

* Le plus ancien des Dieux, * Carètes, Corybantes.

le flûte se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en ioüant & dansant, & ils le suiuoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres, & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & del'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en auoit vne autre qui disoit, *Avancez le pied, mes enfans, & tropignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des preceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Dance qu'ils appelloient *Hormus*, qui estoit vn branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance avec des postures massés & belliqueuses, & la fille le suiuoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire vne harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils auoient encore vne autre Dance qui se faisoit nu-pieds; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux sauteurs ou Baladins qui sont à la teste de la Dance, & qui font des sauts dangereux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à vne nopce, comme si l'on n'eust pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce diuin exercice. Pour les Pheques, ie ne m'estonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis-qu'il represente en leur personne vne vie delicieuse; Aussi est-ce ce qu'Ulyse admire principalemēt, que leur adresse en ce point. Les Theffaliens en faisoient tant d'estat, que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom; & s'appelloient *Proorquesteres*, cōme qui diroit, *qui mement la Dance*. Car cette Inscription se lit encore sous leurs Statuës, aussi bien que celle-cy, *À l'honneur d'un tel, pour auoir bien dansé au combat.* * c'est à dire, pour auoir bien fait à la bataille. Je passe sous silence les festes & autres telles solemnitez qui ne sont

iamaie

* *Qu, le combat,*

iamais sans Dance, pour auoir esté instituées particuliers Danceurs & Musiciens, comme Orphée, & quelques autres de ce temps-là, qui ne croioient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & la Musique. Je ne parle point aussi des Organs pour ne point diuulguer les mysteres de Bacchus; mais tout le monde sçait qu'on appelle *deffauter*, quand on les reuele. En Delos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au son de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs Chançons. Mais pourquoy parler des Grecs, puisque les Indiens mesmes adorent le Soleil, non pas en baissant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dançant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre colte de la Diuinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dançant, & auant que de tirer leurs flesches, qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dancent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente vn excellent Danceur qui faisoit mille postures differentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux sçauoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit deuenir ce qu'il imitoit. Il y a apparence aussi qu'Empouse* qui se changeoit en tant de formes, estoit vne excellente danceuse. Mais il ne faut pas oublier la Dance sacrée des Prestres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est vn Sacerdoce tres-auguste parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable mesme de Priape n'est pas esloignée de cette verité. Car les Bithyniens disent que c'est vn Dieu belliqueux, &

comme

* *Fantome ancien.*

Comme ie croy l'vn des Titans, ou des Da&tyles Id&ens,
 i ayant receu des mains de Iunon le Dieu Mars en-
 re enfant, mais rustique & grossier, quoy que robu-
 & vigoureux; luy apprit la Dance auant l'exercice
 s Armes, comme si c'eust esté vn prelude de la guer-
 : Et pour recompense, on lui consacre la dixme des
 spouilles qui sont vou&ées à ce Dieu. Toutes les fe-
 s de Bacchus, comme tu s&ais, ne consistent qu'en
 ults & en Dances; & c'est par là qu'il a dompté les
 ydiens, les Tyrrheniens, & les Indiens, nations tres-
 issantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes
 : Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, &
 Emmelie, ont pris leur nom des Satyres, qui sont les
 linistres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de
 impieté à vouloir condamner vne chose si diuine & si
 ysterieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux
 : par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux mes-
 mes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en re-
 vient. Mais ie m'estonne qu'vn homme comme toy
 ui reuere Homere & Hesiodé, ait la hardiesse de la
 condamner; car tu s&ais l'estime qu'ils en font, & que
 eluy-cy la conte parmy les choses les plus agreables,
 comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil, & luy
 donne le titre d'irreprehensible, attribuant la douceur
 la Musique, qui est sa compagne inseparable. En vn
 autre endroit il la met en parallele de la guerre; disant
 que les Dieux donnent aux vns la valeur, & aux autres
 adresse à chanter & à dancer, comme si ces diuines
 qualitez estoient vn present du Ciel; aussi faut-il beau-
 coup de naturel pour y reüssir. D'ailleurs, il semble
 auoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en
 la paix & en la guerre, & faire la Dance & la Musique
 le symbole de la Paix. Hesiodé, comme tu s&ais, dit
 qu'il a veu luy-mesme dancer les Muses, au lever de
 l'Aurore, autour d'vne claire fontaine & de l'Autel de

Iupiter leur pere; si bien que blâmer la Dance, c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au iugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loué la Dance comme vne chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condamner, luy qui ne desdaignoit point de se trouuer dans les assemblées des Musiciennes, * & qui frequentoit la Courtisane Aspasia. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne l'a veuë qu'en son enfance, ie m'asseure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'vne le Cordace, & quelquefois le Sicynnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, * puis que tu les as preferées d'abord à la Dance, examinons-les ensemble? Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie vn faquin monté sur des échasses, * & chargé de quantité d'habits pour en paroistre plus gros aussi bien que plus grand, représenter vn Heros ou vn Dieu, & baïller avec vn grand masque comme s'il vouloit deuorer les spectateurs. Cen'est pastout, car il se contourne & se demene comme vn furieux, & chante des complaints qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle apparence de voir Hercule avec sa peau de lyon & sa massue, fredonner ses trauaux sur vn Theatre? Ce que tu reprens donc en la Dance, en disant que c'est plustoit le mestier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a toujours plus de femmes que d'hommes. Ajoustez à cela les personnages ridicules que celle cy affecte

pour

* Ou, Basileuses. * Il a desja parlé de la Musique. * Cosburne.

Pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celui du danseur, aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne baille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois vn mesme baladin chantoit & dansoit; mais comme on vit que le mouuement empeschoit la respiration, on trouua plus à propos de faire chanter les vns & danser les autres. Pour le sujet de la Piece il est commun au Ballet & à la Tragedie, mais il y a plus de diuersité & de changement dans les Ballets, & s'il faut ainsi dire, plus d'érudition. * Que s'il n'y a point en Grece de prix estably pour cét exercice comme pour les autres, ie croy que c'est qu'on l'a trouué au dessus de la recompense, ou qu'on a creu qu'il y auoit quelque chose de diuin à cause de la Religion; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, * l'ait ajousté à ses jeux comme pour leur accomplissement. Ie veux maintenant rendre raison pourquoy i'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie sçay que d'autres deuant moy ont composé des liures sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroistre leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'vtilité qu'on peut tirer de cét exercice, particulièrement depuis le siecle d'Auguste, ie me suis contenté de parler des Dances les plus communes, sans rechercher pédantesquement celles qui ne sont plus en vsage, comme *le saut de la Gruë* & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui se fait dans la desbauche, où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est vne Dance penible & laborieuse, qui se prat-

E e

tiqué

* Cela est prouué par la suite. * *Calcidé.*

tique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont ie veux parler. Auffi Platon, dans ses Loix approuue les vnes & condamne les autres, les diuisant en vtils, & agreables, & en bannissant les déhonneftes.

Voila ce que i'auois à dire touchant la Dance en general, fans m'estendre dauantage dans le particulier. Ie representeray maintenant les qualitez que doit auoir vn bon danſeur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danſeur de Ballet, qui eſt celuy dont i'entens parler, ſçache pluſieurs choſes, comme la Poëſie, la Geometrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme, quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouuemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diuerſes poſtures & contenance, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calchas il ſçache le preſent, le paſſé, & l'auenir, & qu'il les ait toujours preſts en ſon eſprit, pour les pouuoir representer dans l'occafion. Mais il doit ſçauoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Ame, & deſcouurir ſes ſentimens par les geſtes & le mouuement du corps. Enfin, il doit auoir ce que Thucydide attribué à Périclés, le ſecret de voir par tout ce qui conuient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de ſ'en bien acquiter; & avec cela eſtre ſubtil, inuentif, iudicieux, & auoir l'oreille tres-delicate. Pour ſa matiere, l'hiſtoire ancienne ou pluſtoſt la fable luy en fournit ſuffiſamment. Il faut donc qu'il ſçache tout ce qui s'eſt paſſé d'illuſtre depuis le Chaos & la naiſſance du monde, iuſqu'à la reine Cleopatre, car cette Science embrasse toute cette eſtendue; mais il doit representer principalement les Fables les plus celebres;

libres, Comme Saturne chaftra le Ciel fon pere, la bataille des Titans, la naiffance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de fa mere, la fuppoñtion d'une pierre, la prifon de Saturne, le partage des trois Freres, la renolte des Geans, le larcin de Promethée & fon fuplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En fuite le moueuement de l'Ifle de Délos, l'aëccouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embufches de Ticye, le milieu de la terre trouué par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arché où furent conferuées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrément d'Iacchus, la fourbe de Iunon, l'embrañement de Séméle, les deux naiffances de Bacchus; Tout ce qui fe dit de Minerue, de Vulcain, & d'Eriphon, avec le different touchant le païs d'Athènes, & le premier iugement de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce païs là, & particulièrement les auantures de Cérés qui cherche fa fille, l'hofpitalité de Célée*, l'inuention de l'Agriculture de Triptolème; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Érigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Thésée & de fon pere*, l'enleuement de Médée & fa retraite en Perfe, les filles d'Érechée & de Pandio, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore auffi ni Phillis, ni Acamas, ni le premier rauiffement d'Hélène, ni l'entreprife de Caftor & de Pollux contre la ville d'Athènes, ni la mort d'Hippolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela eft de l'histoire d'Athènes, que j'ay deffaché de fon corps pour feruir d'exemple. Apres, vient celle de Mégare, Nifus, Scylla, le cheueu de pourpre,* le paffage de Minos, fon ingratitude enuers fa bienfañtrice. Puis Cithéron, les

E e 2

calami-

*Proferpito. *Egée. *On, le floquet.

calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nasquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thèbes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, * sa punition, son dueil, son silence; En suite les tristes auantures d'Actéon, de Penthée, & d'Edipe, Hercule & tous ses trauaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi de sujets. Glauque, Créon, & deuant eux Bellérophon & Schénobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Atamas, la fuite des enfans de Néphélé par l'air sur vn belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Après, l'histoire des Pélovides; Mycénes & tout ce qui s'y passe, & auparauant Inacus, Io, Argus, Atrée, Thyeste, Europe, la Toison d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamémnon, le supplice de Clytemnestre; Et plus haut encore l'entreprise des sept Princes contre Thèbes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraste, l'Oracle qui fut rendu sur leur sujet, la sepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Ménéce. Ce qui s'est passé à Nemée, Hypsipile & Arquémone, & auant tout cela, la prison de Danaé, la naissance de Persée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy est attachée l'histoire d'Ethiopie, Cassiopée, Andromède, Céphée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel après leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacédémone a les amours d'Hyacinthe, où Zéphire est riuai d'Apollon; le meurtre de ce beau fils d'un coup de pallet, la fleur issuë de son sang, & les caracteres de douleur qu'elle porte emprains, la resurreccion de Tyndare, suiui de la colere

de la

Riobé.

de Jupiter contre Esculape, le voyage de Paris depuis le iugement des trois Deesses, l'accueil qu'on luy fit chez Ménélaüs, le ravisement d'Helène. Car l'histoire de Troye est iointe à celle de Sparte, & fournit de soy vne ample matiere, puis que tous ceux qui s'y sont trouvez, peuvent faire chacun vn sujet à part, que le Pantomime doit auoir present, comme i'ay dit, à sa memoire, & particulièrement ce qui est arriué depuis le ravisement d'Helène, iusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreste n'est pas esloignée de ce sujet, & son auanture chez les Scythes, ni ce qui est arriué auparauant, ie veux dire la demeure d'Achille parmy des filles en l'Isle de Scyre, la folie supposée d'Vlysse, avec l'abandonnement de Philoctète. Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypso, Télégone, Eole & ses vents, avec le reste iusqu'à la mort des galans de Pénélope; Et deuant cela les embusches dressées à Palaméde, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du mesme nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtille, Saturne, Jupiter, les premiers Athlètes des ieux Olympiques; Mais il y a vne grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauuaige de Calisto depuis sa grossesse, l'yurognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Créte nous y trouuerons Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophécie de Polyide, Tale ce gardien * d'airain de l'Isle. En Etolie on trouue Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée; Nesse, la ialousie

E e 3

de Dé-

* C'est qu'il portoit des tables d'airain.

de Déjanire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta. La Thrace vient après, avec Orphée & sa mort, sa teste parlante & nageante sur sa lyre, Hémus, Rhodope, le supplice de Lycurgue; Puis la Thésalie, qui a encore plus de sujets, Pélias, Iason, Alceste, la flotte des Argonautes, Argos & sa Carène parlante; les aventures de Lemnos, Æté, le songe de Médée, le démembrement de son frere, & le reste de ses traverses, puis Laodamie & Protésilas. Si vous repassez en Asie, vous reconrrez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde, jusq'en Perse; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tantale, l'espaule de Pélops servie aux Dieux en vn festin, au lieu de la quelle ils en remirent vne d'ivoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton & ses soeurs changées en arbres, qui distillent l'Ambre. De là en Afrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Géryon, & l'enléuement des bœufs d'Erythie. En Phénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cénéé, Tirésias & autres. Il apprendra mesme les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes, Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulièrement leurs Amours & leurs metamorphoses. En suite toute la tragedie des Enfers, le supplice des meschans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thésée & de Pirithcus conseruée jusquelà. Enfin tout ce qu'ont inventé Homère, Hésiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques.

Voilà

Voilà vn petit abregé d'vne moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inuenter. Il faut auoir, comme i'ay dit, tout cela prest pour s'en seruir au besoin, & le sçauoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'auoia le Philosophe Cynique * qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'vne suite de la Musique, à laquelle on auoit ajousté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on ioüoit; mais qu'elles estoient le plus souuent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'armonie. Alors vn illustre Pantomime du temps de Neron, qui auoit le corps excellent & sçauoit fort bien son mestier, le pria de ne le point condamner sans l'auoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, representa deuant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les descouuroit, Vulcain qui leur dressoit des embusches, les Dieux qui accouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars estonné & suppliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philosophe s'escria qu'il luy ressembloit voir la chose mesme, & non pas sa representation, & que cét hōme auoit le corps & les mains parlantes. Mais puis que nous sommes sur ce sujet, ie te veux rapporter tout d'vne suite le tesmoignage d'vn barbare de ce temps-là. Car comme vn Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin dancer avec tant d'adresse, qu'encore qu'il n'entēdist rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de cōprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present

Ro 4. • de ce

* *Démétrius.*

de ce Pantomime: Et cōme Neron s'estonnoit de cete demande, C'est, dit-il, que i'ay pour voisins des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celuy-q feruira de truchement, & leur fera entendre par geste tout ce qu'il vouldra. La perfection donc de cet Art de contrefaire si bien ce qu'on iouie, qu'on ne fassen geste ni posture qui n'ait du rapport à la chose qu'on represente, & sur tout qu'on garde le caractere dela personne, soit Prince ou autre. Iete diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour vn ballet, & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit les autres personnages; Et comme il eut appris qu'il les ioueroit tous luy seul, Il faut donc, dit-il, que dans vn seul corps il ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes *, & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, sois comme vn Poëpe. pour prendre toute sorte de couleurs, & changer de face selon la diuersité des affaires* En vn mot, cét Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes, & de contrefaire tantost le ioyeux, tantost le triste, tantost le doux, tantost le colere, & les deux contraires presque en vn mesme moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont vnes, c'est à dire ne representent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diuersité de son appareil, * & comme on a ioint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont differentes; mais icy elles sont vnes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy vn Ancien * disoit que les Pantomimes auoient

* Qui imitent tout. * La flûte, le chalumeau. Ou, la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Musiciens.

noient les mains sçauantes, & les alloit voir pour s'instruire; & vn autre Philosophe voyant dancer vn Ballet, Grands Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je priué jusqu'alors par trop de scrupule. Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable, le Pantomime les represente tous trois, l'irascible quand il contrefait le furieux, le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il iouë vne passion moderée, ou plustost cette dernière qualité est respandue par tout, comme le sens de l'atouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a tousiours pour objet ce qui est beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire mesme que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pythagore. Ajoutez à cela que cét Art rassemble en vn l'utile & le delectable, qui est le dernier point de perfection au iugement des plus grands hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est ioint au delectable. Car combien ce spectacle est-il plus agreable que les autres, où l'on voit de ieunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la bouë ou dans la poussiere; ce que l'on contrefait quelque fois dans les Ballets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces pirouettes, ces cullebutes, & ces diuers mouuemens du corps, resioüissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres semblables exercices. Comment donc, cét Art ne seroit-il pas tres-louable, qui exerce en mesme temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poësie & de la Musique,

E e 5

& in-

• *Lozbanax Mysiloniens, Timocrate son precepteur.*

& instruit les spectateurs. Car qu'y a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte ? Qu'y a-t-il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes au recit desquelles vous voyez tout le theatre agité de amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compassion. Le ne parle point de la force & de l'adresse * du Pantomime, qui est vn chef-d'œuvre, & vne chose aussi rare que de trouver en vne mesme personne la douceur & la majesté. Quant aux perfections du corps, ie desire, que selon la maniere de Poly-clète, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le tesmoignerent vn iour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme vn petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'estoit-là qu'Asianax: Vne autre fois qu'un grand homme representoit Capaneé sous les murs de Thèbes, ils dirent qu'il n'auoit que faire d'eschelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles: A vn gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prist garde de ne pas rompre l'eschafaut; Et à vn maigre & deffait qu'il songeast à se guerir, & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cét exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encores que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout ensemble, pour se pouoir arrester tout court & tourner en vn instant, ce qu'il a de commun avec le lutteur, comme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plustost ce qu'on voit que ce qu'on oit;

* Ou, simpleff.

ais icy, il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du
 te, ce spectacle touche tellement, qu'un Amant s'y
 ut guerir de sa passion, & un mélancolique de sa tri-
 sse, & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit
 on les diuers sujets qu'on represente. Ceux de Pont
 d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Bac-
 us, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois
 on la ioie, ce qui arrive souvent, ils passent les
 ours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, &
 s Corybantes, & les principaux se piquent plus d'e-
 re les Acteurs de ces fadaises, que de leur noblesse ou
 e leur dignité. Apres auoir veu les vertus du Pan-
 omime, considerons maintenant ses defauts, i'ay
 esia dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs
 ont des contre-temps, & ne prennent pas bien la ca-
 ance. Quelques-uns se troublent en dançant, & dé-
 eus par la ressemblance, representent vne chose pour
 autre, comme celuy qui confondoit les calamitez
 le Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause qu'elles
 ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ses en-
 ans; & celle de Glaucé & de Semelle à cause du feu
 dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas
 responsable des fautes de l'artisan, & il faut blâmer
 ceux qui pechent contre les regles, & louer ceux qui
 les gardent. Le Pantomime donc doit auoir toutes
 les parties que i'ay dites; mais il faut pour bien
 faire, que chacun se reconnoisse dans la diuersité
 des personnages qu'il represente, & se pense voir
 en luy comme en un miroir. Car alors on ne se
 peut contenir d'aïse, & l'on rencontre ce qui est si
 difficile à trouuer, de se connoistre soy mesme, si bien
 qu'on reuiet du spectacle tout instruit de ce qu'on
 doit faire & de ce qu'on doit éuiter. Il doit prendre
 garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'empor-
 ter trop auant. Car il y a un vice de trop d'affectation,

comme dans l'éloquence, lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit ce qui doit être petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eût dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il deschira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coutume, pour faire plus de bruit, & arrachant l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la teste à celui qui representoit Vlysse, qu'il l'eût assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne sçait point garder de bornes estoit si rayé de cette extrauagance, qu'il faisoit cent postures ridicules comme s'il eût esté fou luy mesme, tant l'autre luy auoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, iusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne deuint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il fut reuenu de son transport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Ballet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'auoir esté fou vne fois en sa vie. Ce qui le facha le plus, c'est qu'un de ses riuaux representa en suite le mesme suiet sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la representation, ce qui fut approuué de tout le monde. Voila ce que j'auois à dire pour iustifier ma passion. Que si tu veux un iour prendre part à ce diuertissement, tu n'en seras pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Vlysse que ses charmes sont impuissans

pour

our toy; Au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu feras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de se metamorphoser en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'est desia arriué; car il me semble que tu m'as desfillé les yeux, & que ie commence à voir & à entendre ce que j'auois ignoré iusqu'à present. Souvien toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'un si agreable diuertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Léxiphanés, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous disons, Phœbus & Galimatias. Mais outre que le Phœbus de nostre langue ne se rapporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mesmes n'y voyent goutte; c'est pourquoy ie ne l'ay point traduit.

L'EVNVQVE, OV PAMPHILE.

DIALOGVE

DE PAMPHILE & DE LYCINVS.

C'est le recit d'une dispute de deux Philosophes Peripateticiens pour une chaire de Professeur, dont l'un vouloit exclure l'autre à cause qu'il estoit Eunuque.

PAMPHILE. **Q**V'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINVS.

LYCINVS. Tu riras plus que moy, lors que tu feras le plaissant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est desia ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble; en tout cas, cela deuroit point toubler la tranquillité de leur esprit, ni esmouuoir leurs passions.

LYCINVS. Ils sont bien éloignez de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelque vne des choses qui sont controuersées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau different?

LYCINVS. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, deuant lesquels ils deuroient rongir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long temps en haleine.

LYCINVS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie* pour l'instruction de la ieunesse & il s'agissoit de receuoir vn Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

PAMPHILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit est mort depuis quelques iours.

LYCINVS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas de quoy le trouuer estrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mespris des richesses, de se battre pour du reuenu, comme s'ils s'agissoit de deffendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils confideroient icy n'estoit pas l'instruction de la ieunesse, mais deux mille cinq cens liures de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCI-

* Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

LYCINVS. Il est vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la deffense de leurs loix & de leurs coutumes : mais il y a du particulier dans la dispute; qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces ieux funebres; mais les deux principaux qui paroissent deuoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a soustenu la doctrine de son Maistre, sans que pas vn ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclés laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son ennemy, & s'est mis à le descrier, & à refueiller ses defauts; & l'autre pour se reuancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouue pas estrange; car il faut auoir égard aux mœurs aussi bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la ieunesse; & si s'en estoit creu, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINVS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus non seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort estendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle ni femelle, qui est vn prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voilà vn crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit vn mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à vne si grande objection? car la chose commence desia à me faire rire.

LYCINVS. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunu-

Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage ; Mais à la fin il a respondu d'une voix gresse : Que Dioclés avoit tort de vouloir exclure des hommes d'une profession qui admettoit mesme les femmes, & allégué les exemples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons ; & ie croy qu'il eût exclu ce Gaulois mesme, s'il eût esté present, malgré toute sa reputation & sa gloire. Car il a allégué force railleurs des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont ioué sur ce defect. Voila la question qui se presentoit à iuger, *Si un Eunuque peut estre receu à Philosopher, & particulièrement à enseigner la Philosophie.* Dioclés soustenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela vne grande barbe ; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit ; & qu'on devoit simplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui devoit estre de grande importance en cette matiere, lequel avoit fait vne estimation particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Artarniens, iusqu'à luy sacrifier comme à vn Dieu. Il ajoutoit que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la ieunesse, y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit peu garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considerable en cét endroit, vn bouc devoit estre preferé à vn Philosophe. Là dessus vn de la troupe se levant, Messieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque ; mais a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un aduercer.

où il a
dangere
mots il
confus,
P A M
belle, m
L y c
ne retr
ren. Ca
comme o
vois'il e
ridicule
quelque
Cependant
maire le
ny ; l'aut
estre tou
la victoire
vir qu'il
Philosoph
Cela me
Philosoph
e iugeme
sur grand

Il a esté pris sur le fait ; si bien qu'à present que le danger est passé, ie croy qu'il auouera ce qu'il est. A ces mots il s'est fait vn éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a sceu s'il deuoit confesser ou nier le crime.

P A M P H I L E. Veritablement la Comedie est assez belle, mais qu'en est-il arriue ?

L Y C I N U S. Que les Iuges ne se pouuant accorder, ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car les vns vouloient qu'on despoüillast Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de philosopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy accordast le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'vn des Iuges. Cependant, l'vn instruit son accusation, & veut faire cuire le crime de l'adultere, quoy qu'il fasse contre luy ; l'autre tâche à se monstrier homme, & met en oeuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il est bon étalon, comme la marque d'un bon philosophe, & vn argument au genre demonstratif ; Cela me fait souhaiter que mon fils que ie destine à la philosophie, ait cette partie-là excellente plustost que de iugement ou la memoire, afin de pouuoir estre vn our grand Philosophe.

** Ou, une demonstration.*

DE L'ASTROLOGIE I V D I C I A I R E.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traict est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimeriques, & qui ne sont pas de son caractere.

M O N dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des predictions qu'on en peut tirer pour l'vtilité de cette vie; fans donner pourtant ni percepte, ni doctrine, mais seulement quelques remarques & observations sur ce sujet. Je m'estonne d'abord que les Doctes qui cultiuent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy; car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont esté chers des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y trauailler, non tant par paresse que par ignorance; pour n'en auoir pas assez de lumiere; & lors qu'on reconcontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont descouuerte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'esprouent pas comme nous, le changement des saisons; outre que c'est vne nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçauoir. Apres auoir donc remarqué les faces differentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouuerent à la fin que cela venoit des diuers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils estudierent
en faire

en suite le cours & la nature des autres Planetes, & leur donnerent des noms, non-seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diuerses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultiué cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la reglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont representé chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diuersité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se seruoient pas de toutes les parties du Ciel pour deuiner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obseruerent les proprietéz du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reuerent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeste, & dans l'Oracle qui luy est consacré on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Iupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Chaldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apprise d'Orphée qui leur en a donné les premiers lumieres, bien qu'obscurément, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, est composé de sept cordes qui representent les sept Planetes; c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel apres sa mort, & appelé vne constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec vne lyre, enuironné d'une infinité d'animaux qui sont l'image des feux celestes. * On dit aussi que Tiréias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré masle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe

* De ceux du Ciel.

aux Planetes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs auoient desia grande connoissance de l'Astrologie; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y seroit le plus sçauant, Thyeste leur descouvrit les proprietéz du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il auoit vn Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile, ce qui le fit preferer à son riuai. L'ay le mesme sentiment de Bellérophon, & ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheual aislé; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de mesme, à mon auis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur vn Belier d'or; & ie croy que Dédale & son fils ont esté sçauans dans l'Astrologie, & que l'vn pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaé pour auoir ouï l'autre discourir du Taureau celeste, & des autres Astres, deuint amoureuse de sa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle estoit deuenue amoureuse d'vn Taureau, dont elle auoit ioüi par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & se sont exercez chacun sur diuerses parties; les vns ayant obserué le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil, ou de quelqu'autre Planete, avec leurs diuerses influences; comme Phaéton & Endymion, dont le premier laissa cét Art imparfait par sa mort; & l'autre s'en acquita si bien, qu'on dit qu'il ioüit de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naistre Enée de Venus; Minos, de Iupiter; Astalphe, de Mars; Autolique, de Mercure, parce qu'ils sont nez sous ces Planetes; Et comme on retient tousiours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy; Enée, beau; Astalphe, vaillant; & Autolique, voleur. Iupiter aussi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a precipité dans les Enfers, comme le croit le peuple

ple ignorant; mais on a feint le premier à cause de son mouuement lent & tardif, & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abyfme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hefiode & d'Homere que les Fables anciennes s'accordent avec l'Aftrologie, comme quand celuy-cy parle de la chafne d'or de Iupiter, & des dars du Soleil que ie crois estre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcain graua dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luisant de son Efcu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut defcouuert, est pris de l'Aftrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planetes. En vn autre endroit il décrit les effets de ces deux Aftres, attribuant à Venus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens fçachant bien ces choses, se font fort adonnez aux prediétions qui se tirent des estoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considerable fans consulter quelque Deuin, foit qu'il fût question de prendre femme, ou de faire quelqu'autre chose d'importance. Les Oracles mefme ont du rapport à l'Aftrologie. La Vierge qui rend les responfes à Delphes, signifie la Vierge celefte; le Dragon qui fiffle sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Iumeaux; En vn mot, la deuination est vne chose fi faine & fi ancienne, qu'Vlyffe dans ses longues & perilleufes erreurs voulut descendre aux Enters, non par vne fimple curiosité, mais pour y consulter Tiréfiás qui estoit grand Aftrologue, sur l'eftat de ses affaires. Comme il fut arriué au lieu que Circé luy auoit dit, il creufa vne fosse, & y efgorgea des viétimes; & lors qu'il se vit environné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de fa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le fang dont elles paroiffoient fort alterées, que celle

de Tiréſias n'eust beù la premiere , afin d'apprendre d'elle l'auenir. Lycurgue ce grand Legislatateur des Lacedemoniens , forma la Republique sur le model des Astres , & deffendit à ses Citoyens de marcher au combat auant la pleine Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu receuoir l'Astrologie, estans si sots que de croire qu'ils sont nez auant la Lune. Voila comme nos Ancêtres ont esté curieux de cette Science ; mais maintenant, les vns disent , Qu'il est impossible de connoistre l'auenir , parce que toutes choses sont incertaines , & peuuent arriuer diuersement ; Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel , & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes , ni ne se meslent de leurs affaires ; mais se remuent par necessité. Les autres soustiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile , parce que les choses ne se peuuent euitier quand elles se pourroient préuoir. Mais ie respondray aux vns & aux autres, que les Estoiles veritablement ont leur cours necessaire dans le Ciel , mais que les effets en viennent iusqu'à nous. Car si la course des cheuaux & le mouuement des hommes , sont capables de remuer des pierres par l'esbranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet ? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoy qu'il brusse necessairement, & sans auoir égard à nous ; & pourquoy ne sentirions nous point les influences des Astres ? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses , & n'empesche pas qu'elles n'arriuent ; mais les prediCTIONS agreables donnent de la ioye, & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on préuoit ; outre qu'ils ne surprennent pas tant , & sont plus faciles à supporter. Voila quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.

D E M O N A X.

*C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps
du Lucien.*

NOSTRE Siecle n'a pas esté dépourueu de personnes extraordinaires, tant pour les auantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béo-cien que les Grecs appelloient Hercule, peut seruir d'exemple de l'un, & le Philosophe Démonax de l'autre. Car ie les ay conneus tous deux, & i'ay vescu long temps avec le dernier. Mais i'ay parlé du premier en vn autre liure, où i'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de viure toute sauage. Car il demouroit à découuert sur le Parnasse, & se nourrissoit de viures champestres, sans prendre aucun repos que dans le tra-uail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Thésée, ouuert le passage à tra-uers des lieux inaccessibles *, & rendu des riuieres nauigables. Pour l'autre, i'ay entrepris de mettre icy comme vne idée de sa vie, afin d'en conseruer la memoire, & porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cedé à pas vn des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il auoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il mesprisa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoy qu'il ait vescu familièrement avec Agathobule, Démétrius, Épicéte, & Timocrate d'Heraclée, qui estoit vn autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs, & les richesses pour suiure le chemin de la Vertu, il cōserua toute sa vie vne grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses actions, & mena vne vie exemplai-

* Ou basty des pons.

re & irreprensible. Il passa par les Lettres humaines, auant que de se ietter dans la Philosophie; & ne se contenta pas d'une legerete teinture des Sciences, mais en voulut sçauoir le fond. Il auoit accoustumé son corps au trauail, tant pour estre plus vigoureux que pour se pouuoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouuoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grands personnages de la Grece. Il n'embrassa point de Secte particuliere; mais prennant ce qu'il y auoit de bon en chacune, il laissa indecis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate que des autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de viure, il imitast dauantage Diogene; Mais c'estoit sans vanité, & sans enuie de se faire admirer; car il viuoit du reste comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coustumes de son pais. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agréable en son entretien, & délicat en ses railleries; de sorte que ses disciples n'apprehendoient pas la seuerité de ses reprehensions, encore qu'ils ne mesprisassent pas ses auis, & qu'ils en fissent bien leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & du sage, de pardonner & de redresser celuy qui auoit failly. Dans cette sorte de vie il n'auoit besoin de personne, & chacun auoit besoin de luy. Il auertissoit ses amis qui estoient dans vne haute condition, de ne se point fier à vne chose si fressle que la fortune, ni s'énorgueillir d'un bien qui estoit souuent le partage des sots; & en-

cours-

courageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouuoient longtemps durer, & que la coûtume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & appriuoifoit iuſqu'aux maux. Il ſe plaiſoit à reconcilier ceux qui eſtoient mal enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & ne pouuoit ſouffrir que ceux qui ſont ſi ſujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit vn iour vne belle harangue au peuple dans vne ſedition, & en ramena pluſieurs à leur deuoir. Car il auoit vne grace particuliere à tout ce qu'il diſoit & ce qu'il faiſoit; & l'on eût dit que la perſuaſion habitoit ſur ſes lèvres, comme dit le Comique. Sa façon de viure eſtoit douce, gaye & paſſible; & ſi quelque choſe troubloit ſa tranquillité, c'eſtoit la mort ou la maladie de ſes amis. Car il croyoit qu'il n'y auoit point de plus grand threſor que l'amitié. Auſſi n'auoit il point d'ennemis, & ſe pouuoit dire pluſtoſt amy de tout le monde; car il ne reſuſoit ſon ſecours à perſonne, & croyois que des-là qu'on eſtoit homme, on auoit droit de luy demander ſon aſſiſtance. Mais il y en auoit dont il ay moit plus l'entretien & la compagnie, fuyant ſur tout ceux qui nous ſont la cour, ſur l'eſperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits l'auoient en ſinguliere veneration, & n'en faiſoient pas moins d'eſtat que des principaux de la Republique. Il ne laiſſa pas d'en choquer pluſieurs d'abord par ſa façon libre de parler & de viure, & eût des accuſateurs qui luy reprochent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux ſacrifices, & qu'il ne ſ'eſtoit point fait initier aux myſteres d'Eleuſine. Mais il ſe preſenta hardiment en public pour ſe deffendre, en eſtat d'vn homme,* qui ne craint rien, &

F f 5

reſpon-

* *Veſtu de blanc & couronné.*

respondit en partie fort doucement, & vn peu plus tendement que sa coustume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec vn chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le puisse sacrifier si l'on en auoit enuie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerue, il dit, que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il n'auoit pas desiré de les sçauoir, parce qu'il n'eût iamais pû s'empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y en courager ou en destourner les autres. Cela appaisa le peuple, & luy fit ietter les pierres qu'il auoit amassées pour le lapider. Le veulx mettre icy tout d'vn temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses responses promptes & aiguës. Fauorinus ayant appris qu'il se mocquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour vn Philosophe, le vint trouuer, & luy demanda, qui c'estoit qui se mocquoit de luy? Va homme, respondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Vn autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie: En vertu, dit-il, de ce que ie suis né homme. Vne autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, respondit-il, que ie suis Philosophe, & se retira en soufriaunt. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit, Le ris, dit-il, de ce que tu iuges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit vn ieune homme à qui il parloit. Vn * Rhéteur assez illustre ayant dit vn iour en vne harangue, qu'il auoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux rapporter ses paroles, *Si Aristote m'appelle au Lycée, i'iray, si Platon à l'Academie, ie le suivray; si Zenon au Peile, i'y demeureray; si Pythagore me veus, ie me tairay.* Il s'escria, Pythagore t'appelle, Vn ieune

* *Sidonius.*

Vn ieune Seigneur Macédonien, assez beau garçon, luy ayant proposé vn argument Sophistique pour se moquer de luy, il luy respondit par vn équivoque qui taxoit sa reputation; dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy monstreroit bien qu'il estoit homme; Tu l'és donc, dit-il? Comme il se moquoit d'vn Athlére qui portoit l'habit de vainqueur, pour auoir remporté le prix aux ieux Olympiques, il receut de luy vn coup de pierre à la teste; & comme on luy crioit qu'il allast trouuer le Proconsul: Non, dit-il, mais le Medecin. Vn iour en se promenant il trouua vn anneau d'or où il y auoit vn cachet, & fit publier * qu'il le rendroit à celuy qui l'auoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là dessus vn beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme vn Sénateur Romain luy monstroit son fils qui estoit tort beau, mais effeminé, Il est fort beau, dit-il, & digne de toy; mais il ressemble à la mere. Il appelloit vn Cynique qui alloit vestu d'vne peau d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'appeller par son nom. Quelqu'vn luy demandant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, respondit il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en auoit plusieurs qui l'estoient; l'appelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il faire; dit-on? Il est bien aisé, ajouta-t-il; car si l'on considere de prés les choses du monde, on trouuera qu'elles ne sont dignes ni de l'vn ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme vn Philosophe se mettoit en peine de prouuer les Antipodes, il le prit par la main, & le mena

* Ou, afficher.

le mena à vn puits, où luy montrant son ombre-
 versée : N'est-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu
 crois les Antipodes ? Vn imposteur se vantant de sa-
 uoir vn secret pour auoir tout ce qu'il vouloit, il le
 mena chez vn boulanger; & tirant vne piece d'argent,
 prit vn pain, & dit, Voilà tout mon secret. Herodote
 ce celebre Rheteur pleuroit son fils, qui estoit mort
 avant l'âge, & ne vouloit point recevoir de consolati-
 on, lors qu'il luy vint dire qu'il luy en apportoit des
 nouvelles de l'autre monde; & comme il luy eut de-
 mandé ce que c'estoit, * Que tu l'aïlles trouver, dit il.
 Vn autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il
 luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son
 fils, pourueu qu'il luy pût nommer trois hommes de
 son âge, qui n'eussent iamais pleuré personne. Et com-
 me il n'en pouuoit trouuer, Ne te plains donc pas,
 dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du
 monde. Il se mocquoit de ceux qui affectent des mots
 anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte:
 N'as tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon,
 tandis que ie te parle celuy d'à present ?
 Comme vn de ses amis luy disoit, Allons au Temple
 d'Esculape prier pour la santé de mon fils: Penses-tu
 qu'il soit sourd, dit-il, qu'il ne nous entende pas bien
 d'icy ? Voyant vn iour disputer deux Philosophes, qui
 ne disoient rien à propos: Ne direz-vous pas, dit-il,
 qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'un parle vne
 langue que l'autre n'entend point ? Agathoclés le Peri-
 pateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dia-
 lecticien de son temps; Si tu es le premier, dit-il, tu
 n'es pas le seul; & si tu es le seul, tu n'es pas le premier.
 Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extraua-
 gances au Consulaire Céthégus, qui alloit estre Lieute-
 nant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit vn grand
 moq.

* C'est qu'en pleurant il hastoit sa mort.

monstre: Ouy bien vn monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre Precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Iason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle? Ouy, dit-il, comme tout le reste. Il auoit coustume de rire, parlant d'Herode le Rhéteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extrauagances pour la mort de son fils,* que Platon auoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eust eu qu'une, de pouuoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclurre les Barbares de leurs mythes, veu qu'Europolpe qui les auoit instituez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyuer, vn de ses amis luy dit qu'il seruiroit de pasture aux poissons: Aussi m'en ont-ils seruy, dit-il. Vn iour vn mauuais déclamateur à qui il disoit qu'il se deuoit exercer, luy ayant respondu qu'il déclamoit tous les iours en son particulier; C'est que tu déclames deuant vn sot, ajouta-t-il. Voyant vn Deuin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne auanture? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner; sinon, l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre vn pieu fiché en terre, selon la coustume des Romains, luy demande s'il ne faisoit pas bien? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se démeller sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car, comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brûloit mille liures de bois, combien il y auroit de liures de fumée? Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pesera le reste. Vn Grec qui parloit fort mal sa lan-

gue,

* On, ses fils.

gue, luy ayant dit que l'Empereur l'auoit fait ^{citoyen} Romain ; l'aymeroie mieux, dit-il, qu'il t'euff fait ^{citoyen} d'Athenes. Il dit à vn Sénateur qui se glorioit de fa pourpre, qu'une beste auoit porté son habit ^{deuant} luy. Estant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pié dans vne cuvette d'eau chaude ; & que quelqu'un s'en rioit ; Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Atten que t'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Vn Poëte impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre auoit le corps, mais que l'esprit s'estoit enuolé dans le Ciel ; Le voudrois qu'il y fût defia, dit-il. Comme il s'appuyoit sur vn baston, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il auoit ; C'est, dit-il, que Cerbère m'a mordu. Voyant vn Lacedémonien en colére qui battoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Vne laideron nommée Danaé, ayant vn procès, & sollicitant ses Iuges pour tascher de les corrompre ; Accommode toy, luy dit-il, avec ta partie ; car tu n'es pas Danaé fille d'Acrisse. Il en vouloit particulièrement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme vn Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratés & de Diogène ; Non pas dit il, mais d'Hyperide. * Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre legitimement ; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions. Vn Proconsul voulant chastier vn Cynique qui le blasmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veux-tu, dit-il, que ie luy fasse s'il y retourne ? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy ; par où il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'auoit fait.

* C'est à dire orgueil.

it. Il respondit à vn Gouverneur de Prouince, qui parloit beaucoup sans l'escouter, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien acquiter de sa Charge; parler peu, dit-il, & escouter tout. A quelqu'un qui trouuoit mauuais qu'il mangeast du miel, comme vn mets trop delicieux pour vn Philopophe; Penses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu vne Pécile vne statuë de cuiure, qui n'auoit qu'vne main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que luy auoient dénié les Atheniens. Comme vn Philopophe boitteux se promenoit dans le Lycée; * Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boitteux Péripatéticien. Epictète luy conseillant de se marier, & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Philopophe; * Donne-moy, luy dit-il, vne de tes filles en mariage. Il dit à vn meschant homme qui contrefaisoit le Philopophe & parloit tousiours des catégories, * Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de dresser vn Amphithéâtre pour les combats de Gladiateurs, * ainsi qu'on auoit fait à Corinthe; Il faut auparauant, dit-il, abattre l'Autel de la misericorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser vne statuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancêtres, qui n'en ont point dressé à Socrate ni à Diogene. Il luy ay ouï dire vne fois à vn Iuriconsulte, que les Loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en auoient que faire, & que les meschans n'en deuenoient pas plus gens de bien. Il auoit tousiours à la bouche ce mot d'Homère, * *Qu'un sot & un habile-homme meurent tous deux d'une mesme mort;* & disoit que

Thersite

* C'est à dire se promenant. * C'est qu'il n'estoit pas marié. * Categorie signifie en Grec accusation & reprehension. * Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens. * *Qu'un lâche & un vaillans meurent l'un comme l'autre,*

Thersite dans harangues sembloit vn Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes; Il dit qu'il les estimoit tous; mais qu'il reueroit Socrate, admiroit Diogene, & aimoit Aristippe. Il vescu près de cent ans, n'estoit iamais triste ni malade, & seruant ses amis quand ils auoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Atheniens & toute la Grece l'auoient en si grande estime, que les Magistrats se leuoient lors qu'il passoit, & chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut deuenu tort vieil, il logeoit où il se trouuoit, & on l'estimoit à bon-heur, comme si l'on eust receu vn Dieu. Les Boulangeres mesme s'entrebattoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy representoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Vn iour qu'il s'estoit fait vne esmeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il auoit fait ce qu'il desiroit. Comme il vit qu'il ne pouuoit plus suffire à soy-mesme, il dit à ceux qui estoient presens, ce que le Hérautcrie apres les jeux: *On se peut resirer, le spectacle est acheué, & mourut* faute de manger, sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sepulture? Si personne ne m'enseuelit, dit'il, la pourriture m'enseuelira: Mais quoy respondit-on, te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux? le seray pour le moins, dit-il, utile à quelque chose apres ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil: Tout le monde voulut y assister, & les Philosophes le porterent eux-mesmes sur leurs espaules. Il fut long-temps regretté, iusqu'à reuerer comme vne chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asseioit. Voilà ce que i'auois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme vn échantillon de sa gloire.

LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues; En l'une on soustient l'amour des femmes; & en l'autre celuy des garçons; mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tasche malicieusement, sous ce pretexte, d'introduire le sale amour; mais l'autre opinion y est si bien deffendüe, que cela ne peut corrompre personne, & sert plustost à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se deffendre. Car toutes les raisons en sont chymeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS: **T**V m'as tout resioüi, Theomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre toujours tendu, ni occupé à des choses serieuses, i'auois besoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te souuient donc encore de quelques vnes de tes auantures, ie te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puis-que nous chommons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois plustost, Lycinus, les flots de la mer, & les petits floccons de neige, qui tombent en Hyuer sur les campagnes, que le nombre de mes amours; & l'on diroit que Cupidon a espuisé sur moy tous ses traits, & qu'il ne s'en est point reserué pour

blesser les autres. Car ie passe toujours d'amour en amour, & en ay fait vn nouveau, auant qu'estre deffait premier; ou plustost, d'vn seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, sans qu'Iolas mesme ne pût soulager. Aussi le feu qu'on t'allume incessamment, ne s'esteint iamais; & il semble que l'amour est comme vne abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre iamais rassasié. Je doute quelquesfois si ce n'est pas vn effet du courroux des Dieux, & si ie n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomneste se fâcheroit d'estre né homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remedes pour se guerir d'vne maladie si agreable! Tu deurois plustost benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à vn sale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à vne vie delicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la iouissance, & de la iouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices, puis-qu'il y en a mesme dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit, ie voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez connoistre que tu n'auois pas seulement aimé ces choses, mais que tu en aymois encore le souuenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, comme à Vlysse, de tes longues & agreables erreurs, fais-en icy vn sacrifice à Hercule, pour rendre son seruice accompli, & celebrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est vn Dieu carnassier, Lycinus, qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fument point; mais puis que tu veux solenniser cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens
qui

qui ont commencé de trop bonne heure, & t'ont réveillé sur le point du jour; & tirant ta Muse de ses exercices ordinaires, fay-luy acheuer gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist le plus de l'amour des femmes ou de l'amour des garçons: car comme tu n'es engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu-en peux beaucoup mieux iuger que moy, qui fais picqué sur le jeu, & qui aime eperduément tout ce qui est beau.

LYCINVS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de serieux? Ce n'est pas mon auis; & il me souvient encore d'une dispute que j'ouïs il n'y a pas long temps sur ce sujet, où ie vis combattre deux Champions avec tant de force & d'adresse, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire; & si tu veux, ie te feray le recit de leur combat. * Ils n'estoient pas comme toy engagéz dans l'une & l'autre passion, mais chacun auoit la sienne particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

THEOMNESTE. Que ie serois heureux d'entendre vne si agreable dispute! Je vais m'asseoir vis à vis de toy, & ne me leuery point que tu n'ayes acheué

LYCINVS. Comme j'auois dessein de nauiger en Italie, ie m'embarquay sur vn brigantin, où ie fus conduit par vne troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous auions eüe ensemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay sur mer, & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de te conter par le menu toutes les auantures de nostre nauigation; mais après auoir rasé la costé de Cilicie & de Pamphilie, d'une vitesse incroyable, à l'aide des vens & des rames, & trauersé, avec difficulté, les Isles Chélidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grèce, nous entrâmes

G g z

dans

* Cela sera expliqué plus bas.

dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes les villes qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous chions donc d'adoucir par diuers contes l'ennuy de nostre voyage ; & lors que nous fûmes arriuez à Rhoda, nous resolûmes d'y sejourner, pour nous remettre à traual de la mer ; si bien que les Matelots tirant à sec leur nauire, dresserent leurs petites cabanes sur le riuage. Mais pour moy, ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Bacchus, & en passant ie contemplois avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme ie me promenois sous le portique du Temple que i'ay dit, & considerois tout à loisir ses diuerses peintures, me remettant dans l'esprit avec ioye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient presens m'interpretoit, lors qu'il y auoit quelque mystere caché, Il m'arriua au sortir de là vn des plus grands plaisirs qui puisse arriuer en vn pais estranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car ie trouuy deux de mes anciens amis, que tu-as veus souuent icy avec moy, le beau Cariclés de Corinthe, qui est tousiours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames ; & l'Athenien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en teste l'amour des garçons, iusqu'à faire des imprecations contre Prométhée, tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Aduocat & sçauant dans les affaires, qui aime la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon advis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me veirent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coustume, de prendre leur logis. Mais ie m'en deffendis le mieux que ie peus ; & pour les mettre d'accord, ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce iour-là manger chez moy, & qu'en suite i'irois chez eux, parce que

ie voulois estre à Rhodes trois ou quatre iours. Je fus donc l'hoste le premier iour, Callicratidas celuy d'après, & Cariclés le troisieme. Je remarquay en la maison de chacun des preuues veritables de leur amour. Car l'Athenien n'auoit chez luy que de beaux garçons; & si tost qu'ils deuenoient grands & barbus, il les enuoyoit en ses terres pour administrer son bien; Mais Cariclés n'estoit seruy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy vn homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier, qui ne pouoit donner de ialousie. Cependant, il y auoit tousiours entr'eux quelque different sur ce sujet, que i'auois assez de peine à appaiser. Comme ie leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant envie de voir l'Italie aussi bien que moy; & lors que nous fûmes arriuez à Cnide, nous resolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitilé, avec les autres raretez du pais. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Deesse mesme eust conduit nostre vaisseau. Les autres en arriuant, eurent soin de se pouruoir de ce qui leur estoit necessaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans vn lieu consacré à Venus. Après auoir veu le Portique de Softrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Deesse, Cariclés & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eust preferé le Cupidon de Thespie, à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous veismes des marques de la presence de la Deesse. Car la partie du paruis qui est descouuerte, au lieu d'estre pauée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy lesquels estoient entremeslez quelques platanes, & quelques cyprés, pour auoir de

l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Deesse & le laurier mesme, quoy que son ennemy. Chaque arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargés de raisins, qui faisoient vn bel ombrage; outre que Bacchus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font vn menlange tres-agreable; Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple; car on y voyoit peu d'honnestes gens, sous lesquelles plusieurs se resioüissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après auoir admiré toutes ces merueilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statue de la Deesse, qui ouuroit à demy les levres, comme vne personne qui soufrit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds iusqu'à la teste; mais comme si elle eust oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'vne main, ce qu'il semble que Venus ne deuroit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiere; si bien que la durezza du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'vn si beau corps. A ce spectacle, Cariclés s'escria comme hors de soy: O Mars, mille fois heureux, d'auoir esté surpris couché avec la Deesse de la Beauté! & qui plus est, lié avec elle par des chaisnes qui ne se pouuoient rôpre. Et là dessus s'approchant, il estendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant, Callicratidas demouroit froid & pensif; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par vne fausse-porte, qui estoit de l'autre costé, pour voir la statue de toutes parts, il s'escria plus fort que Cariclés; Dieux! que ces espauls sont bien tournés! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la iambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verse le Nectar à Iupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & lais-

sa cou-

sa couler des larmes, soit de compassion, ou de despit,
 En suite, ayant apperceu quelque tache à la cuisse de la
 Deesse, qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit
 d'un marbre blanc tres-poly, ie creus que c'estoit un de
 faut de la pierre, comme il arriue assez souuent, veu
 que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans
 quelque legere imperfection qui en rehausse l'esclat,
 au lieu de le diminuër; & admiray l'adresse de l'ou-
 urier, d'auoir sceu cacher ce defaut en un endroit où il
 n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plu-
 tost la Sacristine, car on tient que c'est vne femme,
 nous fit un discours qui nous estonna. Elle nous dit
 qu'un ieune homme d'illustre naissance, mais dont l'in-
 famie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauuais
 genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il
 passoit donc tout le iour dans le Temple à la contem-
 pler, ayant tousiours les yeux fichez sur elle, & mur-
 muroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour
 exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit.
 En suite il iettoit des dez; & quand il auoit bien ren-
 contré, la salüoit profondement, pour la remercier de
 cette faueur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il
 faisoit des imprecations contre la ville & contre soy-
 mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fus-
 sent arriuez, & tâchoit à corriger cette chance par vne
 raillerie. Sa passion continuant, toutes les parois du
 Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient
 que de son amour. Il mettoit Praxitéle au dessus de
 Iupiter, & donnoit tout ce qu'il auoit en offrande à la
 Deesse. On creut d'abord que c'estoit par deuotion;
 mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit
 dans le Temple, & l'on descourrit le lendemain cette
 marque de la violence de sa passion, sans qu'il parût
 plus depuis, soit qu'il se fût precipité en bas des ro-
 chers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut acheué

son recit, La statuë donc d'une femme, s'escrie Cariclés, est capable de donner de l'amour : Et que verra point l'original ? Pour moy ie prefererois vne des nuits, au sceptre de Iupiter. Nous ne sçavons point encore, respondit Callicratidas en souffrant, si arrivant à Thespie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statuë de Cupidon. Après quelque contestation de part & de l'autre, ie les obligeay à vne conference réglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouons employer plus agreablement nostre plaisir. Quittant donc ce Temple où plusieurs pelerins abordent, entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour decider vostre different, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils approuverent tous deux mon avis, & nous sortimes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & resueurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus espais ; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, ou se doit terminer vostre different. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes ; & en disant cela, ie pris place au milieu d'eux, pour servir comme de Juge, & m'assis avec le sourcil d'un Senateur de l'Areopage. Cariclés, à qui il escheut de parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à resuer, puis commença ainsi : le t'inuoque, grande Deesse, qui presides en ces lieux sacrez. Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme la perfection. Les discours d'amour ont besoin particulierement de ton assistance, puis-que tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux * Nectar qui charme nos cœurs, & ce

ie ne

* La persuasion.

ie ne ſçay quoy qui rait tout le monde en admiration. Vien deffendre la cause de ton ſexe & la tienne, contre des monſtres qui veulent renuerſer l'ordre de la nature, & qui ne peuuent ſouffrir que nous demeurions tels que nous ſommes nez. L'atteſte le Principe eternal, qui par l'aſſemblage & le meſlange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons; & ſçachant que nous eſtions les mortels, & que rien ne pouuoit engendrer ſeul, a fait la difference des ſexes pour conſeruer chaque eſpèce, & remédier par là à la briéueté de noſtre Eſtre. Pour cela, il a donné au maſle & à la femelle vn amour réciproque l'vn enuers l'autre; & apres auoir diſtingué leur nature, y a eſtably des bornes eternelles, qui ne peuuent eſtre violeés ſans la ruine de l'Vniuers, & l'anéantiſſement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, iuſqu'à préſent; l'homme n'engendre point l'homme, tout ſeul, mais cet honneur eſt partagé entre la femme & le mary. Tandis que le ſiècle d'Or a duré, & que les hommes ont conſerué la pureté de leur Eſtre, ils ont ſuiu les ſaintes loix de la Nature, ſans auoir d'autres deſirs que ceux qu'elle leur inſpire. Mais peu à peu le monde venant à ſe corrompre, ils ſe ſont laiſſé aller à des plaiſirs deffendus, ſe ſont regardez l'vn l'autre d'vn œil laſcif, & ont ſemé dans vn champ ſterile, ſans en pretendre autre fruit qu'vne fauſſe & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus auant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; * mais les miſerables qui ſouffrent ce ſupplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-qu'il deſtruit noſtre nature, paſſent en vn inſtant de l'enfance à la vieilleſſe; & ſe fannent en leur fleur, auant que d'auoir porté du fruit. Monſtres d'vne nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils ſont, pour deuenir ce

qu'ils ne font point ; & ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long-temps enfans , cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maistrée de tous maux , en inventant tous les iours de nouveaux plaisirs , est tombée dans vne extrauagance qui fait horreur , pour uoloir prattiquer toute sorte de debauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature , comme ont fait les animaux , nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne bruslent point pour les Lions ; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout ce qui na-ge & qui vole , respecte ces diuines loix , l'homme seul , qui se picque d'vne fausse opinion de sagesse , est celuy qui les a violées , & qui a employé la lumiere de sa raison pour se corrompre. O insensé , quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle auengle manie te fait rechercher ce que tu deurois fuir ? Si chacun uoloit faire ainsi , que deuiendroit le genre humain ? Cependant , nos nouveaux Socrates , pour abuser les foibles esprits , déguisent leur sale amour sous vn faux masque de vertu ; & se pensent bien defendre , en disant , Qu'ils ne sont pas amoureux du corps , mais de l'esprit. Mais , ô venerables Philosophes , pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de vostre amitié , pour aymer de ieunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur ieunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau , qui soit digne d'estre aymé , & confondez , sans y penser , l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont iamais separées ! Homere vous apprend le contraire , lors qu'il dit , parlant de quelqu'vn , *Que sous vn beau corps il logeoit vn vilain esprit* : En vn autre endroit il prefere de bien loin le sage Vlysse au beau Nirée ; & dit , *Que les Dieux*

ne partagé leurs faueurs, & donné aux uns un auantage, & aux autres un autre. Pourquoy est ce que la Sageſſe, la Juſtice, & tout le ſacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous eſtes tranſportez d'amour pour de ieunes eſtourdis? Falloit il aymer Phédre, apres auoir trahy ſon amy *, ou Alcibiade qui d'une main ſacrilege mutiloit les ſtatuës des Dieux, & d'une pareille audace diuulguoit les myſteres d'Eleuſine dans une deſbauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt deuenu ſage. Pourquoy courant de beaux noms de vilainés choſes, appelez vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du corps, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe? Mais arreſtons nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à tâche de deshonnorer de grands perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi tranſportez, faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celui des femmes. Vous m'auoüerez que plus l'objet de noſtre amour eſt de durée, & plus il eſt agreable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent accordé une vie plus longue, ou plus heureuſe; mais puis que quelque démon enuieux a racourcy noſtre felicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouuons. Or une femme eſt capable d'eſtre aymée long-temps; & quoy que la fleur de ſa beauté ne dure pas touſiours, elle a neantmoins de quoy contenter nos deſirs, & entretenir noſtre paſſion. Mais vn beau garçon, apres ſes premieres années, n'eſt plus propre à cet office, & deuiet trop maſle pour ſeruir de femme. Parleray-je du plaifir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le noſtre? car nous ſommes nez pour la ſociété, & non pas pour mener vne vie ſauuagé & ſolitaire, d'où vient que nous mangeons

enſem-

* *Lyſias.*

ensemble, & faisons seruir la table de lien à nostre mitié. En vn mot, nous sentons redoubler nostre ioye, & diminuër nos desplaisirs, par la part que les autres prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lien d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque mesme au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroist le nostre, au lieu de le diminuër; & nous ne pouuons, sans injustice, leur enuier vne partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celui qui le donne, en peut prendre sans en oster, & nous l'augmente plustost en le prennant. C'est ce qu'on se peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y receuoir du contentement, ils y souffrent du desplaisir; ce qu'ils tesmoignent assez par leurs larmes, mesme après que la douleur est passée, sans parler du regret eternal qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire ni de faire; Si ie deuenois assez furieux pour m'escarter du cours ordinaire de la Nature; l'aimerois mieux que ce fût avec vne femme qu'avec vn garçon, parce que c'est vn objet plus aimable, & qui me peut donner l'une & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuuent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entraimer comme des Tribades, & de faire ensemble vn amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus iuste que les femmes deuiennent hommes, que de voir les hommes deuenir femmes,

puise

uif-que chaque chose tend à sa perfection? Comme
 Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant
 son riuat de trauers, comme s'il eust esté coupable
 d'un crime enorme; le iettay doucement les yeux
 sur Callicratidas, & luy dis, Que ie pensois estre dans
 l'Agreopage à juger de quelque meurtre ou de quel-
 que empoisonnement, tant les discours de Cariclés
 n'auoient touché; Qu'il estoit temps qu'il dépliast
 l'eloquence de son pais, pour resister à vn si puissant
 ennemy. * Après auoir donc fait quelque silence, pen-
 dant lequel il paroissoit plein d'inquietude, & agité en
 son esprit de diuerses pensées, à la fin il parla ainsi. Si
 les femmes auoient quelque pouuoir dans l'Etat, elles
 s'élieroient sans doute pour leur protecteur, Cariclés,
 & te dresseroient des statues, puis-que tu tesmoignes
 tant de passion pour elles, & que tu deffens mieux leur
 cause, qu'elles-mesmes: Quand ce seroit cette illustre
 Argienne* qui prit les armes cõtre les Lacedemoniens,
 pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes
 à Argos; ou cette petite sucree de Sappho, dont Lesbos
 se vante; ou Théane la Pythagoricienne, & peut estre
 que Périclés mesme n'en auroit pas tant dit pour Aspa-
 sie. Mais s'il est permis à vn homme de deffendre la
 cause des hõmes, sans offenser la Deesse qui presida en
 ces lieux, puis-que ie ne condamne point son amour;
 le diray que ie pensois d'abord que toute cette dispute
 ne seroit qu'un ieu; mais puis-que Caricles d'une ga-
 lanterie en a fait vn crime, & a appellé à son secours
 la Philosophie, pour la deffense des femmes, ie puis
 bien emprunter les mesmes armes pour le combatre;
 veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont ie par-
 le, qui puisse ioindre la vertu avec la volupté. Et
 pleût aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage
 frais de cet arbre; * où Socrate entretenoit Phédre,
 & tenoit ces diuins discours que Platon rapporte.

Pent-

* *Albõnes.* * *Téléfilla.* * *Platane.*

Peut-estre qu'il entr'ouvroit son escorse, comme ceux de Dodone, pour m'oïr soustenir vn amour dont il a esté si souuent tesmoin. Mais puis-que nous sommes separez de ces lieux par des mers & des montagnes, & que ie suis contraint de me deffendre en vne terre estrangere; car le voisinage du Temple de Venus est auantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la iustice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, celeste Amour, pere des mysteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'est pas vn petit enragé comme ton riuai, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Vniuers du Céos où il estoit enseuely; & le releguant au fond du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne sçauroit iamais rompre, tu as couuert pour quelque temps la lumiere de tenebres, à la faueur desquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, apres auoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conseruation de l'espece, mais l'amour des garçons est vn ouurage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bien-sceance*, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par vne necessité presente, comme l'honneste est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experiance n'auoient pas encore trouué les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'auoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on viuoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines;

mais

* On peut deffendre par la toute sorte d'extranagecé.

Mais après auoir trouué l'inuention du bled, on laissa
 cette premiere nourriture aux bestes; & personne n'est
 enuenu amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ra-
 mener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour
 l'usage, que les peaux des bestes nouvellement es-
 corchées, & pour retraite, que le creux des arbres &
 des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commen-
 ça à filer la laine pour se vestir, & à bastir des maisons.
 En suite, ces Arts venans à se perfectionner, au lieu
 d'un vilain drap, on se mit à faire de belles estoffes, pour
 la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes,
 de grands Palais enrichis par dedans de peintures
 & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre.
 Que personne donc ne demande des exemples de l'a-
 mour des garçons dans les premiers Siecles; car celuy
 des femmes estoit trop alors necessaire pour la propa-
 gation du genre humain; mais il s'est introduit peu à
 peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'É-
 loquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner
 les dernières inuentions, comme si c'estoient les pires,
 ni préférer vn amour à l'autre, parce qu'il est plus
 ancien; mais gardant les vieilles coustumes comme
 nécessaires, louer les nouvelles comme les meilleurs.
 Je ne pouois m'empêcher de rire, lors que j'entendois
 Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scy-
 thes, comme s'il se repentoit d'estre né homme, ou
 Grec plustost que Barbare. Car il n'est pas estrange
 que les bestes qui n'ont pas l'usage de raison, ne se fer-
 ment pas de ses inuentions; & que les nations rudes &
 grossières n'ayent pas l'auantage de celles qui sont
 policées. Si les animaux estoient capables de raison,
 ils ne méneroient pas vne vie sauuage & vagabonde,
 comme ils font; mais viuroient ensemble, &
 fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions
 n'ayment pas les lions; Pourquoi? parce qu'ils ne
 philo-

philosophe n'y point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'expérience ont fait connoître aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aymé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable ; & ne préfère pas un sot amour à un amour celeste ; mais quitte avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considere, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour ; l'un enfant, qui ne peut estre gouverné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature ; l'autre celeste & diuin, qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouue que dans les grands personnages, qui estans pleins de ce Dieu, n'approuuent que la volupté qui se trouue meslé avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diuerses passions ; ou plustost, que ce sont deux choses différentes, exprimées sous un mesme nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauuaise. Il ne faut donc pas trouuer estrange que la passion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bienveillance & celui de concupiscence s'appellent de mesme nom. Mais, me direz vous, condamnez vous le mariage ; & voulez vous bannir les femmes du genre humain ? Il seroit à souhaitter peut-estre, selon Euripide, qu'on s'en pût passer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes ; mais puis-que cela ne se peut, il faut obeir à la nécessité, & laisser le choix à la raison d'un amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoin qu'on en a ; mais hors de là, point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs défauts ? Qui puisse endurer vne femme dont toute

l'oeuvr

toute l'occupation consiste à se parer ; Qui seroit le plus souuent laide & insupportable, sans le fard & les ornemens ? Si quelqu'un auoit veu les femmes au sortir du liect, auant que d'estre parées, il en auroit horreur ; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses serieuses ; mais à se peigner & à s'ajuster, enuironnées d'un grand nombre de seruantes, dont les vnes leur tiennent vn miroir ou vn réchaut, les autres vn bassin ou vne aiguière, & toute leur toilette est pleine de bouïetes d'onguens, comme vne boutique d'Apotiquaire ; les vns pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les sourcis, ou pour rougir les iouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employé à la structure de leur coëffeur, qu'elles tingent en noir, ou en vne autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds, en ramenant vne partie sur le front pour le couvrir, & laissant iouër négligemment le reste sur les espaulles ; apres l'auoir parfumé avec les plus precieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles espuisent souuent la bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans vn patin, leur sein tousiours serré pour en paroistre plus ferme, leur corps plustost nud que vestu, n'estant couuert que d'un crespé ou dequelque estoffe tres-delicatè, à trauers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couuert de fard est celuy que l'on voit le moins ; mais leur ame est encore plus cachée, & comme elle est sans vertu & sans sçauoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres defauts qui coustent dauantage à leurs maris, leurs chaines, leurs colliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles ; car elles sont toutes couuertes d'or & de pierreries, depuis les pieds iusqu'à

la teste. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point de logis qu'elles n'ayent acheué de se parer, pour aller à des mysteres, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont legitimement suspects à maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis-que le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si tost qu'elles sont de retour, il leur faut estre longtemps dans le bain, pour passer de là à vne table couverte de toutes sortes de mets, où elles se creuent de manger, & apres cela ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles; Je ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les esplucher, * comme a fait Ménandre, maudiroit aussi bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouuent encore des adorateurs. Mais opposons vn peu à cette vie celle d'un ieune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si tost qu'il est levé & vestu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur, suiuy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs; & autre équipage du luxe; mais des portefeuilles & des liures qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquesfois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Apres auoir passé vne partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manège, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant desia dans la paix le dur mestier de la guerre. En suite, il se baigne légèrement, & mange sobrement, pour estre capable après disné de vacquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du temps

à l'estu-

* *Adultere, enuie, &c.*

à l'estude: & apres auoir passé ainsi tout le iour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aymeroit donc vn tel garçon, s'il n'est tout à fait insensible! puis que dans vn corps mortel il exerce des vertus immortelles! Puissé-je le reste de mes iours viure en paix avec luy, sans l'abandonner vn moment, & iouir toute ma vie de son aymable entretien! Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujette à mille accidens, ie veux estre malade avec luy; s'il monte sur mer, ie le veux suiure; s'il est attaqué, ie le veux deffendre; s'il est pris, ie renonce à ma liberté; s'il meurt, ie le veux accompagner au sepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade; car ie ne veux que des Heros pour exemple; qui ont vescu tous deux ensemble dés leur plus tendre ieunesse, vengé tous deux la mort d'vn pere, couru tous deux mesme fortune. Si l'vn estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus viuement que les siens; s'il estoit accusé, il le deffendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée iusqu'en Scythie; & lors qu'ils furent arriuez dans la Chersonése Taurique, l'vn persecuté des furies vengeresses de sa mere, escumoit par terre; & l'autre en ce trille estat, luy rendoit les deuoirs, non seulement d'amy, mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'vn demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Mycènes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vescu en luy, & fût mort en soy. Quand cét amour donc qui s'est formé dés l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison, alors celuy que nous auons aymé, auant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est

difficile de reconnoistre l'amant d'auec l'aymé; à passion de l'vn estant passée dans l'ame de l'autre, comme vne image qui se refléchet dans vn miroir. Pourquoi donc condamnes tu comme vne volupté estrangere, vne doctrine receuë du ciel, qui a été transmise de main en main iusqu'à nous, & que nous deuous cultiuer, comme estant conforme à nostre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est approuuée par les Oracles, qui ont iugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien viure, il approuue l'amour des garçons comme vne chose vtile à la Republique. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'estendre iusqu'à la vieillesse, en reuerant ce sacré lien; car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime; & la reputation des personnes qui auront vescu de la sorte, viura encore apres leur mort. Le ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les receura au sortir de la terre. Apres que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme vn ieune homme plein de l'amour de la gloire, l'arrestay Cariclés qui vouloit respondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prièrent de prononcer sur leur different, ie leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'vne plus longue meditation; parce qu'ils n'auoient rien oublié de ce qui se pouuoit dire sur ce sujet, & s'estoient seruis de raisons solides, & de paroles choisies; Que ie souhaiterois donc de pouuoir remettre le iugement à vne autre fois, pour y delibérer à mon tour, & voudrois, s'il se pouuoit, ajuger à

tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me executer; ie leur dis naïuement, Que ie tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on auoit bien rencontré; mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est vne introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes; c'est pourquoy ie ne permettois qu'à eux seuls de les aimer, comme les femmes n'estant pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dit-je, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athènes. En disant cela, ie me leuay sans attendre leur response, heureux, de voir Cariclés plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort; & l'autre plus ioyeux que s'il eust gagné le prix aux ieux Olympiques; aussi nous traitta-t-il splendidement pour recompense: l'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajollant sur son éloquence, & sur ce qu'il auoit si bien deffendu la plus mauuaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide; Dy-maintenant ce qui t'en semble, & si tu approuues mon iugement.

THEOMNISTE En doutes-tu? & crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour veir ce qui est raisonnable? l'estois si transporté pendant ton recit que ie pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon aduis librement, & ne te rien celer en vn iour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouue la harangue de Callicratidas vn peu trop graue & trop serieuse, & crois que ce seroit vn supplice, aimant vn beau garçon & couchant avec luy de demeurer comme vn Tantale, à auoir l'eau iusqu'au ieux, sans pouuoir se des-alterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprès de luy à entretenir, puis que la veuë & l'entretien ne sont qu'vn degré à la iouissance. Mais pourquoy

* C'est vne railerie.

H h 3

m'ex-

m'expliquer davantage en ces matieres, * laissez l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne se pas s'estonner, puis qu'Achille en vloit de meins avec Patrocle: ce qu'on peut iuger par ses regrets, où il mesle quelque chose qui passe iusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honneste, mais pour le moins il est veritable.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theoneste, que tu iettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en vn iour de Feste. Mais sans plus tarder, allons sur la place voir allumer le buscher d'Hercule, & représenter sa Catastrophe sur le Mont Oëta.

* Il y a icy vne page de saletex retranchée.

T A.

T A B L E

Des Matieres plus-Considerables des Dialogues de LVCIE N.

A.

- A** Bdere, *Comment les Habitans de cette ville, de-
vinrent presque tous Comediens.* 321, 322
- Abonus, *Où est située cette ville.* 408
- Achille, *Quels estoient ses regrets pour sa gloire perduë.*
138
- Accusateurs, *Des hommes apres leur mort, quels.* 170
- Adonis, *Par qui rauy à Venus. 67. Comment il fut rendu
pour moitié.* ibid.
- Aëtion, *Pourquoy particulierement honoré aux lieux
Olympiques.* 309
- Ajax, *Comment mourut, & comment Vlysse fut cause de
sa mort.* 160, 161
- Alcyon, *Quel Oyseau, & l'histoire de sa metamorphose.*
40, 41
- Alexandre, *Sa harangue en presence de Minos, avec le
dénombrement de ses victoires. 132, 133. Avec quel
succés. 133, 134. Pourquoy souffroit qu'on l'appellast
fils de Iupiter. 134. Comment traitta Aristobule pour
luy auoir donne des louanges excessiues. 325. Comment
il rebuta celuy qui vouloit faire son image du Mont A-
thos. ibid. Pourquoy desiroit il de retourner en vie
apres sa mort.* 335
- Alexandre, *Ou le faux Prophete.* 409
- Alphée, *Fleuee, de quelle Fontaine amoureux.* 96
- Ambre, *Quelle production.* 91
- Ambrosie, *D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'est pas si
excellente.* 195
- Amour, *Combien c'est vne chose libre. 53. Il est traité*

T A B L E

de toutes sortes d'Amours depuis la page 465. jusques à le fin.

<i>Aymone, Comment, & par qui changée en Femme.</i>	100
<i>Anacarsis, Quel Philosophe, & où il enseigna.</i>	316
<i>Andromede, Par qui, & comment delivree du monstre qui le devoit deuorer. 107. Pourquoi elle auoit esté attachée au rocher.</i>	108
<i>Annibal, Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde. 130. Leurs harangues deuant Minos.</i>	131, 132, 133
<i>Antisthenes, Combien peu d'estat ce Philosophe faisoit de la mort</i>	157
<i>Antiloque, Fils d'Amphiaras, à quoy s'employoit apres la mort de son pere.</i>	411
<i>Antiochus Soter, Sa modestie apres la Victoire.</i>	313, 314
<i>Apis, Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices que l'on luy fait.</i>	197
<i>Apollon, Pourquoi ne pût estre aimé de Daphné. 53. Ce que la Religion attribué à Apollon, & où adoré.</i>	193, 195
<i>Apparence, Comment se doit distinguer d'avec la verité.</i>	288
<i>Apprehender, Que c'est proprement.</i>	215
<i>Arcades, Pourquoi ne voulurent point receuoir l'Astrologie.</i>	454
<i>Arethuse, Fontaine, quelle, & par qui recherchée.</i>	96
<i>Argent, Remede à tous maux.</i>	35
<i>Arion, Quel, & de son auanture.</i>	101
<i>Aristipe, Quel personnage, & ce qu'il sçauoit faire. 204, 205. Quel estoit le sommaire de sa doctrine.</i>	205
<i>Aristote, Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre.</i>	135
<i>Arrian, Disciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a escrit.</i>	406
<i>Arfaces, Quel personnage, & de quoy se faisoit particulièrement</i>	

DES MATIÈRES.

entièrement au passage en l'autre monde.	156, 157
istalape, Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Mars.	452
Astrologie, Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire. 450. Qui en furent les premiers Inuenteurs. 450, 451. Astrologie deffendue des accusations ordinaires, qui se font contre elle.	454
Atheniens, Combien grands railleurs, & grands Philosophes.	7, 13
Athlètes, Comment s'apparioient aux leux Olympiques.	295, 296
Atis, Combien chery par la mere des Dieux.	68
Atrée, En quoy preferé à son frere Thyeste.	452
Autolique, Fils de Mercure, pourquoy estimé tel.	ibid.

B.

B Acchus, Comment enfanté. 194. Comment vainquit les Lydiens, Tyrrheniens, & Indiens.	431
Bagoas, Quel, & pourquoy il cōtrefit l'Eunuq.	448
Balets, Comparez avec les Tragedies.	433
Bellerophon, Comment fut luy mesme l'instrument de son malheur. 274. Pourquoy feint avec un cheual ailé.	452
Biens, Quels, & ce qu'il en faut penser. 11. De combien de sortes.	213
Biton, Quel, & pourquoy heureux.	182

C.

C Aldéens, Combien adonnez à l'Astrologie.	451
Calydoniens, Pourquoy affligez.	192
Callidemidés, Parasite, comment mourut.	120
Cambyses, Quel, & comment mourut.	185
Caron, Pourquoy fait tout quitter dans sa barq.	124, 125

T A B L E

Castor & Pollux, Combien semblables, & lems les reconnoistre. 91. Pourquoi ils ne paroissent deux en mesme temps dans le Ciel. <i>ibid.</i> De qu' stier ils se meslent.	91
Centaure, Belle description de Centaure de Zeuxis.	29
Ceres, Comment représentée.	29
Chaires, Comparées à des bieres, & pourquoi.	26
Chaire, De Professeur disputée entre deux Philo- sophes.	445, 446
Chiron, Pourquoi souhaita la mort.	155
Chrysispe, Pourquoi ne se fasche point de servir. Quelle estoit sa science.	209. 211, 211
Ciel, Sa description selon Homere.	195
Cleobis, Quel, & pourquoi estimé heureux.	182
Cleon, En quel sens appelé Promethée.	7
Cocconas, Bisantin, quel, & sa vie.	408
Cœur, De l'homme pourquoi comparé à un but.	20
Colomnes, D'Hercule & de Baccus en quel endroit.	343
Comedie, Combien, & en quoy différente du Dialogu, & s'il se peuvent allier ensemble. 8. Vie de l'homme, & qui en est le Poète. 172. Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne.	<i>ibid.</i>
Connoissance, De soy mesme combien necessaire.	113
Consequance, A qui il appartient de tirer des Conse- quences, & ce que c'est.	213
Corybantes, Quelles, & leurs folies.	68
Cour, Quelles sont les tourmentes de la Cour, & com- bien déplorable est le sort des Courtisans.	253. & sui.
Createur, Avantages du Createur sur la creature, selon la Doctrine de nostre Auteur.	42
Creation, De l'homme par Promethée. 47. son utilité.	48
Cresus, Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon.	182
Ctesias, Jugement de son Histoire des Indes.	342
Cupidon, Dénombrément des desordres qu'il cause dans le monde. 67, 68. Pourquoi craint Pallas.	76, 77
Cybellé,	

DES MATIERES.

belle, Que fit à son Ashys. 194. Où adorée. 195
unique, Pourquoi absous par Rhadamante. 250
Quels Philosophes selon le sentiment commun. 287
rus, Quel, & les predictions de sa mort. 182, 185

D.

D Anaë, Par qui condamnée à estre mise dans un
coffre avec Persée son fils, & jettée dans la mer.
 105. Et par qui sauée. 106
 Danaus, Comment traittoit ses cinquante filles. 99
 Danse, D'où a pris sa naissance. 428. Qui fut le pre-
mier qui se plut à cét exercice, & l'enseigna aux
autres. ibid. Comment Jupiter luy doit son salut. ibid.
Diuers noms & especes de danses. ibid. & 429
 Danseur, Quelles doiuent estre les parties d'un bon dan-
seur. 434
 Dauphins, Pourquoi ils ont tant d'amour pour les
hommes. 101
 Décacheter, Diuerses sortes de décacheter des lettres.
 412
 Dédale, Et son fils comment donnerent lieu à la Fable.
 452
 Delicats, Comment punis. 20
 Demea, L'Orateur pourquoy mal traité par Timon. 36,
 37, 38
 Democrite, Pourquoi rioit continuellement, & se
mocquoit des hommes. 206
 Demonax, Sa naissance, & quelle fut sa conuersation.
 455. Ses mœurs & ses apophthegmes. 456. jusqu'à
 465
 Denys le Tyran, pourquoy deliuré de ses peines, & de la
chimere. 171
 Des-herité, Declamation d'un fils des-herité. 386
 Dessauter, Que signifie proprement ce terme. 430
Deuin,

T A B L E

Deuin, Ce que les deuins ont ensemble de commun, est monstré au sujet du Deuin Tiresias.	160
Dialogue, Quelles est l'essence du Dialogue. 8 Si l'un peut vivre avec la Comedie, & quelles sont leurs distances ibid.	
Diane, Par quels peuples adorée.	195
Dieux, Pourquoi adorez sous diuerses figures d'hu- mans.	191
Diogene, Jugement de sa vie, & combien differents le Mausole. 153. Son occupation en l'autre monde. 173. Comment representoit Hercule. 202. Sommaire de sa doctrine. 203, 204. Et quelle beatusude il preschoit. 204.	
Dionysius, Quel, & comment nasquit.	65
Discorde, Que fait aux nopces de Thetis, & de Pelée.	98
Diuination, Combien sainte au sens de l'auteur & an- cienne.	453

E.

E gyptiens, Comment regloient leur année, & de quoy se seruoient pour deuiner.	451
Eleusine, Et ses mysteres, quels.	249
Eloquence, Quels sont ces auantages par dessus les au- tres connoissances, & son Idée.	45
Elysées, Champs de l'Enfer par qui habitez.	171
Empedocle, Pourquoi appelé Pantouffier, & pourquoi il se precipita dans les flammes du mont Etna.	146
Empoule, Ce que c'estoit.	430
Endymion, Comment fait Roy du globe de la Lune. 345 Origine de la fable d'Endymion.	452
Enée, Quel, & pourquoi l'on le fait naistre de Venus. 452	
Enfers, Quel est le chemin par où l'on descend aux en- fers.	175

DES MATIERES.

<i>cure, Quel personnage & ce qu'il ayne.</i>	209
<i>curiens, Quels, selon le sentiment commun.</i>	287
<i>methée, Et Promethée en quoy differens.</i>	9
<i>chines, Quel personnage, & pourquoy particulièrement recherché par Philippe Roy de Macedoine.</i>	4
<i>crinaïns, Aduis aux escriuains de l'Histoire.</i>	323, 324
<i>culape, En debat contre Hercule, & pourquoy.</i>	69
<i>Pourquoy dit fils d'une Corneille.</i>	410
<i>hiopiens, Comment surnommex par Homero.</i>	49. En
<i>quelle posture ils vont au combat.</i>	430
<i>tolie, Pourquoy affligée.</i>	192
<i>unuque, S'il peut estre admis à la Philosophie.</i>	448
<i>urope, De qui fille, & combien aimée de Iupiter.</i>	108,
<i>109. Spectacle de son rauissement.</i>	109
<i>xorde, Quel doit estre selon les regles des bons Orateurs.</i>	12. Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs. 338.
<i>339</i>	

F.

F ables, Anciennes, combien pleines d'instruction.	442
Felicité, Sans tesmoins, ce que c'est.	48. Des Philosophes pourquoy chimerique. 279. Comment est un tresor. 282. Felicité en quoy consiste, & par où il y faut arriuer.
F emmes, Combien peu d'assurance il y a aux paroles des Femmes.	134. Comment veulent estre peintes dans leur Tableaux. 325. Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 344
F er, Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or.	184
F estins, Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent.	46
F èves, Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Fèves.	
<i>201</i>	
F latteurs, Pourquoy pires que ceux qu'ils flattent.	17.

G.

T A B L E

G.

G Alatée, D'où ainsi appelée, & combien amou- de Polypheme.	5
Ganymede, Comment rauy par Iupiter, & Dieu.	54
Gelons, Quels peuples, & en quels pais.	125
Gloire, Ce que c'est de la gloire du monde.	135
Gnathon, Parasite pourquoy mal traitté par Timon.	35
Graces, Comment passoient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos.	72
Grands, Comment estallent leur folie, & leur vanité. 1.6. Quels maux sont contrains de souffrir ceux qui entrent au service des Grands	252, 253. & suis.
Grecs, Dequoy particulièrement louéz. 13. Comment gagnéz par Alexandre. 136. De qui, & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie.	451
Guerre, Comment la Guerre est mere de tout.	322

H.

H Elène, Quelle, & de qui elle fut fille. 83. Pour- quoy mal traitté par Protefilas aux Enfers.	143
Hellepont, D'où ainsi appelé.	101
Hercule, En debat contre Esculape. 69. Comment au Ciel & aux Enfers.	139, 140
Herodote, En quoy particulièrement imitable.	308
Heros, Ce que c'est proprement qu'un Heros.	114
Heureux, Quels personnages ont particulièrement mérité ce nom.	182, 183
Hippogryphes, Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez.	345
Histoire, Démangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel temps.	

DES MATIÈRES.

- emps. 322. Ce qu'il faut faire pour deuenir bon Historien. 323. Combien l'Histoire est differente de la Poësie. 324. Combien doit estre retenuë dans les loüanges, & quel doit estre son but. *ibid.* Comment deuient suspecte. 325. Diuers commencemens d'Histoires. 326. & *suu.* Prefaces diuerses & comparaisons. 327. Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer. 328. Comparaison des mauuais Historiens enrichis depuis la mort de leurs maistres. *ibid.* Termes Poëtiques combien messeans en l'Histoire. 329. Vnité de caractere combien exactement doit estre gardée. *ibid.* Descriptions trop longues pour l'Histoire. *ibid.* Histoire en forme de Prophetie. 333. Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent escrire l'Histoire. 334, 335. Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. 336. Quel doit estre son style, ses pensées, & ses sentences. *ibid.* Quel doit estre son exorde. 337, 338. Briueté & retenue dans les descriptions combien necessaire à l'Histoire. 339. Combien l'Histoire doit estre esloignée du Panegyrique & de la Satyre. 340
- Homere, Architecture d'Homere, quelle. 181. En quoy peut seruir de regle aux Historiens. 340
- Homme, De la creation de l'homme par Promethée, & s'il est plus auantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes. 47. Combien grande est l'inuention des hommes. *ibid.* Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies. 186, 187. Et combien miserable leur condition. 188. A quoy comparé. *ibid.* De combien de parties il est composé. 441
- Horologes, D'eau, à quoy anciennement employées. 226, 269
- Hormus, Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. 429
- Hyacinthe, Comment tué par Mercure & le Zephyre. 70

T A B L E

I.

I eux, Olympiques quels, & comment on y apais les combatans.	95
Indiens, Pourquoi enyurez dès qu'ils eurent goût du vin. 11. En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 136. Comment ils adorent le Soleil.	430
Incertitude, Par qui ordinairement causée.	175
Ino, Pourquoi se jetta en bas du mont Citheron, avec son fils Melicerte.	103
Interest, Ce que c'est proprement.	212
Io, Quelle, & pourquoy transformé en genisse. Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers.	54
Isle, Suspendue en l'air, quelle, & comment trouuée.	345
Ismenodore, Quel personnage, & comment tué.	156
Junon, Reproche à Iupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymede. 57. Querele Latone, & pourquoy. 72, 73. Ce qui se dit d'elle par les Poëtes.	194
Iupiter, Comment destiuré par Vulcain de sa fille qu'il portoit en sa teste. 63. Combien eut de peins à se sauuer des mains de Neptune, de Junon, & de Minerve, & à l'aide de qui il s'en tira, lorsqu'il le vouloient lier. 85, 86. Comment deposa son pere, 193, 194. Ses diuerses metamorphoses, & ses dissolutions, 194. pourquoy il est estimé auoir enchainé Saturne.	452
Ixion, Quel au iugement de Iupiter, & quel à celuy de Junon. 59. Sa punition concertée entre eux deux quelle. 60. Mais non pas si tost executée. ibid. pourquoy chassé de la table des Dieux.	195

DES MATIERES.

L.

- L** Ampes, *Isles des Lampes en quelle contrée.* 353
 Latone, *Avec lunon en querele.* 72, 73
 Lettrez, *Quels affrons recoiuent dans les Cours des Grans.* 269
 Liberté, *Combién grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent.* 46
 Louange, *Quelle doit estre la louange.* 324
 Lucien, *Idée de sa vie. 1. & suiv. Ses voyages. 5. Quel personnage & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes. 224. Et Relation plus ample de sa vie. 225. & suiv.*
 Lune, *Globe de la Lune, quel pais.* 345
 Lycanthrope, *Ce que c'est.* 34
 Lycurgue, *Legislateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma sa Republique.* 454
 Lydie, *Comment conquise par Bacchus,* 78

M.

- M** Arcomans, *Peuples, où logez.* 421
 Mars, *Comment pris couché avec Venus. 74. D'où est venuë la Fable de la surprise de Mars avec Venus.* 453
 Mausole, *Quel & combien remply de vanité mesme apres sa mort.* 153
 Megapenthés, *Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 241. Accusé & condamné.* 243
 Meleagre, *Quelle fut la cause de sa mort,* 192
 Melicerte, *Quel, & son auanture.* 108
 Menippe, *Quel personnage, & où viuoit.* 110, 111
 Mercure, *Voleur dès le maillot. 61. Ses autres qualitez. 61, 62. Pourquoy le plus miserable de Dieux.* 89
 Merjon, *Quel, & combien bon danseur.* 428

T A B L E

Merueilles, <i>De la Nature combien considerables.</i>	4142
Milon, <i>Crotoniate, quel, & en quoy recommandable</i>	181
Minerue, <i>Où particulierement adorée. 195. Different entre elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art.</i>	189
Minos, <i>Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter.</i>	452
Misanthrope, <i>Pourquoy Timon appelle Misanthrope.</i>	34
Momus, <i>Pourquoy il trouuoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux.</i>	19
Monde, <i>Comment vont les choses du Monde.</i>	173
Mort, <i>Si la mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut auoir.</i>	155
Muses, <i>Pourquoy exemptes des traits de Cupidon.</i>	76, 77
Musique, <i>Quelle est celle qui est inutile. 314. Combien profitable, & plaisante.</i>	430

N.

N ature, <i>Combien de contrariété entre les Philosophes pour les choses de la nature.</i>	166
Nectar, <i>D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent.</i>	195
Neptune, <i>Different entre Neptune, Minerue, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art.</i>	289
Nirée, <i>Quelle personne, & l'estime de sa beauté.</i>	154

O.

O lympias, <i>D'où la Fable de cette Princeesse.</i>	407
Ombres, <i>Comment accusateurs des hommes apres leur mort.</i>	170
Opiniastres, <i>Comment doiuent estre traitez.</i>	285
Or, <i>Ce que c'est, & ses effects. 183. Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe.</i>	184
Oracles, <i>Combien il y a peu d'assurance aux responses</i>	des

T A B L E

des Oracles. 134. *Quelle est la coustume des Oracles.*
 413, 414. *Quel rapport ils ont avec l'Astrologie.* 453
 Oronte, *Quel personnage, & pourquoy il bronchoit en-
 core en passant à l'autre monde.* 157
 Orphée, *A qui donna les premieres lumieres de l'A-
 strologie.* 451. *Pourquoy les Grecs placerent sa Lyre
 dans le Ciel.* *ibid.*

P.

Pallas, *Comment donne de la crainte à Cupidon.*
 76, 77.
 Pan, *Pourquoy cornu, avec vne barbe, vne queue,
 & des pieds de chèvre.* 86
 Pantomime, *Quel terme, & ce qu'il signifie.* 440. *Quel
 il doit estre.* 441, 442
 Paphlagoniens, *Combien superstitieux.* 408
 Paris, *Par qui élu iuge entre les trois Deesses.* 77, 78
 Pasiphaë, *Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau.* 452
 Passions, *Que font en l'homme.* 186
 Pauvres, *Comment se doiuent consoler.* 111
 Pauvreté, *Combien ses aiguillons sont poignans.* 275,
 276
 Pelée, *Comment ses nopces furent troublées par la discor-
 de.* 98
 Pella, *Ville, où située, & quelle de present.* 407
 Peripateticien, *Quelle est la doctrine Peripateticienne.*
 213. *Selon le sentiment commun.* 287
 Persée, *Comment se garentit de la veüe des Gorgones,
 & les tua.* 107, 108
 Phaëton, *Où tomba, & par qui fut enterré.* 90, 91. *Ori-
 gine de la Fable de Phaëton.* 452
 Phalaris, *Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux
 Prestres de Delphes, pour les obliger de receuoir le
 Taureau d'airain pour offrande à Apollon.* 398. *Suite
 d'un*

T A B L E

- d'un de ses Prestres pour obliger les autres à venir ce present.* 403, *iusqu'à 409*
- Pheques**, Combien ces peuples sont amateurs de la guerre. 49
- Philiade**, Quel, & pourquoy mal traité par Timon. 354
- Philippe**, L'occupation de Philippe de Macedoine l'autre monde, quelle. 173
- Phinées**, Combien incommodé par les harpies. 27
- Philosophes**, Combien vains & orgueilleux. 111. Et ce qu'ils regrettent souuent. 128. Anciens, quels à la mort. 148, 149. vaincus par Lucien, difference de leurs sectes, & leurs debats pour la primauté. 232, 233. Comment ils sont presque tous faits. 234. S'ils sont affranchis de toute la tyrannie des Passions. 284
- Philosophie**, Ses louanges, & de la liberté qu'elle nous donne. 11. Ancienne, combien incertaine. 165. 166. &c. Où il la faut aller chercher, & comment déchirée. 220, 221. pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perdue d'estudier en Philosophie. 300, 301, & suivi. Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosophe & quelle est la meilleure Philosophie. 304
- Phryxus**, Pourquoy feint aller sur un belier d'or. 452
- Platoniciens**, Quels personnages, & quel estoit leur plus grand defaut. 287, 292
- Plutus**, Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'adonne plus volontiers. 25. Inuetiue de Iupiter contre luy, & ses reparties. 26. Et s'égare aisément. 28
- Poëtes**, Combien estimez des Grands. 267
- Polycrate**, Combien heureux, & quelle fut sa fin. 185
- Polypheme**, De qui fut fils, & comment recen de Galatée. 93. Par qui son ail fut creué, & pourquoy. 94, 95
- Pomme**, D'or avec son inscription, par qui iettée, & 81, 98.
- Potiers**, De terre, par qui appellez des Promethées. 7
- Priape**, Quel, & comment sraista Bacchus. 87, 88.

DES MATIERES.

- Quel Dieu chez les Bithyniens.* 430
Prométhée, *Quel personnage & en quel sens les Ora-
 teurs sont des Prométhées.* 6, 7. *Et quelques autres.* 7,
 8. *Pourquoy attaché sur le Caucaſe.* 44
Prophetes, *Quel eſtoit l'équipage des anciens Prophetes.*
 408
Proſerpine, *Comment poſſeda le bel Adonis.* 67
Protée, *Comment ſe peut changer en feu & en eau.* 97.
Que repreſente ſelon les Ezyptiens. 430
Proteſilas, *Comment tué à la guerre de Troye.* 143, 144
Pourquoy renuoyé au monde. 152
Puiſſance, *Diuine combien difficile à connoiſtre.* 41
Pyrrhon, *Combien extrauagant, & ſa doctrine.* 214, 215
Pythagore, *Philoſophie de Pythagore, quelle.* 199, 200
Pythagoriciens, *Quel eſtoit le vice de ces Philoſophes.*
 287, 292.

Q.

- Q** *Vades, Peuples, où logez.* 421
 R.

- R** *Epublique, Diuine, & de laquelle tout le monde
 deuroit ſouhaiter d'eſtre Citoyen, quelle.* 290
Riche, *Comment deuiet quelquefois pauvre.* 24,
 25. *Combien miſerables pour la pluſpart.* 27. *Ordon-
 nance contre les Riches, quelle.* 174. *Et comment le
 veriſient dans les enfers.* ibid.
Roman, *De Lucien, quel.* 342, 343
Rome, *Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps
 de Lucien.* 14, 15
Rutilianus, *Quel personnage, & combien ſuperſtitieux.*
 415

T A B L E

S.

S acrifices, <i>Quels, & combien diuers.</i>	191
Sage, <i>Quel sentiment doit auoir de la vie & de la mort. 154. Que fait en l'autre monde.</i>	173
<i>Quel doit estre le veritable sage.</i>	286, 281
Sagesse, <i>En quoy elle consiste.</i>	288
Saltho, <i>Quel personnage, & comment mourut.</i>	214
Saliciens, <i>Prestres pourquoy ainsi appelez.</i>	430
Satrapes, <i>Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde.</i>	173
Saturne, <i>Quel & comment se rendit maistre du Ciel.</i>	193
Sceptique, <i>Quelle est cette doctrine.</i>	214
Science, <i>Quels sont les effets de la Science.</i>	334
Scipion, <i>Pourquoy passe deuant Annibal en l'autre monde.</i>	133
Sculpture, <i>Plustost un diuertissement honneste qu'un art. 2. Son idee.</i>	3
Scythes, <i>Comment domptez par Alexandre.</i>	136
Secte, <i>Recherche pour sçauoir quelle Sette est la meilleure.</i>	287. & suiv.
Semele, <i>Pourquoy consumée par le feu.</i>	65
Sepulchre, <i>Vanité des Sepulchres parmy les anciens.</i>	189
Signes, <i>Quel rapport ont les Signes celestes avec les Oracles.</i>	453
Socrate, <i>Raillerie contre ce Philosophe. 44. Quel personnage, & quelle opinion les Atheniens eurent de luy apres sa mort. 147. Quelle est son occupation en l'autre monde. 173. Quelle estoit sa doctrine. 207, 208. Pourquoy & en quel âge a voulu aprendre la dance.</i>	432
Soleil, <i>Peuples du Soleil quels.</i>	346
Solon, <i>Quel personnage, & comment il receut Anacarsis.</i>	319
Songe, <i>S'il est à propos de conter des Songes.</i>	5
Sostrate, <i>Sophiste comment & pourquoy deliuré par le iugement de Minos.</i>	162
Sostrate, <i>Le Philosophe quelle vie menoit, & en quel</i>	171

D E S M A T I E R E S.

<i>Endroit.</i>	455
<i>pectacles, Combien doux & charmans.</i>	427, 428
<i>toiciens, Quels Philosophes selon le sentiment commun.</i>	287, 291
<i>yllogisme, Combien subtil ouvrage.</i>	210

T.

T <i>Antale, Comment meurt de soif au milieu d'un lac. 141. Et pourquoi n'estant qu'une ombre, il auoit soif. 142. Pourquoi chassé de la table des Dieux.</i>	195
<i>Taureau, Pourquoi Momus trduoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au dessus des yeux.</i>	19
<i>Tellus, Quel personnage, & pourquoi estimé heureux.</i>	183
<i>Theffaliens, Quel estat faisoient de la dance.</i>	429
<i>Thetis, Comment ses nopces furent troublées par la discorde.</i>	98
<i>Thrace, Comment conquise par Bacchus.</i>	75
<i>Thrasycles, Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis. 38. Pourquoi mal traité par Timon.</i>	38
<i>Thucydide, Quel Historien.</i>	340
<i>Thyeste, D'où l'on a pris occasion de dire qu'il auoit un belier d'or: & en quoy postposé à son frere Atrée. 452</i>	
<i>Tillibore, Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus considerable.</i>	406
<i>Timon, Quel personnage & comment deuenu pauvre.</i>	24, 25
<i>Tiresias, De qui receut le don de Prophetie. 160. Pourquoi feint masle & femelle.</i>	451
<i>Toxaris, Comment fit cesser la peste à Athenes. 316, 317</i>	
<i>Trophonius, Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre. 114. En quel endroit est son Oracle. 173</i>	
<i>Tyran, Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre. 245. Declamation pour le meurtrier d'un Tyran.</i>	379, iusqu'à 386

T A B L E

V.

V enus, Cōment surprise avec Mars par l'industrie son mary Vulcain. 74. D'où est venuë la fable de la surprise de Venus enchainée avec Mars. 43	
Verification, Des ordonnances comment se fait aux Enfers.	174
Verité, Recherchée par Menippe & chez qui. 165, 166, 167. Pourquoi n'accompagne pas tousiours la Philo- sophie. 222. Et desire tousiours la liberté.	223.
Verseur de eau, Signe du Zodiaque.	57
Vertu, difficile à obtenir. 166. Où elle habite, 283. Com- bien elle a de chemins. 286. En quoy elle consiste. 305	
Vie, Combien aymée, mesme des pauures & des vieil- lards. 158. Quelle est la meilleure, & celle qu'on honneste homme doit choisir.	167. jusqu'à 176
Vignes, Qui estoient femme depuis la teste iusqu'à la ceinture.	344
Vin, Comparaison du vin avec la Philosophie. 300. Vin Grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrosoient vne Isle.	344
Vlysse, Pourquoi se fit attacher au mats de son fus- seau. 15. Comment s'échappa des embusches de Poli- pheme, & luy creua son œil. 94, 95. Comment fut cause de la mort d'Ajax.	160, 161
Vniuersels, Pourquoi ne subsistent point.	208
Vulcain, Fils de Iunon. 58. Comment aymé des plus bel- les Deesses, & des Graces. 71. Et comment il surprit Mars. 74. Comment deuenu boiteux. 194. De quy fut blâmé par Momus, qu'il auoit élu Iuge de son dif- ferent contre Neptune & Minerne.	289
Xanthe, Fleuve, pourquoi mal-traitté par Vulcain	104
Yeux, Pourquoi plus fideles que les oreilles.	443
Zamolxis, Dieu des Scythes.	316
Zeuxis, Quelle gloire a remporté de ses Ouurages, & lesquels en estoient les principaux.	312

T A B L E

DES TRAITÉZ OV DIALOGVES DE LA I. PARTIE DE LVCÏEN.

L <i>E Songe de Lucien ,</i>	Page 1
<i>Contre un qui l'auoit appellé Prométhée ,</i>	p. 6
<i>Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe ,</i>	p. 10
<i>Timon, ou le Misanthrope ,</i>	p. 23
<i>Le supplément du jugement des voyelles , est à la fin du second Volume.</i>	
<i>Alcyon, ou la Metamorphose ,</i>	p. 40
<i>Prométhée, ou le Caucase ,</i>	p. 43

D I A L O G V E S D È S D I E U X .

	p. 51
<i>Dialogue de Prométhée & de Iupiter ,</i>	ibid.
<i>Dialogue de Iupiter & de Cupidon ,</i>	p. 52
<i>Dialogue de Mercure & de Iupiter ,</i>	p. 53
<i>Dialogue de Iupiter & de Ganymede ,</i>	p. 54
<i>Dialogue de Iunon & de Iupiter ,</i>	p. 57
<i>Autre ,</i>	p. 59
<i>Dialogue de Vulcain & d'Apollon ,</i>	p. 61
<i>Dialogue de Vulcain & de Iupiter ,</i>	p. 62
<i>Dialogue de Neptune & de Mercure ,</i>	p. 64
<i>Dialogue de Mercure & du Soleil ,</i>	p. 65
<i>Dialogue de Venus & de la Lune ,</i>	p. 66
<i>Dialogue de Venus & de Cupidon ,</i>	p. 67
<i>Dialog. d'Hercule, d'Esculape, & de Iupiter ,</i>	p. 69
<i>Dialogue de Mercure & d'Apollon ,</i>	p. 70
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure ,</i>	p. 71
<i>Dialogue de Iunon & de Latone ,</i>	p. 73
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure ,</i>	p. 74
<i>Dialogue de Iunon & de Iupiter ,</i>	p. 75
<i>Dialogus de Venus & de Cupidon ,</i>	p. 76
	Lo

<i>Le Jugement de Paris ,</i>	P. 77
<i>Dialogue de Mars & de Mercure ,</i>	P. 85
<i>Dialogue de Pan & de Mercure ,</i>	P. 86
<i>Dialogue d'Apollon & de Bacchus ,</i>	P. 87
<i>Dialogue de Mercure & de sa Mere ,</i>	P. 89
<i>Dialogue de Jupiter & du Soleil ,</i>	P. 90
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure .</i>	P. 91

DIALOGUES DES DIEUX MARINS, p. 92

<i>Dialogue de Doris & de Galatée ,</i>	ibid.
<i>Dialogue de Neptune & de Polyphème ,</i>	P. 94
<i>Dialogue de Neptune & d'Alphée ,</i>	P. 96
<i>Dialogue de Protée & de Menelaüs ,</i>	P. 97
<i>Dialogue de Panope & de Galéné ,</i>	P. 98
<i>Dial. de Nept. d'un Triton & d'Amymone ,</i>	P. 99
<i>Dialogue de Zephyre & de Notus ,</i>	P. 100
<i>Dialogue de Neptune & des Dauphins ,</i>	P. 101
<i>Dialogue de Neptune & d'Amphitrite ,</i>	P. 102
<i>Dialogue d'Iris & de Neptune ,</i>	P. 103
<i>Dialogue du fleuve Xanthe & de la Mer ,</i>	P. 104
<i>Dialogue de Doris & de Thétis ,</i>	P. 105
<i>Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune ,</i>	P. 106
<i>Dialogue d'un Triton & des Nereides ,</i>	P. 107
<i>Dialogue de Notus & de Zephyre ,</i>	P. 108

DIALOGUES DES MORTS.

<i>Dialogue de Diogène & de Pollux ,</i>	P. 110
<i>Dialogue de Crésus , &c.</i>	ibid.
<i>Dialogue de Ménippe & de Trophonius ,</i>	P. 112
<i>Dialogue de Mercure & de Caron ,</i>	P. 114
<i>Dialogue de Pluton & de Mercure ,</i>	P. 115
<i>Dialogue de Terpson & de Pluton ,</i>	P. 116
<i>Dialog. de Xenophante & de Callidemides ,</i>	P. 118
<i>Dialogue de Cnémon & de Damnipe ,</i>	P. 120
<i>Dialogue de Simyle & de Polystrate ,</i>	P. 121
	P. 122

<i>Dialogue de Caron & de Mercure ,</i>	p. 124
<i>Dialogue de Cratés & de Diogène ,</i>	p. 129
<i>Dialogue d'Alexandre & d'Annibal ,</i>	p. 130
<i>Dialogue de Diogène & d'Alexandre ,</i>	p. 134
<i>Dialogue d'Alexandre & de Philippe ;</i>	p. 136
<i>Dialogue d'Achille & d'Antiloque ,</i>	p. 138
<i>Dialogue d'Hercule & de Diogène ,</i>	p. 139
<i>Dialogue de Ménippe & de Tantale ,</i>	p. 141
<i>Dialogue de Ménippe & de Mercure ,</i>	p. 142
<i>Dialogue d'Eaque, de Protefilas , &c.</i>	p. 143
<i>Dialogue de Ménippe & d'Eaque ,</i>	p. 145
<i>Dialogue de Ménippe & de Cerbere ,</i>	p. 148
<i>Dialogue de Caron, de Ménippe, & de Mercure ,</i>	p. 149
<i>Dialogue de Pluton, de Protefilas, & de Proserpine,</i>	p. 151
<i>Dialogue de Mausole & de Diogene ,</i>	p. 152
<i>Dialogue de Therfite, de Nirée, & de Menippe ,</i>	p. 154
<i>Dialogue de Menippe & de Chiron ,</i>	p. 155
<i>Dialogue de Diogene, d'Antisthene & de Crates ,</i>	p. 156
<i>Dialogue de Menippe & de Tiresias ,</i>	p. 159
<i>Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon ,</i>	p. 160
<i>Dialogue de Minos & de Sostrate ,</i>	p. 161

<i>La Necromancie ,</i>	p. 163
<i>Caron, ou le Contemplateur ,</i>	p. 176
<i>Des Sacrifices ,</i>	p. 191
<i>Les Sectes des Philosophes à l'encan ,</i>	p. 198
<i>Le Pêcheur, ou la Vengeance ,</i>	p. 216
<i>Le Tyran, ou le passage de la Barque ,</i>	p. 237
<i>De ceux qui entrent au service des Grands ,</i>	p. 252
<i>Deffense du discours precedent ,</i>	p. 273
<i>Hermotime, ou des Sectes ,</i>	p. 279
<i>Herodote, ou Aëtion ,</i>	p. 308
<i>Zeuris, ou Antiochus ,</i>	p. 311
<i>Harxmonide ,</i>	p. 314
<i>Le Scythe , ou l'Estranger ,</i>	p. 316

Com-

<i>Comment il faut escrire l'Histoire,</i>	p. 327
<i>l'Histoire veritable, liure premier,</i>	p. 346
<i>l'Histoire veritable, liure second,</i>	p. 368
Le supplément est à la fin du second Volume.	
<i>Le Meurtrier du Tyran, Declamation,</i>	p. 379
<i>Le fils desherité, Declamation,</i>	p. 382
<i>Phalaris, Declamation,</i>	p. 399
<i>Suitte du Discours precedent,</i>	p. 407
<i>Alexandre, ou le faux Prophete,</i>	p. 457
<i>De la Dance,</i>	p. 478
<i>l'Eunuque, ou Pamphile,</i>	p. 487
<i>De l'astrologie Judiciaire,</i>	p. 497
<i>Démonax,</i>	p. 507
<i>Les Amours,</i>	p. 517

Fin de la Premiere Partie.

A L E Y D E N,
 De l'Imprimerie de NICOLAS HERCVLES,
 l'An 1659.